

La Grande Encyclopédie de la Vallée de Joux
No 27

Julie Meylan

**L'ALLUMEUR D'ÉTOILES ET AUTRES DE MERVEILLEUX RECITS
DE NOËL, AVEC EN PLUS QUELQUES CONTES FANTASTIQUES**

Parus dans différentes publications quotidiennes, hebdomadaires ou mensuelles
de la Suisse Romande



Editions Le Pèlerin
2015

Table des matières (dates et références proposées au début du récit).

Introduction	3
1. Claire de lune, 1903	5
2. La petite fleur blanche, 1908	7
3. Le Noël du père Lonfat, 1910	12
4. Bienveillance envers les hommes, 1911	16
5. Couverture frontière, 1914 (?)	22
6. Ce que disait le livre, 1915	26
7. Le secret de l'étoile, 1917	29
8. Car c'est toujours la même étoile, 1917	33
9. Le Noël de Virginie et Samuel, 1918	38
10. Le dernier mot de tante Philiberte	43
11. Le troisième mage, 1920	47
12. Le cinquantième Noël du guet, 1923	52
13. Sidal, 1924	57
14. Les trois Noël de Dom Pontius, 1925	62
15. Le réveillon du Mage Melchior, 1926	68
16. La fleur du désert, 1927	73
17. Le rêve de Bitlis, 1928	78
18. La lumière est venue, 1928	83
19. Or il y eut une grande lumière, 1929	88
20. Or il y eut une étoile, 1930	92
21. Ceux qui marchaient dans la lumière, 1931	95
22. Le premier sourire, 1931	99
23. L'allumeur d'étoiles, 1932	104
24. Ils lui apportèrent l'hommage, 1933	110
25. Il y eut une grande joie, 1933	116
26. Un son de flûte dans la nuit, 1934	122
27. Comme dans l'étable, 1935	127
28. Le chemin de l'étoile, 1935	133
29. Ceux qui marchaient dans l'ombre, 1938	138
30. Le joueur de flûte, 1937	143
31. A l'écoute des millénaires, 1939	147
32. Le dernier voyage de Dom Pontius, 1939	153
Notes biographiques et bibliographiques sur Julie Meylan	159
Ascendance paternelle de Julie Meylan	169
La maison paternelle de Julie Meylan	170

Introduction

Donald Aubert de Derrière-la-Côte¹, habitant de Zürich où il décéda en 1968, s'était proposé de classer les différentes coupures de journaux que possédait la famille de Julie Meylan, celles-ci très certainement amassées par l'auteur. Il avait pu écrire :

La Romandie, dans tout un bouquet de ses quotidiens et périodiques les mieux réputés, a reconnu et honoré la qualité du style et de l'esprit des écrits de Julie Meylan. Pour La Vallée, ceux-ci représentent une valeur littéraire qui échappe à la mesure locale et que l'on peut bien qualifier d'exceptionnelle.

Nous avons eu de nombreuses fois l'occasion de réimprimer certains de ces contes dans nos différentes publications. La plupart par ailleurs figurent sur notre site internet : - histoirevalleedejoux.ch – sous la rubrique : Contes et récits de notre pays de Joux. Il convenait toutefois, pour mettre cette matière à l'abri des aléas futurs d'internet, de la proposer aussi sous une forme écrite en plus des originaux. Pour se faire, les coupures livrées dans les différents recueils façonnés par Donald Aubert étant pour la plupart d'une qualité trop ordinaire pour la publication, il était nécessaire de retranscrire ces contes. Ce qui fut. Parmi une bonne centaine probablement, nous en avons sélectionnés trente-deux, laissant de côté ceux dont le réalisme échappe un peu trop à la magie de cette grande et belle fête de Noël. Pâques, en ce sens et pour l'essentiel, n'aura pas retenu notre attention.

Nous espérons que cette matière, sous cette forme, saura trouver un jour ou l'autre un public curieux et attentif.

Nous devons avouer que malgré le travail que nous auront coûté ces retranscriptions, nous avons été heureux de retrouver ces beaux textes, souvent lumineux, qui savent nous entraîner à la suite de l'auteur sur les chemins du merveilleux. Et ceux-ci peuvent parfois nous emmener aux jardins du Paradis où quelque archange saura nous prendre par la main et nous dire :

- Et maintenant, mon ami, cesse tes activités, prends un peu de bon temps et surtout, regarde comme elles sont belles, les étoiles !

Les Charbonnières, en janvier 2014 :

NB : on trouvera des renseignements biographiques sur Julie au terme de cet ouvrage. Par ailleurs nous avons toujours apposé à la fin de chaque récit la signature de Julie Meylan, et non celle qu'elle employait au temps de son mariage : Julie H. Gailloud.

¹ Par ailleurs auteur de quelques contes remarquables, tous paru en son temps dans la FAVJ.

1. Clair de lune, un conte de Julie Meylan – paru dans la Revue du foyer domestique du 20 février 1903 -.

Dans le ciel d'un bleu clair, si clair qu'on le croirait presque gris, la lune monte. Le disque orangé s'harmonise merveilleusement avec le saphir pâli, tandis qu'à l'horizon, au couchant, quelques petits nuages pourpres, légers comme des fumées, s'en vont doucement dans la grande mer de l'infini.

Au village tout se tait. Les mères de famille ont mis au lit la horde turbulente des bambins et les papas, gravement assis sur les vieilles chaises à haut dossier, ont laissé tomber le journal qu'ils lisaient et sommeillent en attendant que dix heures, l'heure sacramentale du coucher, ait sonné à la grande horloge du clocher. Au bord du toit, dans leur nid douillet, les hirondelles, la tête sous l'aile, rêvent d'un pays merveilleux où il y a tant de mouches qu'il suffit d'ouvrir la bouche pour les attraper !

Par ci, par là, à l'ombre d'un mur tapissé de lierre ou égaré sous l'ombre de quelque platane séculaire, un couple d'amoureux murmure le duo charmant, vieux comme le monde et pourtant toujours nouveau. La lune monte toujours. Sa clarté sereine baigne les campagnes, passe, furtive, sous les hauts sapins, argente le ruisseau babillard, caresse en passant les corniches moussues du vieux château et va, indiscreète, pénétrer dans le nid du gros hibou tout au haut du donjon. C'est là que le rayon voyageur est le bienvenu !

Jamais ambassadeur chargé de titres, de traités d'alliance ou de notes diplomatiques, jamais fiancé apportant à sa bien-aimée dentelles ou bijoux précieux, ne reçurent un accueil plus enthousiaste. C'est une avalanche de cris, un bruit de voix rauques, des glapissements, des roucoulements à n'en plus finir.

- Bonjour, bonjour ! Cher ami Clair de Lune ! Quel bonheur de vous revoir ! Justement, j'achevais ma toilette quand vous êtes entré ! Que je me réjouis d'aller un peu dehors secouer mes plumes et essayer ma voix. Le soleil est si ardent ces jours, que j'en suis toute étourdie et les journées sont bien longues quand il faut les passer à la maison. Heureusement que vous êtes venu, cher vieil ami ; pendant que vous garderez le nid, nous pourrons sans crainte aller prendre un peu d'air !

La vieille maman hibou, toute essoufflée d'avoir parlé si longtemps, court, empressée, pour terminer ses apprêts, tandis que ses deux fils et fille achèvent coquettement leur toilette. L'un se lisse les plumes, l'autre module une nouvelle mélodie à grand effet qu'il produira tout à l'heure au concert des hiboux, tandis que le troisième avale prestement une dernière graine sèche. Et tous de crier en sautant :

- Monsieur Clair de Lune, un peu de lumière par ici, s'il vous plaît ; on n'y voit goutte pour descendre sur le balcon !

Quand la jeune famille, pimpante et gaie, est hors de vue, papa hibou, gourmé et solennel comme un vieux pontife, donne ses derniers ordres en accentuant d'un ton impératif :

- Donc, cher ami Clair de Lune, je vous confie mon home. N'oubliez pas que vous en êtes responsable. S'il arrivait quelque visite, dites que nous sommes absents jusqu'à l'aube et faites que vous puissiez à notre retour nous remettre les clés en toute bonne conscience.

Puis, majestueux, il va, sans se presser, rejoindre sa digne moitié qui pérore déjà avec ses amies sur les branches du grand noyer voisin.

Pauvre rayon ! amoureux d'idéal, de vie, de liberté ! Lui, cette étincelle du ciel qui rêvait de grandes envolées, de nobles ambitions, d'infini, le voilà réduit au rôle humiliant de concierge !

Concierge d'un puissant dont le front s'élève haut sous les lauriers tissés par la gloire ; concierge d'un artiste que la muse capricieuse embrase en passant de son feu divin... passe encore ; mais concierge d'un hibou ! Quelle amère déchéance ! Et se dire qu'il faut rester là où Dieu veut et accomplir sa tâche silencieusement !... C'est dur !... Petit rayon soupire et se sent le cœur très lourd. Mais il est philosophe et sait garder son énergique bonne humeur. Persuadé que les lamentations ne mènent à rien et qu'il faut toujours saisir le taureau par les cornes pour dominer la situation, il cherche à quoi s'employer. Il furete à droite, regarde à gauche et ne tarde pas à résoudre la question.

- Ouf ! dit-il, quel désordre et quelle saleté par ici ! Il me faut arranger un peu cela. Les hiboux, quelle race matérielle et abrutie ! Boire, manger, dormir, voilà pour eux l'idéal de la vie ! Pas de goût, pas le moindre sens du beau ! Pauvres bêtes, que je vous plains, d'être si bornées !



Et voilà Clair de Lune courant, affairé ; nettoyant, brossant, mettant parmi les brindilles brunes et malpropres un peu de lumière et de gaité et oubliant, dans ce tourbillon, la mauvaise humeur de tout à l'heure. Gentil Clair de Lune, va ! Dans son empressement, il ne remarque point une figure de jeune homme qui,

accoudé à une fenêtre de la tourelle, regarde avec intérêt ses allées et venues. Il n'entend pas la voix du poète qui cherche ses rimes et ne voit point le poème qui s'allonge, s'allonge sur la feuille de papier blanc. Maintenant le nid est prêt, la lune descend à l'horizon ; petit rayon, fatigué, se repose en attendant le retour des maîtres de céans. Justement, les voici. Leurs voix enrouées résonnent bruyamment dans le grand silence nocturne. Ils sont satisfaits de leur promenade et tout contents de retrouver le nid tranquille où il fait si bon dormir pendant les heures chaudes. A grands coups d'ailes lourdes, ils envahissent le home aérien :

- Merci, merci, cher ami Clair de Lune, clament-ils en chœur, grâce à toi nous avons fait bonne chasse.

Et les petits chuchotent :

- C'était si beau cette nuit, l'air était si doux et nous fait de si aimables connaissances. Nous nous sommes donné rendez-vous pour demain ; qu'il nous tarde que la nuit revienne ! Tu reviendrais, dis, pour garder la maison afin que nous puissions retourner où notre cœur nous appelle !

Dans sa chambrette solitaire où la feuille blanche s'est couverte de lignes, le poète murmure :

O clair de lune, toi que chérissent les âmes rêveuses, tu m'as ouvert aujourd'hui les portes de ces demeures merveilleuses où l'art habite ! Merci !

L'aube blanchit et chasse l'ombre. Plus rapide que l'hirondelle matinale, plus léger que la pensée fugitive, petit rayon s'éloigne. Il va rendre compte de sa mission. A son passage, les étoiles pâlissantes disent en chœur :

- Béni sois-tu, messenger de paix !

Julie Meylan

2. La petite fleur blanche, un conte de Noël de Julie Meylan – paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne du 24 décembre 1908 –

Il y avait une fois, dans un pays lointain, une petite fleur blanche qui vivait au bord d'un lac. Elle était unique de son espèce, et dans les environs on en aurait vainement cherché une autre qui lui ressemblât. Elle avait de belles corolles aux pétales veloutés et dentelés, aussi blancs que la neige lorsqu'elle descend, immaculée, du grand ciel insondable et sur chaque pétale une minuscule tache rouge qui ressemblait à une larme de sang. Les autres fleurettes de la vallée étaient fort jalouses de ce superbe vêtement ; elles agitaient avec indignation leurs clochettes bleues ou roses et criaient à tue-tête :

- D'où vient cette étrangère ? Qui donc lui a permis de venir planter ses racines dans notre terre et de boire à notre lac ?

Tout doucement, la petite fleur blanche répondait.

- Mes sœurs, ne vous fâchez pas ; je suis venue ici contre mon gré. Quand j'étais graine, petite et menue, je vivais dans un beau pays où les oiseaux chantent toute l'année dans un ciel toujours bleu. Le murmure discret d'une

source claire berçait mon sommeil ; j'étais heureuse. Mais un jour le vent est venu et m'a prise. Que pouvais-je faire, moi, si petite ? Il m'a fallu obéir et me laisser emporter. Quand le vent a été fatigué, il m'a déposée ici, et j'ai pensé que c'était bien l'endroit où je devais éclore et fleurir. Laissez-moi vivre en paix ! Il me faut si peu de chose pour subsister ; un rayon de soleil, une goutte de rosée, me donnent la santé et le bonheur !

Elle se tut, mais un vieux saule voisin qui avait écouté s'écria :

- Bravo, ma petite, tu as bien parlé : il faut toujours être fidèle à sa tâche où que ce soit. Désormais je te prends sous ma protection !

Les campanules et les marguerites n'osèrent plus rien dire, mais elles rageaient intérieurement contre l'étrangère qui s'était introduite au pays.

La petite fleur blanche ne se doutait pas des mauvais sentiments qu'elle faisait naître ; dans sa robe d'innocence, elle vivait heureuse au bord du beau lac bleu dont les vagues venaient caresser sa tige. Le matin, au lever du soleil, elle se mirait dans l'onde ; puis, satisfaite de son examen, elle agitait joyeusement ses pétales blancs tachetés de rouge.

Un jour, il se fit un grand bruit dans la vallée : c'était un cliquetis d'armes, des piétinements de chevaux et des cris d'hommes. Le long de la grève, une troupe de cavaliers arrivaient bride abattue. En tête marchait un jeune homme plus grand et plus beau que les autres. Il semblait être le chef de l'expédition. C'était le fils du roi qui, pour la première fois, explorait la contrée. Quand les fleurettes entendirent tout ce bruit, elles eurent grand peur et refermèrent leurs corolles comme si elles allaient dormir. Seule la petite fleur blanche demeura bien ouverte et continua à se mirer, candide, dans les eaux. Les cavaliers avaient mis pied à terre et faisaient boire leurs chevaux. Avant de repartir, ils se reposaient un instant et restaient debout à regarder les montagnes farouches qui bordaient l'horizon ainsi qu'une dentelle énorme et fantastique. Séparé de ses compagnons, le fils du roi errait sur le rivage. Il avait ôté son casque d'or et le vent jouait librement dans ses cheveux blonds et bouclés. Ses yeux bleus étaient très doux et la petite fleur blanche qui les vit, sentit son cœur battre avec force :

- S'il pouvait me remarquer, pensa-t-elle, comme je serais heureuse.

Justement, il abaissa les yeux à ce moment et, comme il comprenait le langage des fleurs, il sut ce que la fleurette souhaitait.

- Mignonne, lui dit-il, tu voudrais que je t'emporte ? le voyage est bien long et la route périlleuse, ne crains-tu pas ?

Mais, sans trembler, elle reprit vite :

- Ici je suis de trop. Mes compagnes ne m'aiment pas et disent que je prends leur place et leur rayon de soleil. Près de toi je serai si heureuse ! Je pourrai fleurir en paix. Emmène-moi, noble seigneur !

- Pauvre petite, dit le prince, à ma cour les gens sont méchants ; plus méchants encore que tes compagnes. Que feras-tu au milieu d'eux ?

Sans hésiter elle soupira :

- Je vivrai de tes sourires et de ton amour.

Le prince en avait assez entendu ; il savait, maintenant, ce que valait la blanche étrangère.

Soigneusement, il l'arracha, puis la déposa dans son casque. Quand les gens de sa suite le virent arriver tête nue, portant avec précaution une menue fleurette comme si c'eût été une perle de grand prix, ils éclatèrent de rire et s'écrièrent :

- Noble prince, est-ce pour donner à manger à Gajazet, votre coursier, que vous avez cueilli cette plante ?

Mais le jeune homme les fixa un instant et son regard calme était si royal que les sourires s'éteignirent.



La route fut longue et difficile. La pauvre fleur blanche souffrait cruellement de la soif ; mais, à chaque étape, son ami la soignait et lui donnait à boire. Aussi comme elle l'aimait ! Son petit cœur de fleurette brûlait de passion pour le prince et lui, de son côté, s'attachait fortement à cette plante menue et frêle.

Enfin ils arrivèrent au palais. Le roi les attendait. Il était assis sur un trône d'or tandis que les ministres graves et solennels l'entouraient. Tout près d'eux, assise sur un trône, plus bas, la reine s'impatiait de revoir son fils et de l'embrasser. Quand le prince entra, un orchestre invisible se mit à jouer une mélodie infiniment douce et suave pour le saluer. Le fils du roi alla s'agenouiller devant son père qui le releva et le baisa, puis la reine put étreindre en ses bras maternels celui qui avait été absent si longtemps.

Le prince raconta ses voyages ; il parla des grandes villes aux monuments superbes ; il décrivit les contrées fertiles où croissent les figuiers et la vigne ; il

plaignit les peuples idolâtres qui servent d'autres dieux et croupissent dans les ténèbres de la superstition...

On l'écoutait avec attention et, quand il eut fini, le roi lui demanda si, au cours de ce long voyage, il n'avait point donné son cœur à quelque bonne et vertueuse princesse. Le jeune homme baissa la tête, rougit et répondit avec quelque hésitation qu'il aimait non pas une riche et belle héritière, mais une petite fleur blanche cueillie au bord d'un lac, dans la vallée. A l'ouïe de ce langage si singulier, le roi, la reine et toute la cour se levèrent en sursaut. La reine pleurait et criait d'une voix aiguë entrecoupée de sanglots :

- Mon fils est fou ; mon enfant est perdu !

On fit appeler les plus illustres médecins, mais ils déclarèrent que le prince était bien réellement fou et qu'il n'y avait plus qu'à l'enfermer. Le fils du roi avait beau soutenir qu'il possédait toute sa raison et que son amour était fort naturel puisqu'il pouvait comprendre le langage des fleurs... on ne l'écoutait pas. On convoqua les grands du royaume et, devant cette illustre assemblée, le roi déclara qu'il laisserait, après sa mort, ses Etats au premier ministre.

Dans le pays tout le monde pleura, car on chérissait le prince à cause de sa bonté et de son caractère affable. Le premier ministre seul exultait d'être maintenant l'héritier du trône et, en secret, il remerciait la petite fleur blanche de lui valoir cette distinction.

Pendant ce temps, le prince vivait reclus dans une tourelle du château. Il habitait une chambre étroite et nue, meublée seulement d'un lit et d'un escabeau.

Sur le rebord de la fenêtre, il avait posé son amie la fleur blanche. Elle croissait et se développait de jour en jour. Entre elle et lui s'échangeaient d'interminables causeries, vrais duos d'amour. La fleur enseignait bien des choses au jeune homme ; elle lui disait le langage du vent quand il gronde ; elle lui racontait aussi la vie des papillons diaprés et des mouches blondes, la joie de donner à l'insecte errant un peu de parfum et à l'eau capricieuse une image de la beauté !

Le fils du roi écrivait ce que lui disait son amie et composait des vers. Il ne sentait pas le poids de la solitude, car il était aimé et heureux. Le gardien, qui lui apportait sa nourriture, le trouvait changé et embelli.

- C'est le repos, murmurait-il en refermant à triple tour la lourde porte.

Mais la petite fleur murmurait :

- C'est l'amour !

Un matin lumineux, une jeune fille passa sous la fenêtre et regarda le prisonnier. Ce jour-là, il oublia de soigner sa fleur. Le jour suivant, l'enfant revint encore, mais cette fois, elle fit un léger signe de tête. La petite fleur n'eut pas à boire et sa tige se pencha. Le surlendemain, le prince se leva de fort bonne heure ; il était fiévreux et versa, d'un seul coup, une cruche d'eau sur la pauvre fleur. Puis il alla s'accouder dans la rue jusqu'à ce qu'il eut vu les tresses blondes de la fillette. Avec leurs mouchoirs, ils se firent des signes et se saluèrent longuement. La petite fleur dépérissait :

- Manque de terre, disait le prince.

Mais il se trompait ; c'était de chagrin. Le quatrième jour, elle inclinait tellement la tête qu'il en eut pitié. Doucement il se mit à caresser les pétales meurtris où la tache rouge s'étalait plus grande qu'à l'ordinaire. Soudain, retentit un joyeux : « Bonjour ! »

C'était la jeune fille, en bas, sous la fenêtre. Sans réfléchir, en un geste brusque, le prince brisa la tige frêle qu'il caressait encore et jeta la fleur blanche à l'enfant qui s'enfuit en riant.

Le lendemain, une députation de docteurs entra dans la prison et constatait que le fils du roi n'était plus fou et qu'il pouvait reprendre sa place d'héritier présomptif. On fit de grandes fêtes pour célébrer son retour à la santé et chacun y prit part, excepté le premier ministre.

Un mois plus tard, la cour célébrait solennellement les noces du prince avec la jeune fille blonde à qui il avait sacrifié la pauvre fleur blanche.

Il ne fut pas heureux. Sa femme était acariâtre et dure. Elle n'entendait rien aux choses du sentiment et elle avait l'oreille fermée à tout ce qui est art ou beauté. Son mari ne pouvait lui parler de ses rêves, car elle s'en moquait et haussait les épaules. Ils eurent une fille ; mignonne enfant au cœur tendre. Le prince l'appela Rose ; il la chérissait. Un jour, elle tomba malade et mourut. Son père était inconsolable ; il ne permit pas que l'on déposât le petit cadavre dans le lugubre et froid caveau de la famille ; il fallut aller le coucher au jardin, près des lilas où les oiseaux nichent.

Le soir était venu, sombre et glacé. La nuit d'hiver allumait au ciel des milliers d'étoiles scintillantes. Dans les chaumières, la bûche joyeuse flambait dans le foyer et l'arbre de Noël s'illuminait de bougies roses. Lentement, d'un pas lassé, le fils du roi s'en allait par les allées du jardin. Il voulait passer sa veillée sainte près du tertre noir où ses espérances étaient ensevelies. Longtemps il resta là, abimé de chagrin, perdu en une vague et sombre rêverie. Soudain un parfum connu l'éveilla de sa torpeur. Il regarda à la clarté des étoiles. Il reconnut sur la tombe de sa fille la petite fleur blanche. Elle était venue fleurir là en cette nuit de Noël pour rappeler au père désolé que l'espérance ne meure jamais et que l'amour demeure.

- Rose de Noël, murmura le prince, pour ton message consolateur, merci !

Il pleura, mais c'étaient des larmes bénies.

Julie Meylan

Le Noël du père Lonfat, une nouvelle de Julie Meylan, parue dans la Feuille d'Avis de Bulle, du 24 décembre 1910

Le docteur est reparti en hochant la tête. A la femme qui l'interrogeait anxieusement, il a répondu :

- Pourquoi serait-il perdu ?... Il faut lutter. C'est un corps robuste. Il y a encore des ressources !

Mais le père Lonfat, assis dans son grand fauteuil en osier, ne croit plus à la guérison. A moins d'un miracle, il se sent perdu. Alors pourquoi s'illusionner encore ?... Appuyé contre ses oreillers, il respire avec effort et regarde vaguement à travers la petite fenêtre qui s'ouvre sur la vallée. C'est le soir. Déjà le soleil a disparu derrière les coupes neigeuses. Au village, on entend les hommes mener à l'abreuvoir les petites vaches brunes. Ils se hâtent plus que d'ordinaire, car c'est la veille de Noël et il faut avoir terminé le travail un peu tôt pour descendre à l'église à cause de la messe à minuit.

- Noël, pense le malade. Ce sera probablement le dernier pour moi ! Quelle différence avec l'an dernier, alors j'étais si fort ! Tandis qu'aujourd'hui !...

Comme si elle avait entendu le monologue intérieur de son mari, la femme qui vient de rentrer soupire :

- Ah ! mon pauvre homme, quelle épreuve ! Et penser que pour trois ou quatre misérables cerises te voilà cloué dans ce fauteuil !

- Que veux-tu, femme, répondit-il, nous ne sommes pas les maîtres. Celui qui fait mûrir les fruits a permis aussi le reste. Si la branche a cassé et si je suis tombé, ce n'est la faute de personne.

- Non, bien sûr ; mais quand je te vois si malade, cela me fend le cœur !

- Il ne faut pas, vois-tu, te désoler ainsi ni croire que j'irai mieux plus tard ; M. le Curé prétend que mon estomac a une blessure et que cela peut se raccommoder... Mais il ne sait pas.

Le docteur, je l'ai bien entendu, va ! a marmotté entre ses dents : côtes cassées, poumons déplacés, phtisie ! je suis perdu. Les premières fleurs du printemps croîtront sur ma tombe.

- Oh ! sanglote la femme ; pourquoi t'imaginer des choses aussi tristes ? Pourquoi mourir ? Tu es jeune ! Nous te soignerons si bien ! D'ailleurs, il y a encore les deux petits à élever ! Tu sais, Gustave n'a que 9 ans et Charles 8 ; puis Joseph n'écrit plus...

- Je sais, dit-il, et une rougeur plus vive colore ses pommettes amaigries.

Car Joseph, l'aîné de la famille, beau gars de 18 ans, est parti en place à Paris il y a tantôt vingt mois, et dès lors on n'a plus entendu parler de lui. Fils perdu qui récoltera le fruit de ses mauvaises actions, disent les mauvaises langues. Et c'est là le chagrin secret qui achève de consumer le pauvre Pierre Lonfat. Etre inquiet pour un de ses enfants, cela tue un père plus vite et mieux que de tomber d'un cerisier.

- Ah ! ce Joseph, s'il était ici ! soupire la mère, combien cela nous faciliterait toutes les choses ! Comment faudra-t-il songer aux travaux des labours et des semailles en avril ?

- Le printemps n'est pas encore venu, répond Pierre Lonfat. A chaque jour suffit sa peine. D'ailleurs il y a Dieu !

- On voit bien que tu ne guériras pas, gémit-elle. Tu es déjà à moitié dans le ciel !

Puis, après un silence, elle reprit à voix basse, pour elle seule :

- Ce sera bien la première fois que personne de chez nous n'assistera à la messe de minuit.

Mais les malades ont des oreilles fines ; il avait entendu et dit un peu vivement :

- Pourquoi n'iriez-vous pas ?

- Te laisser seul, c'est impossible.

- Pour quelle raison ? Personne ne viendra me chicaner. Avec un peu d'eau sur la table, à côté de moi, j'aurai tout ce qu'il faut. Tu iras, femme, n'est-ce pas ? Et tu prendras les petits !...



Elle ne résista pas ; c'eut été inutile. D'ailleurs un accès de toux secouait maintenant le pauvre Pierre et un mince filet de sang tachait le mouchoir en cotonnade jaune qu'il tenait sur la bouche.

- Douce Vierge, dit-elle, d'une voix altérée ; il y a encore du sang ! Il n'en faut pas pourtant ; le docteur l'a dit...

Le malade sourit tristement, et ce sourire semble répondre : « Le docteur serait-il le maître ? »

A ce moment des sons de cloches retentirent. C'était la prière du soir.

- L'angélus de Noël, femme ! murmura Pierre de sa voix cassée. Ouvre la fenêtre ; je veux l'entendre encore une fois.

Elle essaya d'objecter quelque chose : le froid, la nuit, l'humidité. Mais comme il s'agitait, elle obéit. Dans le grand calme de la nuit d'hiver, les sons montaient, distincts, du fond de la vallée. C'était un chant très pur que le clocher paroissial entonnait en l'honneur de l'Enfant. Puis, comme si les autres clochers eussent eu chacun une âme, on entendit bientôt sonner un peu partout. Toutes les petites chapelles éparpillées sur les flancs des montagnes mettaient en branle leurs carillons. En bas, tout au fond, le torrent qui n'était pas encore gelé, grondait sa note source. On aurait cru entendre le pédalier de quelque orgue gigantesque.

Le malade, les lèvres entr'ouvertes, écoutait. Il avait ôté son bonnet de coton bleu. Pendant ce temps, la femme, immobile, égrenait son chapelet.

- Tu ne pries pas ! lui demanda-t-elle.

Il la regarde, étonné.

- Je le fais constamment, dit-il, et ses yeux pleins de rêve intérieur s'élevèrent plus haut que la découpure sombre de la montagne prochaine, jusqu'à l'étoile qui scintillait au dessous. *Gloria in excelsis* ! murmura-t-il. Puis il remit son bonnet.

Quand, à dix heures du soir, la mère Lonfat quitta son mari pour aller à la messe, elle n'était point très rassurée. Il y avait de quoi ; laisser tout seul dans un chalet de la montagne un malade à bout de forces, c'est évidemment une imprudence. Deux ou trois fois, avant de partir, elle avait ressenti une inquiétude étrange qui lui serrait la gorge.

- Pierre, disait-elle, laisse-moi rester. Ensemble nous lirons l'office.

A quoi, obstiné comme les montagnards savent l'être, il répondait :

- Non, non ! Je suis heureux ainsi. Il me faut penser à des choses... Allez ! et priez pour moi ; pour Joseph aussi, n'est-ce pas ? Je vais rester bien tranquille ici dans mon fauteuil. Vous m'y trouverez en rentrant.

La chambre était bien rustique, mais il y faisait chaud. La tiédeur de l'étable traversait la mince cloison en planches de mélèzes et un léger arôme de châtaignes flottait encore dans la pièce depuis le souper. De sa place dans l'embrasure, le malade pouvait distinguer tous les détails de son intérieur : les gravures pieuses suspendues au mur et le vieux broc en étain posé sur l'étagère.

Par l'ouverture de la croisée se découpait tout un pan du ciel. Le bleu profond de l'azur semblait plus foncé à cause des montagnes toutes blanches qui servaient de repoussoir. Une étoile, plus grande que les autres, illuminait le sommet, juste en face du chalet. La clarté douce de l'astre argenté arrivait jusqu'au malade. C'était comme une caresse très pure et bienfaisante qui adoucissait souffrances et regrets du passé pour ne laisser que la joie des certitudes éternelles.

Tout seul, dans le silence de l'heure, Lonfat regardait dehors les splendeurs de la nature endormie. Bientôt il se reposerait lui aussi dans le cimetière, près de l'église. Et cette pensée ne l'effrayait pas ; bien au contraire, Noël, n'est-ce pas le ciel ouvert ?... Pourquoi craindre la mort et ses mystères d'ombre ? Il n'y qu'un grand mystère : celui de l'amour divin.

- Comme ce sera beau, alors, murmure le malade. Et déjà à l'avance il goutte une plénitude de paix qu'il n'a encore jamais éprouvée. Maintenant toutes les révoltes sont passées. Il attend le signal suprême, prêt à répondre : « Me voici ».

Pour mieux retenir la vision merveilleuse, il a fermé les yeux ; un sourire flotte sur sa figure tirée et dans la chambre pauvre et solitaire, Lonfat écoute les voix intérieures qui lui disent des choses étranges et sublimes.

Combien de temps est-il resté ainsi ? Il n'en sait rien. Mesure-t-on l'éternité ? Et c'en était déjà une première minute.

Soudain le malade s'agite : il éprouve cette bizarre impression que l'on ressent si quelqu'un nous regarde. La chambre pourtant est vide, mais dehors, dans la découpe du ciel, une silhouette d'homme immobile devant la fenêtre cache l'étoile qui était si brillante tout à l'heure. La lumière de la lampe, trop faible pour laisser distinguer nettement les traits de l'inconnu, accentue néanmoins la tournure juvénile, les épaules bien découplées et la ligne noire que trace la moustache naissante. Lonfat regarde. Il n'a pas peur. Pourquoi craindre ? S'attaque-t-on à un mourant ? D'ailleurs, il n'y aurait rien à voler dans la pauvre cabane.

Toujours debout, à la même place, l'homme ne bronche pas.

Il a peut-être faim, pense le malade et le plus fort qu'il peut, malgré sa voix éteinte et ses poumons en détresse, il crie :

- Qui que tu sois, étranger, tu peux venir ici. Il y a du pain dans l'armoire et à l'étable de la place pour dormir ! Entre au nom de l'Enfant de Noël !

Comme frappé au cœur, l'inconnu recule en chancelant, mais bientôt il se révisse et le loquet de la porte grince sous la pression d'une main vigoureuse.

- Père ! dit une voix tremblante ; c'est moi !... Joseph ! J'ai péché et oublié le devoir !... Me voici ! Pardon !...

Stupéfait, ému, ne sachant s'il rêve, le malade ouvre les bras et à l'instant le fils prodigue s'y jette en pleurant...

* * *

Le père Lonfat n'est pas mort ainsi que le prédisaient toutes les bonnes âmes du village. Il vaque très gaîment aujourd'hui à ses nombreuses occupations. Au médecin qui l'auscultait, surpris d'une guérison aussi inattendue, il a répondu :

- Voyez-vous, M. le docteur, le temps des miracles dure encore. Il y en a eu un pour moi ; pour Joseph aussi !

Et comme le praticien semblait ne pas comprendre, le pieux montagnard a ajouté :

- Oui, c'est le mystère de la grâce divine.

Puis, ôtant son bonnet comme lorsqu'il s'agenouille en passant devant la vieille croix du carrefour, il a dit encore en regardant à l'horizon les montagnes violettes :

- Ceux qui marchaient dans l'ombre de la mort ont vu une grande lumière... Oui ! M. le docteur, je l'ai vue !...

Julie Meylan

Bienveillance envers les hommes, un conte de Noël de Julie Meylan – paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne du 29 décembre 1911 –

Sylvain Fumaux est un simple, et il ne lui a pas été beaucoup donné, disent les bonnes gens. Et c'est vrai. Pourtant il a appris beaucoup de choses au catéchisme ; puis, l'observation journalière de la nature et des êtres qui la peuplent, a fait de lui un poète et un sage. Cette association de caractères si divers peut, au premier abord, paraître bien étrange, mais réfléchissant, on comprend bientôt que la vraie intelligence ne consiste pas à jeter de la poudre aux yeux des gens ni à rechercher coûte que coûte la première place.

Sous ce rapport, Sylvain Fumaux n'a aucune prétention ; s'il connaissait la fable que narra jadis le bon La Fontaine, il répéterait sans doute avec le grillon : « Pour vivre heureux, vivons cachés », en quoi il n'aurait pas tort. Il est donc un vrai philosophe qui fuit les apparences trompeuses et qui donne aux choses leur valeur réelle. Puis il est poète. La nature, avec qui il communie durant toute l'année, lui révèle ses secrets merveilleux ; les fontaines champêtres lui babillent les chansons ailées du printemps fleuri et le clapotement des vagues murmure la plainte de la grande aspiration humaine vers l'idéal !

Car Sylvain Fumaux a aussi un idéal ; il ne sait pas trop bien lequel, mais en son âme enfantine flottent, imprécis, des désirs impérieux de beauté, d'harmonie et de vérité.

Sylvain est un garçon difforme et chétif ; son pauvre corps, anémié durant l'enfance par une nourriture insuffisante et des soins mal entendus, est demeuré en-dessous de la normale. Au village on l'appelle le petit nain. De fait, et sans avoir les proportions lilliputiennes du fameux Tom Pouce, sa taille ne dépasse guère celle d'un enfant de douze ans. De longs bras, osseux et grêles, terminés par des mains énormes, lui donnent l'air de quelque monstrueuse araignée. Dans

sa grosse tête une mâchoire proéminente fait saillir des dents irrégulières et pointues comme celles d'un carnassier. A le rencontrer le soir au coin d'un bois, avec sa chevelure embroussaillée et sa barbe hirsute, on le prendrait sûrement pour quelque divinité forestière en voyage. Le directeur du district, qui est un lettré, disait l'autre jour moitié riant :

- En traversant la futaie, j'ai rencontré Fumaux Sylvain de nos alentours, mais les gens n'ont pas compris le jeu de mots.

Abandonné en bas âge par un oncle alcoolique, le seul parent qui lui restait, Sylvain s'éleva comme il put, à la grâce de Dieu. Il couchait dans les écuries, tantôt ici, tantôt là et picorait sa maigre pitance comme les moineaux en hiver quand ils s'abattent dans les basses-cours pour extorquer aux poules grasses leur blé doré ou leur avoine succulente.

Parfois il allait à l'école, mais sa pauvre cervelle paresseuse le faisait prendre en grippe par l'instituteur, tandis que ses camarades, sans pitié comme on l'est à cet âge, le tourmentaient de mille façons. Aussi préférait-il s'en aller le long des haies et tailler des sifflets en sureau ou grignoter en automne les noisettes croquantes ou les poires sauvages.

Les heures du catéchisme où il fut admis malgré son incapacité notoire, lui révélèrent un monde nouveau ; elles lui ouvrirent les portes enchantées d'un pays de songe où le bonheur demeure. Dès lors, il en prit souvent le chemin ; on le vit changer peu à peu et abandonner ses habitudes de vagabondage et d'impertinence.

Sylvain devint comme tout le monde, assurait le syndic. Si cela continue, on pourra lui fournir une place de valet de ferme !

Hélas ! la lueur d'intelligence qui venait de s'allumer était trop faible pour éclairer tant de ténèbres ; Sylvain devait rester un simple.

Un jour on apprit qu'il s'installait dans une petite grotte, à quelque distance du village. L'endroit est idyllique ; au contour de la route qui suit la rive du lac, un sentier se détache et va rejoindre un bois de chênes peuplé d'écureuils et de merles. Au nord, une falaise rocheuse excavée par les intempéries offre de commodités terriers aux blaireaux et aux renards. C'est là que Sylvain avait établi son domicile. Que de peine il prit pour l'arranger à son goût ! Pareil à l'oiseau qui, au printemps, apporte brin après brin, les matériaux dont il va construire son nid, notre homme édifia longuement la demeure de ses rêves.

Devant la grotte, un mur de pierre sèche forma une sorte de cour où l'eau des pluies automnales restait stagnante ; il fallait absolument empêcher ces inondations ; des voisins généreux accordèrent quelques planches dont notre homme fit une sorte de toit. Dès lors, Sylvain Fumaux se vit possesseur de deux pièces : un vestibule servant de cuisine pourvu d'un petit foyer et d'un rayon où suspendre les casseroles. Tout au fond, c'était la chambre, c'est-à-dire l'endroit réservé, le sanctuaire où n'entraient que les privilégiés.

C'était une pièce étrange en vérité ; les goûts plus ou moins baroques du propriétaire se retrouvaient dans l'arrangement du mobilier. Les choses les plus

disparates voisinaient dans un désordre pittoresque bien propre à tenter la palette d'un peintre : au mur, deux couteaux de chasse encadraient des gravures d'Epinal, tandis que sur la table boiteuse, un vieux réveil bossué et rouillé essayait de marquer les heures à côté d'un splendide rosier fleuri toute l'année. Dans une cage, un chardonneret chantait sans peur du gros matou noir aux yeux dorés qui le regardait amoureusement.

Dans sa Thébaïde, Sylvain Fumaux vivait parfaitement heureux. Comme il savait tresser des corbeilles, il trouvait dans l'oseraie voisine tout ce qu'il lui fallait pour fabriquer de ravissants paniers fort recherchés sur le marché de la ville voisine. Puis on lui faisait des aumônes qu'il acceptait sans hésiter.

Sa belle confiance dans la bonté humaine lui attirait des bienfaiteurs ; pas une tête de famille aux environs où l'on ne réservât pour le « petit nain » une portion de viande ou de gâteau. Ainsi notre homme ne manquait de rien ; dans son vocabulaire, le mot de « lutte pour la vie » n'existait pas et il laissait couler les heures à l'horloge du temps sans se préoccuper de politique ou d'économie sociale. L'éclosion des violettes au printemps ou l'arrivée des premières hirondelles constituaient les plus graves événements de son existence solitaire.



Il sortait, pourtant quelquefois de sa retraite. C'était pour aller faire ses dévotions. Car en son âme rudimentaire, le mysticisme poussait des racines profondes ; ou plutôt il développait des germes latents, trésor héréditaire d'une longue lignée d'ancêtres pieux. Le contact avec la nature et les longues rêveries ne contribuaient pas peu non plus à augmenter les tendances religieuses de Sylvain. Chaque dimanche, sans manquer, on le voyait monter à la chapelle

cachée au milieu des pommiers, et fort dévotement, le petit nain écoutait un prêche où il ne comprenait pas grand-chose, si non que Dieu est amour.

Comme toutes les tendances de caractère impriment un cachet spécial à l'habitation, la religiosité de Sylvain devait, naturellement se manifester aussi dans l'arrangement de sa demeure champêtre. Des croix grossièrement taillées ornèrent les coins de sa chambre, alternant avec le monogramme sacré dessiné au charbon sur les parois de la grotte. Mais ce ne fut pas tout ; le nain avait maintenant une idée fixe, celle de posséder un clocher.

Comment il parvint à réaliser son désir ?... Personne n'en sait rien, mais le fait est qu'un beau matin, le vestibule d'autrefois se trouva surmonté d'une minuscule tour en planches où une clochette au son clair chantait joyeusement la prière matinale.

- Maintenant je n'ai plus rien à désirer, se dit l'ermite.

Chaque jour, quand venait l'aube, il sonnait pour saluer le jour naissant ; et le soir, à l'heure où les ombres s'allongent, il sonnait encore pour dire aux petits oiseaux, ses voisins :

- Dormez en paix, mes amis, le Père vous garde.

La cloche était devenue sa ficèle compagne, celle qui, mieux que lui, savait exprimer les joies et les émotions de son âme enfantine.

Or, l'an dernier, à Noël, il se passa là une chose bien extraordinaire dont la cloche de Sylvain fut précisément la cause. Voici comment :

Le jour de Pâques, après le sermon, le petit ermite entendit parler de la comète fameuse qui, vraisemblablement, allait anéantir la terre. Très effrayé, il était rentré chez lui. Jamais encore le printemps ne lui sembla aussi beau ni le lac aussi bleu. Jamais la chaîne du Jura ne se dessina pareillement claire sur un ciel idéal.

- Et il faudrait quitter tout cela, pensait le nain.

Mais on n'est pas pieux pour rien. Sylvain ordonna toutes choses, fit ses prières et attendit. Rien ne vint... Alors il respira.

Qu'il faisait bon vivre en face du lac paisible, au milieu des champs fleuris de sainfoin et de luzerne. Et que Dieu était bon d'avoir conservé toutes ces magnificences ! Le cœur plein de gratitude, notre ermite chercha en vain durant tout l'été le moyen d'exprimer sa reconnaissance et son amour. Décembre arriva sans qu'il eut élucidé le problème. Mais le premier dimanche de l'Avent, il eut une idée :

- Puisque les bergers de Seth entendirent trois messagers, se dit-il, je vais sonner aussi trois fois ma cloche pendant la nuit de Noël. Cela voudra dire : « Gloire à Dieu » ; puis : « paix sur la terre », et enfin : « bienveillance envers les hommes » ; Dieu comprendra bien pourquoi je fais ainsi.

La veille sainte est arrivée ; tout est silencieux autour du petit ermitage. Seule la clarté du feu illumine l'unique fenêtre. Personne sur la route ; les chiens du village semble même oublier d'aboyer comme ils le font d'ordinaire. Au ciel, les étoiles se sont allumées.

Soudain la petite cloche se met à tinter doucement, comme si elle était timide. On dirait une voix d'ange qui s'essaierait à s'psalmodier les hymnes sacrés et l'écho de la falaise qui répond, semble dire lui aussi : « *Gloria in excelsis* ».

La voix d'airain s'est tue et la nuit, plus épaisse, couvre la campagne endormie. Accroupi près du foyer, Sylvain caresse le chat et songe. Il est très heureux d'avoir pu sonner ; c'est une sorte de sacerdoce très élevé dont, pour sûr, Dieu est satisfait.

Minuit est passé, le petit nain sonne de nouveau. Cette fois, selon son idée, la cloche dira : « paix sur la terre ! » Plus forts que précédemment, les sons ailés montent dans l'air froid et les étoiles scintillantes ont l'air d'approuver joyeusement. Il y a, en effet de la paix partout.

Cependant, à l'orée du bois, un bruit de rameaux cassés et un craquement de gravier écrasé révèlent la présence d'un être vivant. C'est probablement quelque bête à l'affût. La cloche chante encore. Et voici que sur le sentier une forme humaine se glisse en tapinois, regardant à droite et à gauche avec méfiance. Pourtant il n'y a rien, sinon les ténèbres épaisses qui cachent les contours. Alors avec un bond de bête aux abois, l'homme franchit la courte distance qui le sépare de l'Ermitage, pousse d'un coup d'épaule la porte mal fermée et saisit au collet le pauvre Sylvain :

- A manger, l'homme. J'ai faim ! hurle une voix rauque ? Prestement, tu sais ; ... sinon, gare à ton cou !...

Et de sa main libre, le rôdeur fait le geste éloquent de trancher quelque chose. Faiblement, Sylvain essaie de résister, mais l'homme resserre son étreinte :

- Veux-tu oui ou non ? hurle-t-il plus fort.

- Tout de suite ; il y a là du jambon et du pain. Laissez-moi, je vais tout chercher, bégaye le petit nain à moitié étouffé.

Deux minutes plus tard, entre le chat qui ronronne et l'ermite qui sourit, le vagabond dévore toutes les provisions de la pauvre demeure. Il n'a plus peur, car il comprend où il se trouve et que le propriétaire de céans est un simple.

- Tu sais, lui explique-t-il d'un ton confidentiel, je n'avais rien mangé depuis hier. Il m'a fallu cacher tout le jour mes frusques derrière les haies à cause des « cognes » qui se promènent par là. Alors, tu comprends, je mourrais de faim. J'aurais bien « étourdi » quelqu'un, mais il me fallait aller jusqu'au village. Alors, en entendant ta cloche, je me suis dit :

- Il y a quelqu'un par là, allons voir ! Tant pis si je suis pincé !

Sylvain ignore tout à fait que les « cognes » sont les gendarmes et que des « frusques » sont des habits. Il ne comprend pas très bien non plus comment on peut « étourdir » quelqu'un ni pourquoi le nocturne voyageur est entré si brusquement dans son logis. En sa cervelle rudimentaire germe une seule idée ; c'est que du ciel où il habite, Dieu a entendu la cloche et que, pour montrer son bon plaisir, il envoie maintenant un ami au solitaire de la forêt. Le pauvre ermite se sent fort honoré et considère son hôte un peu comme s'il arrivait directement des étoiles.

Quand le pain et le jambon furent achevés, le rôdeur essuya son couteau à son pantalon en futaine brune et, s'approchant du feu à moitié éteint, il y jeta une brassée de brindilles sèches. Une flamme vive éclaira la pauvre demeure et fit sortir de l'ombre les croix et les emblèmes sacrés.

A cette vue, l'homme éclata de rire.

- Alors, dit-il, tu es aussi dans les mômeries ?

Sylvain regarda l'homme d'un air si étonné que ce dernier changea aussitôt de ton et reprit plus doucement.

- A quoi gagnes-tu ta vie ?

Longtemps ils causèrent au coin du feu avec le chat noir qui les séparait. En phrases plus ou moins françaises, et plus ou moins gueusées, le pauvre simple dit combien la vie est belle quand on a dans le cœur le pain que donnent les certitudes éternelles. Ensuite il raconta pourquoi, en cette nuit de Noël, il avait sonné la cloche.

Le rôdeur écoutait sans interrompre. Il avait allumé une courte pipe dont il tirait d'énormes bouffées, ne cessant que pour cracher bruyamment dans le feu. Peu à peu son visage aux traits durcis perdait son expression de férocité ; la bouche, détendue, s'apprêtait à sourire et dans les yeux s'allumait une flamme de tendresse.

- Ainsi tu as été content de ma visite ce soir ? demanda-t-il enfin.

Le solitaire lui tendit la main.

- Bien sûr, puisque Dieu vous a envoyé. C'est la réponse qu'il a donné à ma cloche lorsqu'elle sonnait : « Paix sur la terre ! »

- Tu crois ? reprit l'autre.

- Je sais. Celui qui est là-haut entend toujours. Je lui avais demandé un ami et vous êtes arrivés !... Ah ! mais, voici l'aube du côté des collines. Il faut sonner encore une dernière fois avant que le jour paraisse.

Le rôdeur s'est levé.

- Laisse-moi faire, murmura-t-il. C'est à mon tour, Je veux aussi célébrer Noël !

De la sorte Xavier Corday, le vagabond redouté des honnêtes gens, le récidiviste dangereux, sonna la cloche du petit ermitage. Sur le seuil, Sylvain regardait à l'horizon s'éveiller le jour. Quand le sonneur improvisé eut achevé sa tâche, il vint aussi contempler le ciel. Tout était clair dans l'azur où pâlissaient les étoiles. On distinguait à l'orient les rougeurs qui précèdent la venue du soleil. Des fumées légères se promenaient le long de la rivière et sur le lac. En face de ce tableau, le vagabond se sentit remué ; brusquement il étreignit sur sa poitrine d'homme fort le pauvre nain chétif et, à pleine main, cria à la campagne encore endormie le message éternel :

- Bienveillance envers les hommes !

Puis il disparut sans dire adieu.

Le petit nain demeure encore dans son ermitage ; il n'a jamais revu son hôte d'une nuit et ne comprend pas pourquoi il a fui d'une manière aussi rapide.

Mais, de l'autre côté de la frontière, il y a tantôt depuis 12 mois, dans une grosse ferme, un domestique exemplaire. Il s'appelle Xavier.

L'autre jour il demandait à sa patronne si elle voudrait écrire pour lui une lettre de Noël.

- Il faut l'adresser à Fumaux, fabricant de paniers, expliquait le valet.
- Et que faut-il écrire ? demanda la femme.
- Seulement deux mots : « Ceux qui marchaient dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort ont vu une grande lumière. Gloria in excelsis ! »

Julie Meylan

Couverture frontière², 1914 (?)

Parmi la quinzaine d'ouvriers qui travaillent dans la fabrique d'horlogerie, Maurice Brun passe pour être le plus turbulent. Caractère impulsif, il se laisse entraîner par son entourage et ne réagit pas contre les événements. Grand lecteur, il dévore toutes les feuilles qui tombent sous ses yeux et adopte, sans condition, tout ce qu'on lui propose, sans s'inquiéter des conséquences. Toujours d'accord avec le dernier article du journal qu'il vient de lire, il est en continuelle contradiction avec ses opinions de naguère ; il lui arrive fréquemment de soutenir aujourd'hui comme une vérité ce qu'il taxait d'erreur hier encore. Ces variations d'humeur ne le troublent guère et ne l'empêchent pas de conserver un bel aplomb qui lui aide à pérorer dans toutes les réunions où l'on proteste contre quelque chose. Il possède un sens particulier de la propriété, à laquelle il dénie des droits et il ne se rend pas un compte exact de la limite qui se trouve entre le bien d'autrui et celui du voisin. Révolutionnaire, il est toujours à revendiquer quelque chose et ne comprend pas ce que veut dire le mot patrie. Pour lui, c'est une distraction illusoire qui ne signifie pas grand-chose, si non de l'obliger à faire un service militaire qui, pour lui, devient une corvée terrible. Il ne peut s'y soustraire sans encourir des sanctions, mais n'en voit pas la nécessité et se rebiffe toutes les fois que c'est nécessaire devant la loi militaire.

Romanesque et sentimental, il épousa par amour Laure la repasseuse ; ce grand amour n'a pas été une flamme passagère, car il dure encore après deux ans d'union ; cette lumière éclaire le jeune foyer et le berceau où le petit Maurice rit en jouant avec son pied rose et potelé. Ah ! ce petit, comme Maurice l'aime ! Après le travail à l'atelier, quel repos de rester près de l'enfant pour le regarder vivre ! Toutes les grandes revendications révolutionnaires disparaissent alors et il ne reste plus qu'une grande douceur dans le cœur du jeune père.

* * *

² Ce texte, tiré d'un manuscrit, semble n'avoir jamais fait l'occasion d'une publication imprimée. Il serait donc inédit.

Lourdement les semelles ferrées du planton mordent les briques rouges du corridor et les épaules du militaire s'encadre dans la porte étroite.

- Mobilisation ! fait le soldat d'une voix rude.

- Eh ! mon Dieu, gémit Brun, comment une mobilisation ? Est-ce sérieux ?

- Tout ce qu'il y a de plus sérieux, couverture de frontière.

- Misère ! Pourquoi ce commerce ?

- Ce n'est pas encore le pire ; seulement il faut se garer, tu comprends ?

Mais Brun ne comprends pas et secoue la tête avec mécontentement.

- Mobilisation... Quelle idée... Et pourquoi ?

Mais le soldat n'a pas le temps de répondre. Il a encore tous ceux du faubourg à aviser et le départ presse.

- Laure ! crie Brun fort énervé.

La jeune femme, rieuse, arrive en courant. Fraîche comme un jour printemps, Elle a des yeux clairs et de petits frisons dorés qui jouent sur sa nuque blanche.

- Qui a-t-il, Maurice ?

Mais elle a vite deviné que le malheur menace son foyer.

- Oh ! mon Dieu ! gémit-elle en levant ses mains avec un geste de prière.

- Ma mie, ne pleure pas ; ça me fend le cœur et ça n'aide à rien. On n'a pas le temps et il faut se hâter. Vite, Laure, sors mon uniforme, moi je décroche mon fusil.

- Tu pars !... et moi ?... et le petit ?

Effondrée sur une chaise, la pauvre femme pleure par courts sanglots comme des soupirs, tout doucement. L'homme caresse sans rien dire les cheveux blonds et baise une mèche échappée au peigne.

- Vite, Laure, sors l'uniforme !

Les tiroirs s'ouvrent ; une odeur de naphtaline et de camphre monte et se répand dans l'appartement. Le jeune soldat a revêtu la grosse vareuse raide et coiffé le casque land.

- Au revoir, ma mie ! Que Dieu nous garde !

Un hâtif baiser sur le front de l'enfant, une courte caresse à l'épouse et l'homme rejoint ses camarades.

* * *

Tout le pays dort sous la neige. En soufflant, la bise a amoncelé de blancs talus qui donnent au paysage un aspect nouveau. On ne reconnaît plus le sentier, et il faut péniblement se frayer un chemin dans ces montagnes ouatées.

Lentement, la troupe des militaires monte vers la ligne sombre qui marque la frontière. Devant la borne qui sépare les deux pays, on s'arrête.

- Halte ! ordonne le chef. Nous sommes arrivés.

- Il ne faut pas passer de l'autre côté ! raille Brun, moqueur.

Mais, au moment de prononcer ces paroles, il éprouve tout à coup un sentiment bizarre. La grande aversion qu'il éprouvait naguère pour le service militaire, se change tout à coup en une sorte de tendresse douce et paisible.

On s'est mis à la tâche sans beaucoup parler et les charges de poudre sont maintenant placées près des mines. Il suffirait seulement d'une étincelle pour mettre le feu à ce pays si paisible aujourd'hui. Mon Dieu ! que la guerre ne vienne pas ensanglanter ce tranquille coin de terre ! Soldats et officiers travaillent côte à côte dans un esprit familial. Tous sont des voisins et se connaissent de près.



Une fois le travail déjà bien avancé, ils se sont arrêtés un moment pour manger un morceau de pain et de fromage.

Assis sur un billon, les hommes restent là sans beaucoup parler.

- A ta santé, Brun ! crie le chef, en levant sa gourde pleine.

- A la vôtre, capitaine ! Et que Dieu nous garde !

Dieu ! ... C'est la seconde fois qu'il emploie ce mot et habituellement la notion de Dieu est pour lui aussi obscure que celle de la patrie. Pourquoi ce

changement subit ? Il s'en étonne et ne se l'explique pas. Seulement, il ressent une grande tendresse pour ce qu'il a laissé là-bas, à la maison.

Ainsi qu'une immense étoile verte, la forêt s'étale à travers la pente, mettant sur la neige des troncs élégants qui montent droit comme des cierges marqués d'argent. Tout est silencieux et les bruits de la plaine viennent mourir à l'entrée de la forêt. Au loin, au bord de l'horizon, du côté de la plaine, la ligne des montagnes blanches dessine sur le ciel comme une immense dentelle scintillante. Le paysage a une beauté de rêve. Impressionnés, même les plus rudes se taisent.

- Bigre, fait Brun avec admiration.
- Que dis-tu, demande un camarade ?
- Je dis bigre ! parce que c'est rudement beau, n'est-ce pas ?
- Pour ça c'est la vérité ; où pourrait-on trouver mieux ?

A ce moment le soleil, sur le point de se coucher, met sur le pays une traînée lumineuse et les neiges des pentes flamboient sous la caresse des rayons tièdes. Tout près, au fond de la Vallée, le village, blotti dans une combe, rêve près de la rivière. Brun distingue l'église, son clocher élégant recouvert de plaques cuivrées. A côté, c'est l'école et un peu plus loin, la maison avec le jardin et la cour où Laure met la voiture de l'enfant quand il y a du soleil.

Cette cour... Il lui semble voir le petit sourire et jouer, là-bas, sous le tilleul.

Gagnés sans doute par la majesté du tableau, les soldats, si bruyants tout à l'heure, demeurent silencieux et chacun songe à la gravité de l'heure et aux dangers qui rôdent dans l'ombre.

Brusquement Maurice Brun devine ce que signifie le mot : patrie. Il en comprend la grandeur. Jamais il ne la vit plus belle et jamais non plus, elle ne lui parut plus sacrée. N'y a-t-il pas là-bas la femme et l'enfant qu'il s'agit de garder ?

Alors tout à coup, dans la clairière sylvestre, à l'ombre des grands sapins, Maurice Brun, le révolté de naguère, a entonné le vieux chant patriotique de son enfance : « la patrie est sur nos monts ! » La belle voit de ténor scande avec conviction les vers du poète et la mélodie monte vers le ciel comme une prière. Ah ! certes, elle est maintenant là, cette patrie, et Brun en saisit les valeurs.

Gravement, les autres militaires écoutent ; leurs mains se sont croisées sur les outils, comme pour la prière. Quand Brun entonne la dernière strophe, tous joignent à la sienne leurs voix. Elles forment un immense accord qui gagnant l'infini, dépasse la ligne de la frontière et s'en va sur le ciel, chercher la première étoile qui vient de s'allumer.

- Couverture de frontière, reprenez votre travail, ordonne le chef.
- Et docilement, Maurice Brun se remet à la tâche.

Julie Meylan

3. Ce que disait le livre, un conte de fin d'année par Julie Meylan, Feuille d'Avis de Lausanne du 30 décembre 1915

Dans la chambre bien close et tiède, l'ombre montait ; déjà elle avait envahi les soubassements en vieux chêne et rampait le long du chambranle massif. Sur le rebord de la cheminée, les chandeliers d'argent s'allongeaient, hiératiques, comme s'ils eussent présidé quelque rite mystérieux, tandis que le portrait de l'aïeul, suspendu droit au-dessus, souriait dans son cadre bruni. Le feu brûlait doucement dans la cheminée. De temps à autre, le château fantastique des braises rougeoyantes s'écroulait avec un crépitement d'étincelles ; une dernière flamme, capricieuse et sournoise, léchait quelque tison à demi consumé et un flamboiement subit, empourrait les chenets de cuivre.

C'était l'heure de la fantaisie. Nous restions là, devant le feu, sans paroles. A quoi bon les mots ? Savent-ils rendre ce que veut dire la pensée, et serait-il possible d'enclorre un peu d'éternité en des syllabes heurtées et imparfaites ? C'était donc aussi l'heure du silence ; seulement, par les ponts d'or où se rencontrent les âmes, nous allions tous deux, mon ami et moi, vers le pays merveilleux du rêve.

Ce soir-là, pourtant, les ponts d'or fragiles s'étaient écroulés, tout comme les tisons dans l'âtre ; alors, l'ami demanda :

- Ouvre le volume ancien, à l'endroit où la fleur séchée marque la dernière lecture, et trouve pour moi un conte de Noël.

A la lueur capricieuse de la flamme dansante, je pris le bouquin vénérable, où violettes, muguets, lis et chrysanthèmes désignent les saisons. La rose de Noël aux pétales jaunis par le temps marquait la page. Hélas ! elle était couleur de sang.

- Ami, dis-je, il n'y a plus de conte ; les taches sanglantes couvrent le feuillet jusqu'à la marge.

Alors le vent, qui jouait dans la cheminée, souffla plus violemment, comme s'il eut éclaté de rire. Le cœur étreint par l'angoisse, nous nous sommes mis à pleurer. Lentement, comme la rosée d'automne arrose les bruyères sèches, nos larmes sont tombées sur la page souillée, et voici, Ô merveille ! la feuille reprit sa blancheur d'antan et, sur le vélin précieux, se dessinèrent des lettres que le Rêve se plaît à traverser avec son style d'or. Voici ce que je lus à mon ami :

En ce temps-là, dans les champs divins où fleurissent les étoiles, le jardinier céleste avait coutume de se promener. Il se réjouissait à la vue des roses de feu et il comptait leurs pétales qui sont les rayons de lumière. Souvent, il les effeuillait, et alors les fils des hommes en recevaient pour leur bonheur durant les nuits sans lune. Quelques fois aussi, le jardinier cueillait les plus brillantes pour orner son grand palais du paradis.

Il aimait son parterre azuré et, le soir, quand l'ombre fermait les roses de la terre, celles de l'espace s'ouvraient jusqu'au matin. Une fois, en considérant son domaine, le jardinier remarqua, entre deux étoiles, un grand espace vide :

- Voilà, dit-il, qui est étrange ; pourquoi n'y a-t-il rien ici ?

Il compta les fleurs divines et toutes resplendissaient de joie et de beauté, ce qui faisait paraître plus triste et plus noir le voile qui les séparait.

Le jardinier pensa :

- Il faut mettre là un peu de lumière, et il créa une étoile plus grande et plus belle que les autres. C'était durant la nuit de Noël.

Là-bas, parmi les enfants des hommes, il y eut une grande joie : les bergers, dans les champs, et les savants astronomes, au fond des solitudes, comprirent qu'un miracle s'était produit. Couché dans une crèche, un petit enfant riait, parce que l'étoile nouvelle le regardait dormir. Mais les méchants, qui n'aiment pas les fleurs ni la clarté, disaient :

- A quoi bon tant de lumière ; n'en avons-nous pas déjà assez ?

Et pour ne point la voir, ils s'enfermaient dans la nuit. On prétend même que le roi Hérode fit mettre des stores à ses fenêtres afin de n'être point ébloui.

Attristé par tant de sottise ou de bassesses, le jardinier pensait.

- Ils comprendront plus tard et ils aimeront l'étoile.

Alors il se mit à la soigner, et comme les espèces nouvelles ont des noms chez les fleurs, il baptisa la rose de feu et l'appela : « Amour divin ».

De nuit en nuit, elle devenait plus brillante, et les autres étoiles, ses sœurs, pâlissaient d'envie. En bas, les fils des hommes la trouvaient gênante et quelques-uns s'assemblèrent pour savoir comment atténuer sa lumière. L'un des membres du Conseil déclara.

- A sa clarté, on voit trop bien tares et vices ; il vaut mieux une demi-teinte qui flatte l'œil et laisse l'esprit en repos.

Un autre orateur prit la parole :

- Je partage entièrement l'opinion de mon honoré collègue, déclara-t-il. Pour avoir un peu d'ombre, élevons une croix sur la montagne.

On fit venir les charpentiers ; haches et scies entrèrent en danse ; et bientôt la croix fut dressée, mais entre les deux raies sombres que profilaient les bras, on apercevait encore le rayonnement de l'étoile. Stupéfaits, les membres du Conseil hochèrent la tête :

- Nous avons mal pris les mesures, pensèrent-ils ; il faut recommencer.

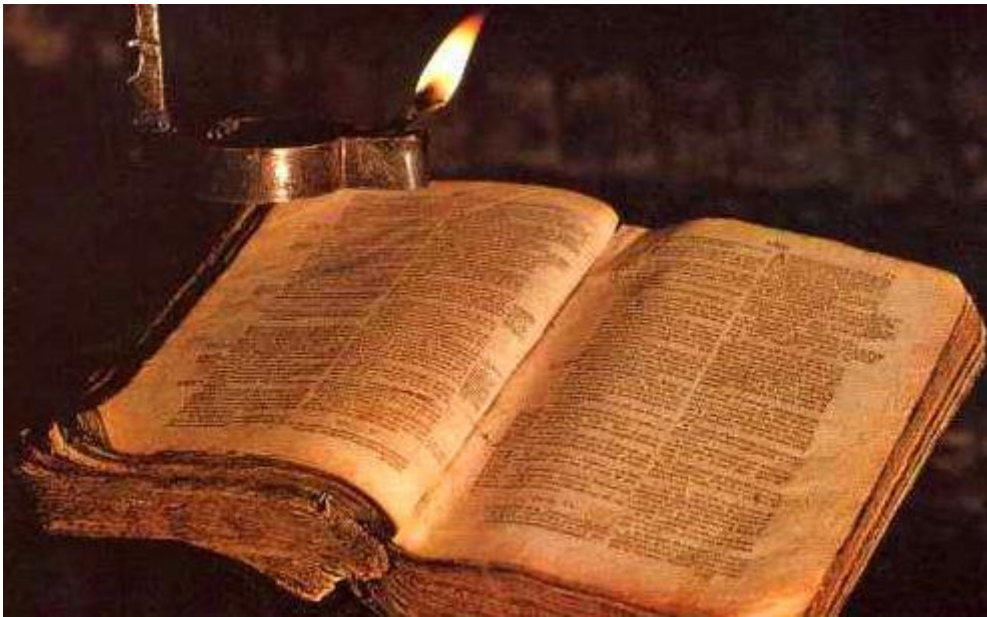
De la sorte, on éleva un peu partout des croix, des échafauds et des potences ; pourtant, en dépit de ces innombrables barrières, il y avait toujours assez d'espace pour le rayonnement de la clarté divine. Alors, imitant la fumée de l'encens qui embrume les sanctuaires, on mit le feu aux bûchers. Vains efforts ; entre les jets de flammes et d'étincelles, on apercevait encore l'étoile de Noël.

Dans les champs du ciel, le jardinier s'attristait :

- Les hommes sont fous, pensait-il, mais ils reviendront à la sagesse et comprendront ce que vaut la plus belle des fleurs de mon parterre.

Persuadé que rien ne résiste à l'amour, il attendait patiemment. Mais les siècles passaient, et les fils des hommes ne devinaient point le mystère de la grâce. Comment auraient-ils eu le temps de songer aux étoiles ? Tant de becs

Auer illuminèrent places et avenues, qu'il était inutile de regarder plus haut que les lampes à arc. D'ailleurs chacun reconnaît les avantages incontestables de la lumière artificielle ; quand on le désire, il n'y a qu'à presser un bouton. On peut aussi l'interrompre à volonté, ou bien encore l'atténuer pour ménager à l'ombre quelque recoin propice. On ne songeait donc plus à l'étoile ; elle était même si bien oubliée, que l'on fabriqua des projecteurs monstrueux destinés à conduire les enfants des hommes quand ils vont tuer leurs frères. La terre, dans ce temps-là, fut bouleversée par un grand fléau ; on entendit le bruit sourd des armes et les plaintes des mourants ; les lueurs de l'incendie embrasèrent la nuit, et derrière les fumées, l'étoile de Noël se cacha.



Dans les champs du ciel assombris, le jardinier n'avait plus aucune joie à considérer les fleurs de ses parterres :

- A quoi bon les laisser encore, pensait-il, puisque les hommes les dédaignent. Ne vaudrait-il pas mieux les transporter dans mon palais du paradis ?

Déjà il s'apprêtait à cueillir la plus belle des roses, la douce étoile de Noël...

- Pourquoi interrompre la lecture ? demanda mon ami, étonné de mon silence ; vois la braise rougeoyante encore dans l'âtre et l'heure n'est point achevée. Pourquoi te taire ?

- Ami de mon cœur, ai-je répondu, le conte ne va pas plus loin ; malgré mes larmes, le livre garde son secret et la page reste muette. Nous ne saurons point ce qu'il advint de l'étoile de Noël.

Lasse d'avoir lu dans l'ombre, j'avais appuyé ma tête au dossier en chêne, et le livre s'était fermé de lui-même. Dehors, dans la nuit, montaient les sonneries des cloches.

- Les entends-tu, les voix de Noël ? demanda l'ami.

Il ajouta plus bas, avec ferveur :

- Puisque les cloches chantent encore, là-haut, dans les champs célestes, les étoiles donnent sûrement leurs pétales merveilleux de lumière. Le jardinier a pitié des hommes.

Et j'ai répondu :

- De ceux qui ont bonne volonté.

Julie Meylan

Le secret de l'étoile, un conte montagnard de Julie Meylan – paru dans L'ESSOR, Genève, du 22 décembre 1917 –

En ce temps-là, tout aillait à la dérive chez Rhudi, roi des nains. Auparavant, le long des galeries souterraines qui forment ses états, les marteaux microscopiques frappaient sans relâche pour détacher des voûtes les pépites d'or nécessaires à consolider les réservoirs cachés où bout l'eau de santé que les hommes appellent thermale. Ailleurs, les minuscules pelles en silex captaient les sources profondes que les gnomes dirigent jusqu'à ras du sol pour arroser les moissons. Partout on ne rencontrait que petits ouvriers affairés comme des fourmis et plus joyeux que l'alouette. Leurs rires aigus qui se mêlaient au bruit des outils en danse, dominaient presque la chanson grave de la cascade, là-haut...

En son palais de granit, enrichi de précieuses gemmes, Rhudi, béatement rêveur, ne songeait à rien, sinon à ses privilèges et à ses droits de souverain autocratique et redouté.

Un jour, l'âge d'or prit fin ; plus de rires joyeux dans les grandes galeries et pas le moindre bruit de marteau frappant la roche dure. Les pelles gisaient, oisives, sur le sol détrempé où l'eau, non canalisée, s'épandait, inutile. Alors Rhudi sortit de sa torpeur.

- Pourquoi ce silence inaccoutumé ? demanda-t-il, et que signifie l'arrêt du travail en mes domaines ? Mes sources seraient-elles taries, ou bien les hommes auraient-ils trouvé un moyen nouveau d'arroser leurs champs ?

- Majesté, fit humblement le gardien du trône, je ne saurais te renseigner ; ma sagesse est trop limitée pour deviner les caprices des fontaines ou les résolutions fantasques de la foule. Mais toi, ô Rhudi, souverain magnanime et intelligent, tu trouveras facilement la clé de cette énigme. Le moment est propice, car demain nous aurons la grande nuit des incantations et des solstices, celle où le soleil, luttant avec l'ombre, finit par être le vainqueur. Alors, tandis que sur les rocs des cimes les marmottes, réveillées du sommeil hivernal sautent gaîment jusqu'à l'aube nouvelle ; tous les mystères se dévoilent aux âmes sincères et ingénues. Tu es de celles-là, ô roi Rhudi. Convoque donc ton peuple pour demain et demande lui raison de sa paresse.

Le lendemain, à l'heure fixée, tout le peuple des gnomes s'assembla dans la vaste salle du trône. Assis sur un bloc en quartz et couronné de pourpres baies de sorbiers, le roi, pensif, observait ses sujets. Etrange foule en vérité que celle de

tous ces petits êtres aux yeux fureteurs et aux mains contournées, tenant encore le marteau de bronze ou pelle de silex.

Tout à coup, d'une voix plus claire que celle du ruisseau écumant sur les pierres de la moraine, le roi parla :

- Mes sujets bien aimés, salut !

Semblables aux épis murs qui s'inclinent au passage de la brise tiède, toutes les têtes s'inclinèrent et firent la révérence de cour. Après quoi Rhudi continua :

- Ordinairement les échos de la montagne me renseignent à votre endroit ; par eux je sais ce qui se passe dans les carrières et je n'ignore jamais rien de vos travaux. Pourtant, ces dernières semaines, ils me racontent peu de choses de vos labeurs. Que signifie cela ? L'eau des sources n'obéirait-elle plus aux gestes de vos outils et irait-elle se perdre en quelque retraite ignorée où elle demeurerait inutile aux fils des hommes ? Ou bien vos bras lassés n'auraient-ils plus la force d'arracher à leur berceau millénaire les pépites d'or précieuses aux yeux des femmes ?

Un murmure parcourut les rangs des auditeurs et une foule de petits bras s'éleva en signe de protestation.

- Paix, fit le roi, paix ! Je vois que votre force n'est pas épuisée ; donc il y aura encore de beaux jours en notre domaine souterrain. Seulement pourquoi cette oisiveté ? Il s'agit de recommencer le travail et de préparer les réservoirs nouveaux où viendront s'abreuver les racines de l'alchémille odorante et du rhododendron pourpré... Il faut, sans délai, étayer les parois rocheuses où viennent mordre les eaux riches en fer dont les malades, là-haut, ont tant besoin... A l'œuvre, mes braves sujets ; il en est temps ! Demain déjà le soleil remonte le long des pentes herbeuses et la mésange, bientôt, près des fontaines de Jouvence, chantera la poussée de la sève printanière !

Rhudi se tut, épuisé. Son grand âge pesait à ses frêles épaules et, depuis longtemps, il n'avait prononcé un aussi long discours. Comme tout à l'heure, la foule fit la révérence de cour ; déjà, de la main, le roi esquissait un geste d'adieu quand un jeune gnome à la mine éveillée s'avança :

- Travailler, ô roi ! nous ne le pouvons plus ; nos bras sont paralysés et nos volontés rebelles. Que vous importe les hommes et l'or des moissons mûres Sommes-nous des esclaves contraints à obéir sans cesse ? Est-il juste de servir sans rétribution pour je ne sais quelle chimère ? O Rhudi, le mécontentement aux ailes plus noires que celles du corbeau vorace erre dans ton royaume ; il mêle de l'amertume aux eaux claires des sources et amortit le courage de tes sujets...

Le roi, stupéfait, s'était levé. Oublieux de sa dignité, il gesticulait en parlant :

- Du mécontentement ?... dans mon paisible état ?... Tu te trompes ; ce n'est pas possible !

- Interroge Altbad, le sage des sages.

Altbad est celui qui cherche aux voûtes des grottes les cristaux qui, si on les fixe un moment, révèlent les choses cachées. Ratatiné comme une pomme cuite,

le vieux petit nain s'approche. A la main, il tenait sa dernière trouvaille : gros stalactite aux formes bizarres. Avant de parler, il interrogea du regard son cristal puis, en traînant les syllabes selon la coutume des vieillards, il parla :

- O roi puissant et sage, le mécontentement qui attriste tes sujets ne provient ni des sources rebelles à ceux qui les captent, ni de la fatigue qui fait trouver le repos plus doux ; cette mauvaise disposition provient d'ici – et à petits coups il frappait son côté gauche, à la place où se trouve le cœur -. Aujourd'hui tes sujets ressemblent aux nuages chassés par des vents contraires et qui cherchent leur direction. Chacun veut ses aises sans aucun souci de l'intérêt général. Aussi longtemps qu'ils resteront dans cette disposition d'esprit, tu n'entendras ni rires joyeux ni grincements d'outils en danse. Pour peu que cela dure, ton royaume mutilé risque de périr, étouffé sous les spasmes de la montagne irritée. Prends garde, ô roi Rhudi, prends garde !



Sur son trône, le roi Rhudi poussa un gémissement :

- N'y a-t-il pas de remède à cette situation ? demanda-t-il, anxieux.
- Oui, majesté, le voici. Regarde !

Et Altbad, en sa main levée, tenait très haut le cristal scintillant. La lueur du foyer qui passait au travers, alla dessiner sur la sombre paroi opposée une merveilleuse étoile irisée et mobile.

- Qu'elle est belle ! s'écria la foule.
- Moins que l'autre, reprit le vieux, car elle n'est qu'une image ; la vraie étoile brille au ciel ; il faut sortir pour la voir.

- Sortir, dit le roi, tu n'y penses pas ; ce serait déroger à toutes nos coutumes ; jamais on n'a vu les nains aller plus loin que les orifices des crevasses qui descendent des glaciers !...

- Majesté, si tu veux conserver ton royaume et retrouver le bonheur, pour toi et tes sujets, il faut sortir et chercher l'étoile...

Ainsi, durant la longue nuit du solstice, tandis qu'ailleurs les druidesses en robes blanches cueillent dans la forêt de chênes le gui sacré des incantations et des philtres, Rhudi, le roi des gnomes, suivi de ses sujets, quitta pour la première fois son palais souterrain et s'en vint sur la montagne. Par les couloirs et le long des crêtes glacées la tourmente courait, chassant les tourbillons de neige. Comme un dragon, avide de proies saignantes, le vent rugissait aux oreilles de Rhudi épouvanté :

- Ho ! ho ! c'est moi qui suis le maître ici. N'espère rien d'autre que ma rage et mes baisers de glace. J'attise les foyers de haine et je souffle l'envie par les plaines fécondes et jusque sur les sommets arides. Déjà mon haleine empestée a pénétré dans ton empire, y mettant l'esprit de révolte et de rancune ; demain ce sera haine et mort. Si tu veux réussir, ô Rhudi, et avoir la puissance, pactise avec moi, sinon tu vas à la ruine.

Narquois, le vent sifflait sa chanson de misère aux gnomes éperdus qui cachaient la tête sous le pan de leurs manteaux. Plus livide que la neige glacée, le roi bégaya :

- Qui donc es-tu, pour parler de la sorte et que veux-tu de moi ?

- Ne l'as-tu pas compris ? Je suis l'esprit des œuvres ténébreuses et je règne loin de la lumière. Ton domaine me convient ; je t'offre mon alliance. Ensemble nous travaillerons à l'œuvre dernière qui procure la toute-puissance. Dans les sources cachées, tes sujets verseront les poisons subtils qui enflamment les passions des hommes. Alors, devenus les maîtres du monde, nous défieront le ciel !...

- Jamais, interrompit Rhudi.

- Dans ce cas tes sujets, déjà instruits par mes soins, se révolteront et tu perdras ton royaume...

- Que m'importe ! Mieux vaut la ruine que ces marchés infâmes dont l'âme humaine est l'enjeu...

En cet instant le glacier s'illumina soudain et Altbad, le chercheur de cristaux s'écria :

- Regardez !

A l'orient, les nues noirâtres venaient de s'écarter, laissant voir un coin de ciel et là, il y avait l'étoile. Plus merveilleuse que le soleil, elle éclairait la nuit et, de ses rayons, dessinait sur l'azur les hiéroglyphes sacrés qui sont le langage des astres. Les gnomes, subjugués, joignaient les mains en signe d'adoration.

- Altbad, murmura Rhudi, je la vois... Que dit-elle ?

Le vieux gnome répondit simplement :

- Amour.

Le vent épouvanté avait fui en ricanant ; sur la montagne, il ne restait plus que les gnomes, vaincus et dociles. A l'orient, claire de promesses, montait toujours l'étoile, et le viel Altbad, la montrant à son roi, dit encore :

- Paix !

Julie Meylan

Car c'est toujours la même étoile, un conte de Noël de Julie Meylan, paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne du 24 décembre 1917

- Triste vie ! soupire Sébastien Folage en brossant à coups rageurs la tunique bleue de son uniforme. Triste vie ! Se lever à six heures, déjeuner, diner puis souper et retourner au lit pour recommencer le lendemain ! E voici sept mois que cela dure sans changement, toujours dans le même ordre !... C'est à devenir fou !... L'écureuil en cage qui tourne sa roue est plus heureux que moi ! Si au moins, de temps à autre, le programme subissait un accroc... mais il n'y a pas de risque ! La terre tournerait plus facilement en sens contraire ! J'en viens presque à me souhaiter un bon accident : côte enfoncées, tibias rompus, œil poché, pour me forcer à sortir de cette routine assommante !

- Heu ! Sébastien, ne va pas plus loin que ta pensée ; tu n'es pas de Marseille pour exagérer ainsi, reprend Alcide Cristol, fort occupé à raser son visage recouvert de savon.

- Comment peux-tu plaisanter encore, Alcide ? La vie n'est pourtant pas couleur de rose, que je sache. Nous voilà internés sans espoir de libération, ou aux siècles des siècles, quoi. Y -a-t-il de quoi rire ?

- Allons ! allons ! vieux copain, à quoi bon grommeler ? Cela n'enlève pas un seul pli de ton uniforme et ne diminue pas d'une seconde les soixante minutes de l'heure. *Alea jacta est*, comme dit le capitaine. Il faut prendre son parti et acceptez gaîment les choses quand elles viennent. Le grand art, vois-tu mon petit, c'est de ne rien bousculer et de dire comme les gens de ce pays : « On verra voir... on a bien le temps ! »

- Ah ! oui, Alcide, ils peuvent bien prendre leurs loisirs, ces honnêtes bourgeois qui ont la chance d'être chez eux, de vaquer à leurs affaires, de voir grandir leurs enfants et d'accompagner leurs vieux au cimetière, tandis que nous !...

- Aimerais-tu mieux peut-être retourner sur le front et te retrouver à Verdun, dans cet enfer où la mitraille pleuvait plus fort que la grêle en août ?... Cela te plairait-il d'être encore une fois renversé comme un fêtu et de cogner les morts en tombant ?

- Je ne parle pas de Verdun, tu le sais bien, Alcide ; rien que d'y penser me donne la chair de poule. Ah ! quelles journées ; on vivrait cent mille ans que le souvenir atroce demeurerait toujours dans le cerveau... Non ! ce que je veux dire, c'est qu'on s'ennuie à mourir dans ce vallon enfermé entre des montagnes. On ne voit rien que des rochers, des sapins et encore des rochers. L'autre jour, le maréchal des logis disait que pour voir un coin de ciel, il faut se coucher sur le dos ; il avait bien raison. On étouffe, dans cette prison aux barrières de glaciers et de neiges éternelles ! Quand je songe à notre Tourraine si verte et si prospère, aux larges horizons, aux arbres courbés sous le poids des fruits, dans ma poitrine mon cœur saute de tendresse aussi fort que les grenades à main, là-bas, aux avant-postes !



- Farceur ! qui compare le cœur à une grenade ! Pas flatteuse, ton image !
- Pourtant c'est ainsi. ! Ah ! mon cher, si tu savais combien je désire retourner au village, là-bas, revoir les vieux parents... Nous étions cinq fils pour cultiver le domaine et faire marcher le moulin. C'était joyeux, chez nous ! La mère riait tout le jour, et nous chantions comme des merles au temps de la vendange. Les passants diraient : « Sont-ils heureux ! » Ils ne se trompaient pas. Hélas ! aujourd'hui la roue du moulin ne tourne plus et les champs sont en friche. Comment le père, tout seul, pourrait-il faire face à la besogne ? La guerre a pris tous les jeunes bras. Maintenant, quelque part en Argonne ou en Alsace, s'alignent quatre tombes. On ne sait pas où ; la mère ne pourra pas même aller y prier quand revient le jour des morts... et je reste seul ! Ah ! maudite guerre, dévoreuse des familles et des bonheurs tranquilles !

- Allons ! mon vieux, ne t'en fais pas ! ... Du courage, que diable, et sus aux papillons noirs ! Pour le moment on est à l'abri des pétards et de ces indiscrets avions ; on mange la soupe de l'Etat. Que veux-tu de plus ? C'est l'étape !...

- Mais un peu longue, ton étape, dans ce lugubre pays de montagnes !

- Je ne conteste rien ; cette vallée est étroite pour des fils de la plaine. Pourtant elle vaut bien le camp des prisonniers. Là-bas, avec des fils de fer barbelés... Te souviens-tu ?

- Ne m'en parle pas ; j'ai déjà le cœur assez gros en pensant qu'il va falloir pour la quatrième fois fêter Noël loin de la maison. Ah ! misère !

- Noël, mon vieux, c'est toujours Noël où que ce soit ; l'étoile reste la même et l'enfant aussi. Seuls les nuages et les bergers changent de figure et d'aspect selon les temps et les pays. Là-bas, chez nous, ils ont les habits tourangeaux ; ici, les bergers auront un peu changé d'accent, mais cela ne fait rien à la chose. L'essentiel, c'est que l'adoration vienne du cœur. Tu verras, ami Sébastien, les fêtes seront meilleures que tu ne penses et il y aura de la joie aussi pour nous, les internés.

La cloche du déjeuner qui tinte, rapide, interrompt le dialogue. Vite il faut descendre, car on est soumis au règlement militaire, et bien que Mme Adélaïde, l'hôtesse, soit de bonne composition, le sous-officier surveillant ne badine pas avec la pendule. Une longue captivité au pays de la discipline à outrance a fortifié encore la rigidité extrême du caporal.

Dans le réfectoire blanchi à la chaux et orné de lithographies, la longue table aligne ses couverts. Folage et Cristol, amis d'enfance et camarades de dortoir, se retrouvent côte à côte. Inséparables malgré leurs caractères opposés, ils s'aiment tendrement, peut-être à cause de ces contrastes. Alcide, qui étudia jadis les rudiments de la physique, ne manque jamais de faire observer que les électricités contraires s'attirent. Autant l'un est joyeux, enthousiaste, communicatif, autant l'autre se plaît à broyer du noir et à s'enfermer en une coquille de réserve froide, hérissée de boutades souvent peu aimables. Au demeurant, un cœur d'or, excellent patriote, héroïque sans forfanterie, fidèle aux principes d'honneur et fils dévoué aux vieux parents.

M. le docteur vient cet après-midi pour la visite sanitaire, fait Mme Adélaïde en apportant la soupière. Il paraît qu'on organise un nouveau convoi de rapatriement.

- Toujours ces sempiternelles corvées qui ne mènent à rien, bougonne Sébastien. Ne peut-on pas nous laisser tranquilles ?

- Tais-toi ! souffla Alcide. Qui sait si aujourd'hui tu ne recevras pas ton billet de rapatriement ?

- Ah ! baste ! ne me conte plus de folies.

* * *

Grave ainsi qu'il convient à un homme de l'art dispensateur de la liberté à ceux qui soupirent en exil, le docteur examine les cinquante soldats internés chez Mme Adélaïde. Il s'agit de choisir ceux qui n'ont plus rien à faire en Suisse. Tous on passé déjà ; il ne reste plus qu'Alcide Cristol. Le sourire aux lèvres, il entre en boitillant à cause d'un pied fort malmené par un obus.

- Hé l'ami, fait le docteur, la santé marche ! Ca se voit ! Je suis content et, pour vous donner une jolie petite dragée de Noël, savez-vous quoi ? Non ! ... Eh bien, mon brave, la déclaration de rapatriement...

Ah ! docteur, que me dites-vous ? Quelle immense joie ! balbutia Alcide, suffoqué, je n'aurais jamais osé croire... Mais soudain une ombre de tristesse éteignant le feu du regard clair, il demanda en hésitant : « Et mon camarade, Sébastien Folage, viendra-t-il aussi ? »

- Pas avec ce convoi ; il reste encore. Le nombre des rapatriés est assez limité. Nous sommes au complet. Je ne puis pas en prendre un de plus.

- Oh ! fait Alcide, quel dommage ! comme il va être malheureux, il aimerait tant rentrer au pays !...

Puis, au bout d'un moment, à voix basse, comme l'enfant qui demande une grande faveur :

- Monsieur le docteur, vous êtes bon, je le sais, et vous avez encore votre mère. On vous rencontre quelquefois avec elle ; vous lui donnez le bras et vous marchez tout doucement à son pas. On voit que vous l'aimez bien... Mettez-vous à la place de Sébastien ; il a aussi une mère et un père qui sont tous seuls, là-bas en Touraine. Les quatre fils sont morts ; leurs tombes ne sont pas retrouvées. La maison est vide et le moulin ne marche plus. Figurez-vous comme ce Noël sera triste pour les deux pauvres vieux ! Alors j'ai pensé... (ici la voix d'Alcide baisse tout à coup), que si vous êtes d'accord, on pourrait entre les deux, leur préparer une joyeuse fête, et à Sébastien aussi !...

Puis, comme le docteur ne comprenait pas et se taisait pour attendre une explication, l'autre reprit tout d'une haleine à la façon d'un élève qui récite la leçon :

- Changez les noms sur les certificats de rapatriement, M. le docteur, et à la place d'Alcide Cristol, écrivez : Sébastien Folage. Je resterai et lui pourra partir !

- Vous, rester !... quand la liberté est là !... En voilà un original !

- Qu'est-ce que cela coûte, puisque je ferai plaisir à deux vieux et à un camarade !

L'accent de Cristol était si persuasif que le docteur se laissa toucher.

- Eh bien ! mon brave, je suis d'accord. Seulement ne regretterez-vous pas ?

- Ne craignez rien ; je ne veux pas y penser. Mais encore une prière : que Sébastien ne sache jamais que nous avons arrangé l'affaire ensemble !...

- Oui ! oui ! c'est compris. Toujours le vieil adage : Que ta main gauche ne sache pas ce que fait la droite ! Folage ne saura rien et pensera que, si je le désigne après coup, c'est pour compléter ma liste. Entendu !

Deux jours plus tard, la pension de Mme Adélaïde était en rumeur ; trente internés s'apprêtaient à rentrer au pays. Parmi ces visages radieux, aucun sans doute n'exprimait un contentement aussi profond que Folage. Impossible de reconnaître en cet homme heureux le misanthrope revêche d'autrefois. Il exultait, positivement :

- Tu comprends, disait-il à Alcide qui l'accompagnait à la gare, je suis un peu fou de joie. Depuis si longtemps j'attendais... et après cette dernière visite sanitaire encore j'étais désespéré ! Heureusement que la liste n'était pas complète ! Ce brave docteur ! A-t-il été miséricordieux de me prendre ! Il aurait tout aussi bien pu en choisir un autre... toi par exemple !... Oh ! songer que dans trois jours j'embrasserai la vieille mère et que je serai à la maison, au pays !... Quel beau Noël nous allons avoir !...

Puis, un remords lui montant au cœur à la pensée de l'ami qui va rester exilé :

- Mais toi, mon pauvre Alcide, que vas-tu faire ici ?

Avec un imperceptible effort pour sourire, l'autre dit en haussant les épaules :

- Ne t'inquiète pas; Alcide Cristol sait toujours se tirer d'affaire. Cela me fait tant de bien de te sentir heureux ! D'ailleurs, c'est comme je te disais l'autre jour : « L'étoile de Noël est la même ici qu'en Tourraine, et c'est aussi le même Enfant. Il ne faut pas chercher autre chose ».

Le train étant arrivé, les deux amis se sont donné une dernière accolade, puis tout est redevenu silencieux dans la vallée montagnarde où l'hiver règne. Tandis que Sébastien, radieux, rêve en un coin de son wagon à la joie du retour, Alcide, le cœur un peu gros et les yeux mouillés, regarda l'horizon empourpré derrière lequel le soleil vient de disparaître.

Une grande paix descend des montagnes ; la rivière chante son éternelle chanson aux rochers et aux buissons. Alors calmé, Alcide murmure :

- Ce brave Sébastien, comme il était content ! Il ne sait pas qu'il a pris ma place ! Mais il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, je suis plus heureux que lui !

Alors, tournant le dos à la gare, Cristol reprit allègrement le sentier qui monte à la maison de Mme Adélaïde. Au ciel, vers l'orient, paraissait la première étoile. Claire et scintillante, elle était comme une promesse de l'aube prochaine.

Julie Meylan

Le Noël de Virginie et de Samuel³, un conte de Julie Meylan – paru dans la Feuille d’Avis de Lausanne du 24 décembre 1918 –

Depuis tantôt cinquante ans, le malheur passait devant la Maissonnette sans même regarder la petite porte encadrée de houblon. Il montait plus haut par les vignes, ou bien il descendait vers le lac, ou encore vagabondait à droite, par les sentiers qui mènent aux fermes des Replats. Cela ne pouvait durer indéfiniment, car le malheur entre partout. Pas de porte assez lourde ni de verrous assez solides pour s’en garantir. Il faut, sans doute, qu’il en soit ainsi pour le bien des hommes, et la petite flamme d’amour brille mieux dans les yeux qui ont pleuré. C’est pourquoi on ne doit pas trop craindre le malheur ; s’il vient, on le regarde bien en face, comme les bons soldats fixent l’ennemi. Alors, parfois désarmé, il s’en retourne en oubliant de frapper.

Donc, l’autre semaine comme il passait devant la Maissonnette au lieu de descendre tout droit, il a poussé le portail rustique, traversé le courtil où picoraient les poules, enjambé les carrés de choux et effeuillé la dernière rose des quatre saisons. Puis il est entré.

Ah ! le désarroi, quand il franchit un seuil heureux ! Ailleurs, on y est déjà accoutumé peut-être ; on connaît ces visites trop nombreuses et elles surprennent moins, mais à la Maissonnette, on ne savait plus rien de cet hôte sévère. Figurez-vous un joli nid, bien capitonné d’habitudes mi-séculaires, une idylle entre quatre murs peints en rose clair, en face du lac, au flanc des coteaux et deux vieux qui vivent là, tranquilles, en rêvant un peu et en s’aimant beaucoup. Or, voici que le malheur est entré !

La chose arriva si brusquement que le père Delay ne comprend pas encore pourquoi sa femme est couchée maintenant dans le grand lit à rideaux en colonne bigarrée.

- Voyez-vous, monsieur le docteur, fait-il en tortillant le bord de son gilet, Virginie était très bien hier ; même qu’elle arrachait les carottes au jardin. Je lui disais : « On a le temps ; cela ne presse pas ! » mais elle répondait : « L’hiver peut venir ; on ne sait pas. » On aurait pu croire qu’elle pressentait le mal. A midi, en mangeant sa soupe, elle tenait le chat sur ses genoux comme à l’ordinaire ; tout à coup elle a laissé tomber sa cuiller :

- Samuel, je ne peux plus ! faisait-elle avec une voix toute changée.

Elle frissonnait ; on a chauffé la chambre. Dans son lit, elle grelotait en toussant. Alors, comme je ne savais plus que faire, on vous a appelé...

- Quel âge a-t-elle ? demanda le docteur, qui ausculte la malade.

- Quatre ans de moins que moi, c’est-à-dire les septante bien sonnés. Je ne l’ai jamais vue malade, et la veille de Noël, il y aura pourtant cinquante ans que

³ Le titre réel de ce texte est : Le Noël de Philémon. On connaît le couple de légende Philémon et Baucis. Ce premier donne le titre du texte original, les deux noms accolés sont utilisés une fois dans le corps du texte. Nous avons préféré redonner les prénoms du couple mis en scène.

nous sommes mariés, n'est-ce pas, Ninette ? fait le vieux, qui caresse tendrement les mèches grises embroussaillées hors du bonnet blanc.

La femme sourit faiblement de d'une voix haletante, ajoute :

- Une belle union, monsieur, et qui n'a jamais eu de nuages.

- Il faudrait aviser vos enfants, conseilla le docteur, pitoyable.

- Nous n'avons jamais eu d'enfants ici, répond l'homme. Il y a cinquante ans, je construisais la Maisonnnette pour recevoir Virginie le jour de nos épousailles, et le nid est resté sans oisillons. On s'aime bien, quand même on est vieux, n'est-ce pas, Ninette ?... Et le vieux serre avec ferveur la main maigre égarée sur la couverture.

- Il faudra pourtant se quitter bientôt, murmura la vieille dont les yeux sont clos.

Le pauvre homme qui est un peu sourd, ne comprend pas ; il s'affaire à remonter la couverture, mais en s'en allant, le docteur mâchonne entre ses dents :

- Pauvres vieux, comme ils s'aiment !... Samuel et Virginie ! Samuel sera tout seul pour fêter les noces d'or et Noël ! Gueuse de grippe !...

Voilà ce que fit le malheur en entrant à la Maisonnnette. Dès lors, à l'écurie, la vache Florette vit souvent tomber sur son muflerose de grosses larmes tièdes ; c'était le père Delay qui pleurait en cachette.

* * *

Un jour, en parlant, le docteur avait dit :

- Vous savez, père Delay, votre femme est bien malade, a vues humaines, elle ne se remettra pas. Seulement il y aurait bien encore un moyen. Remonter le moral, l'encourager, la psychothérapie, quoi !...

Le brave homme n'entend rien aux grands mots de la science, mais quand on aime, on comprend à demi-mot, même les langues étrangères. Aussi, ravalant ses larmes et masquant ses angoisses, il se force à sourire et à paraître jovial.

- Quelle superbe mine tu as aujourd'hui, Ninette, décidément cela va mieux !

Mais au fond du cœur il murmura en même temps.

- Mon Dieu ! que ta volonté soit faite !...

Alors pour complaire à son mari, la vieille femme répond de sa voix haletante :

- Oui, mon ami, je vais mieux ! et effectivement un peu de rose monte à ses joues violacées par l'asphyxie.

Pendant quatre longues semaines, le père Delay, inlassable, est demeuré au chevet de sa malade. Rien ne le fatigue, et les veilles ont à peine ridé un peu plus son front parcheminé. Tout ce que peut imaginer l'amour est employé ici pour réjouir la souffrance. C'est un drame qui se joue entre la maladie méchante et un pauvre vieux très héroïque dont le cœur torturé ne laisse rien voir de sa lutte intérieure.

L'ombre ne peut durer toujours et, quand on y pense le moins, la joie qu'on croyait éteint, se rallume, plus brillante qu'autrefois. Ceux de la Maisonnnette le savent bien. Un matin gris de décembre, Virginie s'est éveillée, souriante :

- Samuel, es-tu là ?
- Oui, petite ; que désires-tu ?
- Rien, mon ami, seulement te savoir tout près.
- Comment vas-tu ?
- J'ai si bien dormi.

* * *

Ce jour-là, en terminant sa visite, le docteur a frappé sur l'épaule de Samuel.

- Bonne nouvelle ! Finie la grippe ! Finie la broncho-pneumonie ! Un miracle ! et c'est votre œuvre !...

- Ah ! non ; il y en a un plus puissant...



- Oui, sans doute, mais vous avez merveilleusement collaboré. Avec un infirmier comme vous, votre malade était obligée de guérir. Parlez-moi de l'amour ; il n'y a pas de remède pareil dans le monde. On a raison de dire qu'il

est plus fort que la mort. Encore deux semaines de lit et nous sommes en pleine convalescence ! Cela ira donc jusqu'aux premiers jours de l'An qui vient !

* * *

Les claires journées de l'Avent ont fait verdier les touffes de gazon au jardin ; à demi-soulevée dans son lit, devant la fenêtre, Virginie regarde les poules picorer. Elle songe aussi que le 24 décembre est bientôt là, ramenant cet anniversaire de ménage qu'il ferait si bon de fêter. Absorbé par ses tâches de garde-malade, Samuel n'y pense plus. Il doit pourtant avoir une surprise : cadeau de Noël, présent de noces d'or ; mais qu'imaginer ?

A force d'y réfléchir, elle rêve enfin de reconstituer la scène d'autrefois dans les mêmes détails et de faire revivre à Samuel la journée lointaine où il y a un demi-siècle, il amena la jeune épousée Virginie. Comme alors, il y aura sur la table, la belle nappe damassée, la vaisselle à fleurs, le sucrier d'étain. Comme jadis, la vieille épouse aura, sur ses cheveux gris, la capote en tulle conservée dans l'armoire de noyer.

Seulement, comment accomplir ce tour de force ? Virginie se sent bien faible et le docteur prescrit encore le lit. Ah ! bah ! la maladie est vaincue, ce qui est premier miracle ; il s'en produira bien un second... pour l'amour de Samuel !

* * *

Dès lors, durant toute une semaine, à l'heure où le père Delay soigne son bétail, Virginie essaie ses forces en cachette. Personne ne le sait ; seule la chatte Mirette pourrait raconter combien d'efforts coûta le voyage de la chambre à la cuisine. Il y eut des pauses sur chacun des tabourets alignés le long des parois.

Enfin, la veille de Noël est arrivé. Lumineux, le soir descend sur les coteaux dépouillés. Le soleil couchant met dans l'eau azurée du lac une grande tache sanglante. En face, sur l'autre rive, les fenêtres s'enflamment au baiser du dernier rayon. Bien paisible en son jardinet, la Maisonnnette rêve sans doute à cette autre veille de Noël qui vit arriver ici une jeune femme fraîche et pimpante.

En ce moment, celle qui fut la mariée de jadis, invente un prétexte pour éloigner son mari :

- Descends au village, Samuel, j'ai soif ! Il me faudrait du tilleul.

Et dans son lit, Virginie se tourne, nerveuse.

- Puis-je te laisser seule ! Ce n'est pas prudent !...

- Va seulement ; dans une heure tu seras de retour. C'est vite passé.

Quand, docile, Samuel a disparu là-bas au contour de la route, Virginie se lève aussi vite que ses forces encore tremblantes le lui permettent. Puis, dans sa cuisine, elle s'empresse. Oh ! l'exquis réveillon de Noël ! Il faut si peu pour deux vieillards qui s'aiment ! Comme elle court, la brave femme ! Ses mains fiévreuses déplient la belle nappe : ici un couteau, là une serviette... tout comme

autrefois. Et maintenant, elle ajuste la capote blanche, avec le petit bouquet de fleurs d'oranger. Rien ne manque...

- Au nom du ciel, qu'arrive-t-il ! crie soudain le père Delay, pétrifié, sur le seuil de la surprise. Ai-je la berlue, ou est-ce bien toi, Virginie... Comment as-tu pu sortir de ton lit et que signifie ceci ?...

Alors, à petits pas, la vieille est allée vers son mari et, tout comme autrefois, elle a dit :

- Samuel, le goûter est prêt ;... le goûter d'épousailles ! Bon Noël, cher ami !

Simplement le vieux se rappelle. Toute la scène du passé revit là, dans cette cuisine tiède, où monte la vapeur du lait bouillant.

- Ah ! Ninette, quelle surprise ; moi qui n'y pensais plus !

Toujours les mêmes, ces hommes ; seules les femmes ont la mémoire du cœur !

* * *

Comme autrefois, ils se sont assis côté à côté, et la main dans la main. La nuit est tombée, mais qu'importe, la lueur des étoiles pénètre jusque dans la chambre et caresse en passant les deux têtes inclinées. En bas, au village, les cloches de Noël s'ébranlent ; les sons s'égrènent par les vignes, montent le long des coteaux et viennent frapper aux vitres de la Maissonnette.

- Les entends-tu, Samuel ? demanda Virginie.

- Oui, petite. Il me paraît qu'elles causent avec l'étoile, là-haut, et qu'elles lui disent : « Il n'y a rien de si puissant que l'amour ! Elles ont raison, petite⁴...

Alors, dans le soir tombant, le malheur, furtif, quitte la Maissonnette ; il enjambe les carrés où restent les derniers légumes, ménage en passant un bouton de rose que les gelées de décembre ont épargné à l'angle du mur et franchit le portail en bois qui regarde le lac.

Et le vieux Samuel Delay, qui n'entend plus très bien les cloches, regarde le ciel clair et dit à sa femme :

- Quelle paix !

Julie Meylan

⁴ Une manière assez spéciale pour Samuel Delay d'appeler de cette manière par trop réductrice sa femme Virginie qui n'a que quatre années que lui !

4. Le dernier mot de tante Philiberte, un conte de Noël de Julie Meylan – paru dans le Courrier de la Côte, Nyon, le 26 décembre 1918 -

Dans la vallée, qui n'a connu la tante Philiberte ? Figurez-vous une vieille femme guère plus haute qu'une botte, courbée, ratatinée et maigre à faire peur. Avec cela, un visage pâle troué de deux yeux fureteurs et un menton en galoche qui cherche à rejoindre le nez crochu : vraie face de sorcière. Elle l'est bien un peu ; du reste en a la réputation. Aussi, quand elle descend au village, les enfants s'écartent, fuient. On n'ose pas dire ouvertement qu'elle a le mauvais œil, mais au fond du cœur on le croit. D'ailleurs sa vie est bizarre, solitaire en un chalet brun accroché au flanc de la montagne, à l'orée d'un bois d'arolles, en face de l'échancrure par où les glaciers descendent vers la vallée. Nid de poète d'où le regard embrasse les montagnes lointaines aux silhouettes hardies. En cette solitude, la tante Philiberte ne s'ennuie jamais ; elle a adopté sa vie à son milieu et cette sorte de mimétisme moral et social en a fait une personne peu communicative, sachant observer les choses pour en tirer les conclusions pratiques. Elle s'entend à tout et on va la consulter pour gens et bêtes malades. On l'écoute avec déférence, presque comme une sibylle.

Il lui manque seulement le trépied, dit parfois M. le recteur qui ne l'aime guère, car depuis le jour lointain où elle s'est installée à la Raisse, Philiberte ne fréquente pas la messe et ne va jamais à confesse.

Afin de gagner sa vie, elle file la laine de mouton que les femmes lui apportent pour en tisser ensuite ce gros drap brun où l'on taille pantalons et casaques. Rien de si original que le chalet de la Raisse : antique bâtisse aux galeries finement ajourées où le constructeur grava jadis, sous l'auvent, de pieuses sentences. A la façade, Philiberte suspend ce qu'elle nomme « les auges d'hiver », petit sacs en toile garnis de panais, de chènevis et de noisettes où les oiseaux viennent picorer quand il fait froid. L'intérieur du chalet est aussi original que le reste ; les chaises sculptées, la vieille crédence et le haut poêle en pierre s'harmonisant avec le plafond bas où sèchent des bottes de simples. Puis il y a des fleurs, c'est la passion de Philiberte ; fuchsias, géraniums, résédas s'épanouissent à foison sur la table en sapin. Enfin, par la lignée de petites fenêtres, c'est l'éblouissement des glaciers et des cimes.

Tel est le cadre où vit la tante Philiberte. Elle n'en sort que deux ou trois fois l'an, aux jours de foire et à la Toussaint pour aller acheter les châtaignes que les jeunes gens viendront manger à la Raisse⁵ au réveillon de Noël.

La jeunesse de la paroisse a l'habitude de monter chez Philiberte après la messe de minuit pour fondre les plombs et croquer les châtaignes arrosées d'épaisse crème. Aussitôt que l'aube commence à donner aux sommets leur teinte livide, on redescend par le raidillon. La plupart des mariages s'ébauchent

⁵ Raisse = scierie en terme ancien.

là, dans la vieille cuisine où tante Philiberte se livre aux rites mystérieux que lui enseignèrent ses aïeules.

Coiffée de travers, la vieille femme examine les formes contournées que prend le plomb liquide lorsqu'il est jeté dans l'eau froide. L'entement elle prononce ses augures :

- Deux mains enlacées... mariage ! – Une croix... mort ! – Ces petits grains réunis dans un creux, un héritage !

On l'écoute en retenant son souffle et elle s'amuse follement à débiter toutes ces sornettes. Le plus curieux, c'est que les prédictions de la tante Philiberte se réalisent assez souvent ; avec son fin jugement et son coup d'œil intensif, elle ne s'aventure qu'à bon escient.

Chaque année il en va ainsi malgré les sévères admonestations de M. le recteur. Il a beau dire, on ne l'écoute pas ; le désir de connaître l'avenir, l'attirance mystérieuse de tante Philiberte, l'amour de l'aventure, sont plus forts que prônes et mercuriales : faut-il s'en étonner ? M. Seguin ne sut pas empêcher à sa chèvre de courir la pretontaine et de se faire croquer par le loup. Les jeunes paroissiens ne risquent pas un sort aussi tragique ; pourtant M. le recteur a raison, car la tante Philiberte est un esprit fort dont l'influence néfaste risque de corrompre la foi de la jeunesse.

- Une mécréante, quoi, gémit le brave curé, qui ne craint ni Dieu ni diable ! Mais elle aura bien son compte, une fois.

Il ne croyait pas si bien dire.

* * *

L'an dernier, après la messe de minuit, la jeunesse se mit en route pour la Raisse ainsi qu'elle a continué de le faire. Un à un les garçons marchaient les premiers dans l'étroit sentier, entre deux murs de neige. Derrière venaient les filles, haut troussées à cause des belles robes qu'il faut ménager. Enfin, pour clore la procession, Sami et Frédi, les fils au président qui portaient le bidon de crème et le pain pour le réveillon. Les conversations et les rires allaient leur train malgré la montée raide qui n'époumone guère les gars vigoureux.

- Que va prédire la tante Philiberte ? Des mariages, bien sûr !... Gare à toi Sami !... crie la brune Christine qui jette une œillade à Frédi.

La nuit est noire. On glisse. On tombe parfois. Tout au haut du chemin une lumière indécise ; la vieille Philiberte attend ses visiteurs. Appuyée à la barrière de son étroite galerie, elle regarde monter la colonne. La lumière du « crésu » qu'elle élève un peu éclaire vivement sa figure caractéristique et va mourir sur la façade brune du chalet.

- Bonjour, tante Philiberte ; nous voici !

- Bonjour, les enfants ; bienvenue ceux qui entrent !...

A grand bruit, les souliers ferrés secouent sur l'escalier la neige attachée aux semelles. Dans la cuisine tiède où flotte l'arome des châtaignes rôties, le chaudron, suspendu à la crémaillère, attend qu'on prépare le café.

- Il fait bon chez vous, tante Philiberte ! disent les garçons en allongeant leurs doigts rougis devant le feu.



- Allons les filles, qu'on batte la crème lestement !

Obéissantes, elles s'empressent. On a sorti du râtelier les tasses à fleurs et la crème mousseuse déborde du saladier. L'eau chante, les châtaignes grésillent : tout est prêt.

- Bon appétit, tante Philiberte !

Mais la vieille femme ne mange pas et demeure bien tranquille au bout de la table, sans causer. Personne n'ose l'interroger, car les plus audacieux conservent au fond d'eux-mêmes une certaine crainte de celle que M. le recteur appelle : « la sorcière ». On se lance quelques coups de coudes et les filles, yeux baissés,

avalent sans plaisir la crème épaisse tandis que les garçons trouvent un goût amer aux châtaignes. La petite Lucie, qui vient réveillonner ici pour la première fois, regarde la porte avec effroi, comme si elle craignait de voir apparaître Satan en personne et pense qu'il aurait mieux valu rester à la maison. Le mutisme inaccoutumé de l'hôtesse, un je ne sais quoi d'étrange sur son visage, transforment le joyeux réveillon en une heure d'angoisse qu'on se hâte d'écourter.

Une fois la table desservie, les garçons poussent un soupir d'aise :

- Enfin, on va fondre le plomb, fait à mi-voix John, le tambour.

Alors, comme si elle s'éveillait d'un songe, la tante Philiberte lève la tête !

- Non, mon petit ; on ne fondra pas le plomb cette fois.

Une bordée de protestations d'élève :

- Pourquoi pas ?

- Parce que c'est impie. Qui donc a le droit de connaître l'avenir et d'ailleurs, qui est assez sage pour le prédire ?

- Mais, tante Philiberte, les autres années vous le faisiez bien ?

- Je vous débitais des menteries. Ecoutez, mes petits ; ces jours la maladie m'a travaillée ; regardez mes mains encore tremblantes de fièvre. Une nuit c'était si violent que j'ai pensé : « Philiberte, c'est fini ! » Il me semblait que la mort rôdait sur la galerie ; elle regardait par la fenêtre et ricanait en me disant : « A nous deux maintenant ; tu as assez causé, prophétisé et ri aux dépens des honnêtes personnes. A nous deux, menteuse que tu es ! » C'était épouvantable. J'aurais voulu crier, appeler M. le recteur, quelqu'un... mais personne ne pouvait entendre. Je me répétais : « Tu es damnée, damnée ! »

- Tout à coup, droit en face, devant moi, par la fenêtre, je vis une étoile. Probablement qu'elle s'y trouve chaque soir, mais auparavant, je n'y prenais pas garde. Elle était si belle ; on aurait dit un œil compatissant qui me regardait. Alors j'ai pensé à mon vieux souvenir du catéchisme : l'histoire de cette autre étoile qui conduisit trois vieillards à l'Enfant sauveur. Il ma semblé que celle-ci était envoyée exprès pour me guider et j'ai crié : « Mon Dieu !... » Depuis cette minute, la paix est venue. Ah ! voyez-vous, mes enfants, ne cherchez plus le bonheur en baissant la tête sur des baquets remplis de plomb ; regardez en haut, là où se trouve l'étoile.

Les jeunes gens, stupéfaits, ne reconnaissaient plus la vieille femme aux incantations mystérieuses.

- On n'est pas venu ici pour entendre un second prône, fait Sami, un peu déçu.

- Mon garçon, je ne suis pas M. le recteur, mais seulement une pauvre vieille malade qui songe au grand départ. Regarde, voici la seule certitude, et de son doigt maigre, Philiberte montre à travers la vitre le ciel où brille une étoile.

Puis, soudain, trébuchant entre la table et les sièges, elle tombe à terre, foudroyée par l'embolie.

* * *

Dans son prône du jour de Noël, M. le recteur a dit :

- Rappelez-vous les derniers mots de notre sœur Philiberte Mengia !

Julie Meylan

5. Le troisième mage - un conte de Noël de Julie Meylan, paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne le 24 décembre 1920 -.

Ceci est une très vieille histoire qui se passa au pays du rêve.

Rolf, le chasseur de chamois, se reposait devant le feu de l'âtre, quand il entendit soudain un bruit étrange :

- Hui ! hui ! faisait une voix.

Il écoute, étonné.

- Ce ne peut être une chauve-souris ! murmura-t-il. Que deviendrait la pauvre bête dehors par ce temps de frimas ?

On était alors à la veille de Noël et le froid mordait si bien les gros arbres, que les troncs éclataient sous le gel.

Après un court répit, la voix recommença à crier :

- Hui ! hui !, puis il y eut un éclat de rire.

Rolf eut peur ; il saisit à deux mains son coutelas de chasse et attendit. De nouveau le silence régna, pesant et lugubre. Alors l'homme reprit courage :

- Qui est là, demanda-t-il sans lâcher son arme ! Si c'est l'âme d'un trépassé, qu'elle s'en aille plus loin, sur le glacier des Essets où le vent pleure et gémit toute la journée !

A cet ordre jeté rudement, la voix étrangère répondit :

- Hui ! hui ! N'ouvrirez-vous pas ? Il fait si froid !

Rolf comprit alors qu'il n'y avait point de fantômes ni de voleurs, mais seulement quelque pauvre voyageur attardé. Il ouvrit promptement la fenêtre qui donne sur la galerie pour s'assurer qui était là. A peine la vitre fut-elle poussée, que deux longues jambes escaladèrent l'appui de la croisée ; puis on vit une tête blanche et fortement barbue. Rolf eut tôt fait de reconnaître saint Nicolas.

- Ah ! quelle surprise, bon père ! fit le chasseur. Qu'est-ce qui vous amène si loin par ce froid terrible ? Vous oubliez qu'il n'y a pas ici d'enfants ambitieux de polichinelles ou de dragées, mais seulement un vieux solitaire à qui tous les pipeaux dorés de votre hotte ne font plus envie.

Saint Nicolas se mit à rire bruyamment :

- N'accuse point mes pipeaux, mon ami ; si leur qualité laisse quelquefois à désirer, ils réjouissent ceux qui en jouent ; c'est l'essentiel. D'ailleurs, je n'ai point de hotte aujourd'hui.

Le vieillard en effet ne portait ni sac ni bâton, mais seulement un gros paquet enveloppé de papier gris par les déchirures duquel on apercevait des pointes brillantes. Saint Nicolas avait mis sa belle robe des dimanches ourlée de flocons.

Avec sa longue barbe bien peignée, il ressemblait à un bon grand-père en tournée de visites. Seulement il se mouvait avec une aisance que n'eut point désavouée le plus habile coureur de glaciers, et, dans ses yeux, brillait la lueur que possèdent ceux qui vont souvent se chauffer à la flamme des étoiles.

- Ouf, fit-il en sautant sans façons par la fenêtre. Quel bonheur de se reposer un instant. Après une si longue course, on se sent exténué : Il y a loin du paradis chez toi, mon petit Rolf, et mes jambes sont déjà bien usées.

Poliment, ainsi qu'il se doit toujours envers un vieillard respectable, le chasseur avança un escabeau devant la cheminée. Ravivée par le courant d'air froid qui venait de la fenêtre, la flamme monta soudain plus haute dans l'âtre noirci.

- Prenez place, saint père, fit Rolf avec révérence, et faites comme si vous étiez à la maison.

Cependant le saint, qui n'obéissait point à cette engageante invitation, restait debout et, d'un air un peu embarrassé, frottait ses doigts engourdis par l'onglée.

- C'est que je ne suis pas seul ! dit-il enfin. Il ne serait pas juste de laisser mes camarades dehors...

- Bien sûr que non, mon père ; qu'ils entrent aussi et vite. On mettra un nouveau fagot dans l'âtre et les escabeaux seront un peu plus rapprochés. Il y a toujours assez de place ici pour les envoyés du Paradis...

Mais Nicolas n'écoutait déjà plus ; penché à la croisée ouverte, il appelait :

- Melchior et Gaspard, venez ! On vous invite !

Il y eut alors sur la galerie comme un battement d'ailes qu'on déploie, puis un frou-frou d'étoffes soyeuses traînant sur les planches en mélèze. Enfin, apparurent deux hommes bronzés vêtus de brocarts pourpres lamés d'or et coiffés de hautes tiaras aux escarboucles rutilantes. Ils regardaient avec méfiance la petite croisée au travers de laquelle leur guide avait passé.

- Jamais ils ne pourront entrer par là ! murmura Rolf. Attendez un instant, mes seigneurs, je fais vous ouvrir la porte !

Mais saint Nicolas, qui a l'habitude des lucarnes et des cheminées, déclara :

- Pas besoin, mon petit Rolf ; économise tes pas et ne refroidit pas la chambre ; on peut très bien être roi et enjammer une fenêtre. Il n'y qu'à ôter la couronne, c'est la seule chose gênante. Donnez-la moi les vôtres, les amis !

Plus dociles que des écoliers modernes, les mages enlevèrent leurs diadèmes. Ils étaient si lourds que Nicolas dut les prendre à deux mains pour les déposer sur le lit à couverture rouge et blanche. Allégés de tout cet or et de ces pierreries, les rois n'avaient plus rien de princier ; sans souci de l'étiquette, ils relevèrent prestement le bas de leurs vêtements somptueux et d'un bond, pareils à l'écureuil qui saute dans les branches de hêtre, ils furent dans la chambre.

Ils étaient si hauts qu'ils durent se baisser pour ne point heurter leur tête contre les poutres du plafond, et Rolf se sentit très intimidé en face de si nobles visiteurs.

Ils s'installèrent devant le feu où la flamme capricieuse dansait, mettant aux angles de la pièce des reflets rougeâtres et allumant des éclairs aux escarboucles des couronnes. Sans mot dire, Nicolas étendait vers le foyer ses grandes mains noueuses puis les frottait vigoureusement pour rétablir la circulation.

- Convenez, dit-il enfin, qu'il vaut mieux être ici que dans les neiges des hauts Essets !

Les mages acquiescèrent de la tête, et les lourds colliers en or suspendus à leurs cous maigres firent entendre un cliquetis métallique. Le vieux saint continua :

- Hé ! hé ! la belle aventure aujourd'hui !... Et quelle randonnée ! Dites, nobles seigneurs, en fîtes-vous de pareilles autrefois, quand vous parcouriez les champs de Judée sur vos chameaux ? Quelle méhari fougueuse pourrait se comparer à nos ailes de mages ?

Alors Rolf s'expliqua le bruit spécial entendu tout à l'heure sur la galerie. Du reste, le saint qui lut sa pensée, compléta aussitôt l'explication :

- Nous les avons laissées dehors ! fit-il, car elles étaient couvertes de givre et de flocons qui auraient fondus devant le feu.



Puis, continuant son discours :

- Hé ! mes seigneurs, quel Noël ! Il ne ressemble guère à celui que nous eûmes ensemble à Bethléem.

- C'est une vieille histoire, murmura Gaspard, qui tisonnait le feu ; en ce temps d'ignorance, je ne m'imaginais pas chose plus précieuse qu'un coffret de perles...

- Oui, oui, messires, reprit Nicolas ; alors vous étiez des enfants ; aujourd'hui vous savez que rien ne vaut, sinon le parfum de la rose d'amour et le rayon de l'étoile.

- En effet, bon père, nous sommes persuadés... mais hélas ! Balthazar a oublié !...

- N'anticipez pas, fit Nicolas, de ce ton autoritaire qu'il a pour reprendre les bambins indisciplinés ; c'est à moi que revient la tâche d'instruire maître Rolf ; d'abord qu'il s'installe.

On ne résiste point à saint Nicolas et, malgré la gêne qu'éprouvait le chasseur, il s'assit entre les mages, se faisant aussi petit que possible, pour ne point toucher les belles robes brodées. Dans sa barbe blanche, Nicolas passait sa main noueuse ; on eut dit qu'il était un peu perplexe.

- Ecoute, Rolf, dit-il enfin, tu te rappelles que Melchior et Gaspard ne vinrent pas seul à l'Enfant ; il y avait encore Balthazar.

- Justement, bon père, j'allais vous demander pourquoi il n'est pas ici ce soir. Serait-il indisposé, ou bien un travail le retient-il peut-être là-haut ?

- Peuh ! enfant, que tu es naïf ! Ne sais-tu pas qu'on peut posséder toute la sagesse du monde et avoir cependant de ces heures sombres que les fils des hommes appellent des caprices ?

- Balthazar aurait-il des lubies ?

- Hélas ! oui, il devient paresseux ; au lieu de descendre sur la terre avec nous, il préfère rester là-haut et jouer avec les petits anges. Aussi est-il destitué de sa royauté ; je lui ai pris sa couronne et me suis mis en quête d'un troisième mage.

Rolf s'enhardit :

- Serait-ce peut-être son diadème que vous portez là, dans ce paquet, saint père ?

- Parfaitement, on petit, et même c'est très ennuyeux, car le papier, déchiré en voyage, laisse sortir les fleurons dorés de la tiare.

- Oh ! ne pourrais-je pas voir ? supplia le chasseur.

- C'est contre la discipline, mon petit Rolf, mais enfin, puisque tu as été si hospitalier, je puis bien te faire un plaisir. Mes doigts sont encore si engourdis que je ne saurais dénouer la ficelle ; fais-le donc toi-même.

Quand les emballages furent enlevés, la couronne apparut. Eblouissante de cabochons, elle resplendissait comme un petit soleil, et chaque pierre scintillait à la clarté du feu.

- Que c'est beau ! murmura Rolf en la caressant avec timidité.

Nicolas souriait finement.

- Hé ! hé ! cela vaut mieux qu'un bonnet en peau de chat, évidemment, et le pauvre Balthazar la regrette. Mais aussi c'est bien son dam : pourquoi n'avait-il pas voulu quitter le Paradis ?

- Si je l'essayais ! murmura Rolf en la caressant avec quelque embarras.

- Tu n'es pas mage, mon petit, et les simples particuliers n'ont pas le droit !...

- Oh ! rien qu'une minute !

- Eh bien ! si ce n'est qu'une minute !... Mais fais bien doucement pour ne la point gêner. D'ailleurs elle est trop grande, laisse ta casquette.

C'est ainsi que le montagnard mit, par-dessus son bonnet de chasseur, la couronne du mage Balthazar.

- Elle te va mieux que je ne croyais, fit Nicolas. Il te manque encore la robe de brocart et les chaussures étoilées, mais cela est facile à tailler dans un pan du ciel... Maintenant c'est assez, mon fils ; remets le diadème dans son emballage, car il nous faut aller plus loin chercher un remplaçant à Balthazar.

Rolf soupira et ses mains tremblaient en soulevant la rutilante tiare...

- Saint père, murmura-t-il, si vous me la laissez ! Puisque son légitime propriétaire ne la mérite plus, je pourrais peut-être devenir le troisième mage ? Ainsi vous n'auriez pas besoin d'aller plus loin et cela simplifierait les choses.

- Il a peut-être raison, ajouta Gaspard. Nous avons déjà tant couru sans trouver ce qu'il faut ; Daniel du Plan a la tête trop grosse ; David l'assesseur ne peut pas suivre l'étoile à cause de ses rhumatismes, et le fourrier Arnet aime trop son mazot pour songer à suivre les chemins du Paradis. Saint père, laissez la couronne à Rolf !

C'est Nicolas qui était ennuyé.

- Messires, vous parlez bien, mais on n'a jamais entendu parler qu'un chasseur de chamois pourrait devenir mage. L'enfant sans doute, n'y verrait aucun désavantage, mais il faut tenir compte de la discipline, vous comprenez !

- Oh ! qui le saurait ? Quand Rolf aura endossé les atours royaux, personne ne se doutera de la chose, et les chamois des Essets eux-mêmes ne reconnaîtront pas leur homme.

- Cela se peut, messires, mais vous savez bien qu'il y a encore d'autres conditions à remplir.

Rolf, qui jouait avec les chaînettes dorées de la couronne, tressaillit.

- Quelles conditions, saint père ?

Le montagnard paraissait candide, il y avait dans ses yeux tant de lumière que le bon saint ne put résister.

- Eh ! mon petit, ton désir est très beau et il ne me déplairait point de t'avoir comme compagnon de route par les sentiers du ciel. Seulement, pour nous suivre, il faut voir l'étoile ?

- Laquelle, mon père ? Chaque soir j'en compte des myriades ; il y en a qui scintillent comme des cristaux, d'autres avec des couleurs diverses comme les pétales des fleurs au printemps. Je les entends chanter aussi, car elles ont une voix plus douce que la brise estivale dans la forêt d'arolles. Je les aime, les étoiles, seulement dites-moi celle qu'il faut voir.

Saint Nicolas ne riait plus, il avait compris que Rolf, le chasseur de chamois, allait devenir le troisième mage. Tout doucement, il entraîna le montagnard vers la croisée. Là, dans le ciel, brillait, éclatante, l'étoile des bergers. Plus de cent fois Rolf l'a admirée, maintenant elle lui paraît plus lumineuse.

- Saint père, balbutia-t-il, je la vois, et elle me parle.

- Que dit-elle, mon fils ?
- Qu'il faut aller sans peur du sacrifice et avec joie jusqu'à la crèche de l'Enfant !...

Rolf ne songe plus à la couronne ni aux oripeaux qu'il enviait naguère ; absorbé dans sa rêverie, il ne voit que l'astre scintillant au fond de l'azur.

* * *

Quand il revient à lui, il n'y avait personne dans la chambre ; le feu mourant jetait à peine quelques lueurs intermittentes sur les parois sombres et par la fenêtre entr'ouverte arrivait un souffle glacé. Dans la pièce, flottait un vague parfum ; était-ce l'arome subtil des fleurs du paradis, ou simplement l'odeur du genévrier qui avait brûlé dans l'âtre ? Rolf n'eut pu le dire avec certitude. Seulement, au ciel, il y avait encore l'étoile superbe.

Dès lors Rolf a continué de vivre seul dans le chalet rustique, au milieu du pâturage. Ainsi qu'auparavant il boit le lait de ses chèvres, file lui même la laine de ses moutons et mange le pain pétri avec l'orge de son champ. Seulement il n'est pas de portion qu'il ne partage avec les miséreux ; pas un orphelin qui n'ait reçu quelque bienfait. Dans la vallée, on dit :

- Qu'a-t-il eu pour changer de la sorte ? C'est la manie du sacrifice ?

Mais lui, qui ne se soucie point des commérages, s'efforce de vivre pour les plus pauvres et de consoler les cœurs tristes. Par la pensée il continue l'ascension intérieure et poursuit la voie droite qui, dans la nuit, monte vers la lumière !

Julie Meylan⁶

6. Le cinquantième Noël du Guet, un récit de Julie Meylan – paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne du 24 décembre 1923 -.

Pour la cinquantième fois, Frédi, le vieux guet, s'apprête à passer la nuit de Noël là-haut sur le clocher que la nuit d'hiver endeuille. Le vieillard a mis son manteau doublé en peau de mouton et un bonnet de fourrure sous lequel s'ébouriffent quelques rares mèches argentées. Par-dessus les babouches en feutre, il a chaussé les gros sabots remplis de paille qui, à chaque pas, claquent drôlement sur le plancher. Puis il a pris sa vieille lanterne où la flamme fumeuse d'une lampe antique tremblote derrière les vitres ternes. Enfin, Frédi n'a pas oublié le massif bâton de chêne avec lequel il se défendrait au besoin. On ne sait jamais ce qui peut arriver durant les longues veillées solitaires et il vaut mieux ne point être trop confiant et se munir d'une arme éventuelle.

Avant de quitter sa maisonnette, Frédi s'assure encore que tout est en ordre ; il fait le tour de l'étable où Miquette, la chèvre blanche, voisine avec cinq ou six lapins et une douzaine de poules. De la tête, le vieux salue ses bêtes :

⁶ En vrai, Julie-H. Gailloud

- Bonsoir, les petites, fait-il de sa grosse voix un peu rauque, vous allez dormir sagement tandis que le papa veillera là-haut, en compagnie des chauves-souris et des cloches.

Comme si elle avait compris, Miquette lève sa tête fine et répond par un bêlement qui semble dire :

- Oui, oui, Frédéric Lambelet, c'est entendu ; on ne fera point de mauvaises farces en ton absence et même si le licou se détachait, Miquette n'aura pas la moindre idée d'aller fourrager dans le coin, là-bas, où tu as mis le sac de sel !

Quand c'est Noël, les bêtes le savent aussi bien que les gens et elles se comportent dignement, comme il convient. Ne le sais-tu pas, depuis tantôt un demi-siècle que tu cries l'heure à la nuit sainte ?

Dans la maison, Frédi donne encore un coup d'œil au foyer et cache sous la cendre les quelques tisons fumants, puis il s'arrête un instant en face d'un portrait au fusain suspendu à la paroi. C'est une tête de jeune femme auréolée de cheveux bruns. Elle se penche sur un bébé joufflu qui rit à la vie.

- Au revoir, mes chéris, fait le guet ; voici la cinquantième fois que Noël se passera sans vous !... Mon Dieu ! jusques à quand faudra-t-il rester ?...

D'un geste gauche, il jette un baiser aux deux visages juvéniles et, plus vivement qu'on ne saurait l'imaginer chez un homme de son âge, il enfonce le bonnet sur ses oreilles, ouvre la porte et s'engage sur la route glissante.

Triste veille de Noël ! Le brouillard glacé se traîne par la campagne, masque l'horizon et étouffe le bruit. A peine si les pignons arrondis des grosses fermes cossues se distinguent encore. Par ci, par là, quelques fenêtres éclairées trouent d'un maigre rayon les voiles denses de la nuit. La neige accumulée au revers des talus forme ici et là des monceaux que le froid a caparaçonnés de glace. Sur la place, on entend encore à la fontaine le petit bruit que fait l'eau du goulot tombant dans le bassin. C'est le seul son de vie qui essaie d'animer cette veillée funèbre.

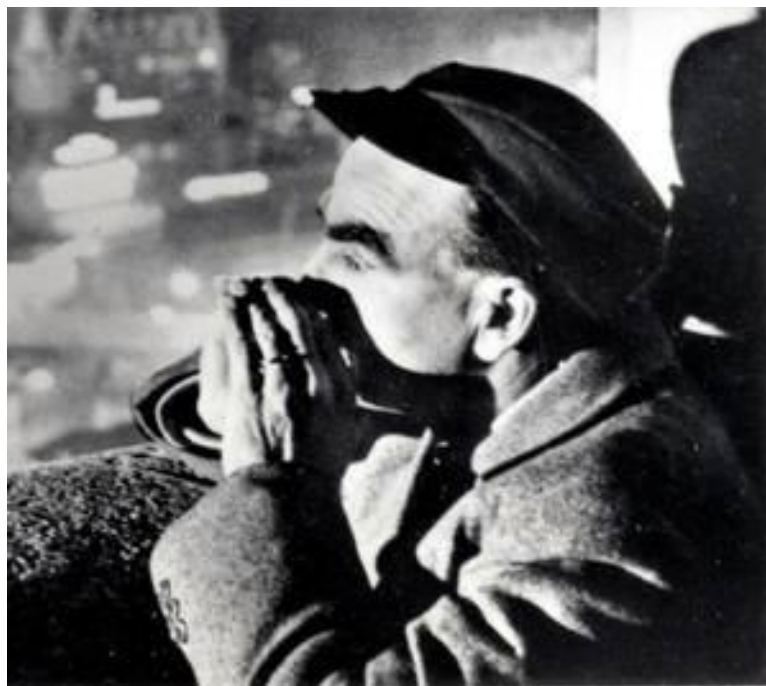
La tête dans les épaules pour se garantir du froid, Lambelet allonge le pas. Devant lui la lumière que projette sa lanterne danse une sarabande bizarre qui sautille, à la façon de feux-follets. En quelques enjambées, l'homme est arrivé au clocher. D'un tour de clé, il ouvre la porte massive et gravit l'escalier en colimaçon qui donne accès à la galerie de surveillance, tout en haut sous les cloches. C'est le poste du guet. Il y a là une sorte de belvédère étroit, ménagé autour du corps de la tour. Un mur bas, dentelé, sert d'appui-main et permet d'observer facilement le pays. En retrait, dans un angle, bien abrité du vent et de la pluie, un banc capitonné de couvertures attend le veilleur. Il s'y repose entre les rondes après avoir crié les heures consciencieusement aux quatre points cardinaux.

Etrange destinée que celle du guet ! En marge de la société, dormant tandis que le monde s'agite, il commence le travail dans la solitude des heures nocturnes, loin de la vie journalière et en dehors des préoccupations générales. Faut-il s'étonner que Lambelet, veilleur depuis un demi-siècle après avoir perdu

tout ce qu'il aimait, soit devenu le misanthrope original et le critique morose que chacun craint un peu au village ? Ses réparties bourruées sont les paradoxes qu'on se jette à la tête au conseil communal quand on n'est pas d'accord, et les mères de famille transforment le veilleur en croquemitaine redouté qui effraie les enfants rebelles.

Comme chaque soir, Lambelet pose sa lanterne dans un coin et fait lentement le tour de la galerie pour inspecter le pays. Le brouillard est si dense qu'on n'y voit goutte et malgré l'acuité de ses yeux accoutumés à percer les ténèbres, le vieillard ne distingue rien dans ses ténèbres opaques. En frissonnant, il s'installe sur le banc et s'entortille dans les couvertures.

-Brr ! fait-il en claquant des dents, dire qu'on est à Noël !... Ah ! oui... joyeux Noël en vérité.



Un coup de bise ébranle le battant d'une cloche qui, tout doucement, frappe le métal ; une légère vibration gémit dans les poutrelles du clocher, comme si le carillon voulait lui aussi donner son avis. Frédi la connaît bien, cette voix des cloches et depuis tant d'années qu'il vit en leur compagnie, il a pris l'habitude de leur parler comme si elles étaient des personnes.

- Oui ! oui ! ma petite, tu es d'accord ! Où sont-ils, les beaux Noël d'autrefois ? Te souviens-tu quand l'hiver faisait fleurir près du berceau le rosier blanc que Marianne avait planté le jour de notre mariage il y a longtemps déjà...

Ici la voix du vieux se brise, comme la corde trop longtemps tendue et, compatissante sans doute, la cloche vibre encore une fois, très lentement. Alors,

vaincu par la tristesse de l'heure, Frédi le veilleur laisse tomber dans ses mains rugueuses sa tête blanche et, oublieux de sa tâche, il revit le passé.

Au grand livre du souvenir, il tourne des pages anciennes jaunies par le temps et relit les histoires merveilleuses qu'y inscrivirent la jeunesse et l'amour. Il évoque des profits depuis longtemps évanouis sur lesquels on a mis la pierre de l'oubli. On les croit morts, mais quand revient la nuit de Noël, ils s'éveillent, plus vivants que jamais et remontent les avenues du passé.

Voici d'abord les vieux Lambelet, père et mère courbés par l'âge ; les mains tremblantes, ils s'avancent et disent, comme autrefois :

- Frédi ! sois un honnête homme.

Combien de Noël ont déjà passé depuis qu'ils ne sont plus !

Puis ce sont les amis de jeunesse ; fringants en leurs coquets atours ; ils passèrent plus vite que les marionnettes de la chanson. Pas un n'a échappé ; Frédi reste seul de sa volée. Enfin voici Marianne, la « belle meunière », comme on l'appelait au village. Elle méritait bien ce nom : taille fine, yeux pétillants, bouche rose et cheveux crêpelés ! Frédi la revoit le jour de leurs accordailles : c'était comme ce soir, la veille de Noël. On avait invité Salomé la fileuse, celle qui savait fondre les plombs. Frédi croit encore voir la scène. Salomé assise près du foyer, devant la bassine d'eau froide où il faut jeter le plomb bouillant et Marianne, curieuse, qui se penche en souriant sur l'épaule de la veille femme.

- Tante Salomé, que m'annoncez-vous ?

- Eh bien, ma fille, tu épouseras ton Frédi, c'est entendu, mais après il y aura des fosses au cimetière.

On avait ri et, pour conjurer le sort, le grand-père cracha en arrière par-dessus l'épaule gauche, comme on le fait en pareil cas. Pourtant la Salomé avait raison ; il ne faut jamais se moquer des vieilles qui comprennent les secrets murmurés par la bise et qui entendent les mystères des éléments. On le vit bien, plus tard. Quand la Marianne, joyeuse épousée, eut planté le rosier blanc sur l'appui de la fenêtre et que l'enfant fut couché dans son berceau, la cloche de Noël sonna encore, mais cette fois on ne fondit pas les plombs chez Frédi. Traîtreusement la maladie avait franchi le seuil et d'un seul coup emportait la mère et l'enfant. Ah ! Frédi se la rappelle, cette lugubre nuit de Noël où il fallut laisser tomber sur les chers visages morts le couvercle du cercueil ! Il se revoit encore, le cœur brisé, dans le petit courtil où le givre mettait des arabesques scintillantes. Sous le ciel étoilé, Lambelet a levé le poing et, révolté contre le sort, a juré de sortir du monde.

Il a tenu son serment ; le poste de veilleur étant à repourvoir peu de jours après, il l'obtint, et voilà pourquoi aujourd'hui, il va passer tout seul son cinquantième Noël de guetteur. C'est peut-être l'anniversaire de tous ces événements qui l'éprouve aussi vivement ce soir. A la longue, il s'est accoutumé et il vit sans trop de peine avec ses souvenirs ; mais maintenant, il se laisse envahir par une bizarre angoisse. Il a beau se discipliner, compter les heures, ranimer d'un coup de pouce la flamme de sa lanterne, faire dix fois de suite le

tour de l'esplanade, il lui est impossible de lutter contre la vague de tristesse qui envahit. A son esprit, les deuils et les tristesses d'autrefois remontent comme ces épaves d'anciens naufrages que la marée vient de jeter sur la rive les soirs de tempête.

Pour dissiper cette torpeur mauvaise, il cherche à deviner à travers le brouillard les fermes voisines où quelques fenêtres s'éclairent vaguement :

- Voici le moulin, dit-il ; là-bas, chez le syndic, on chante en famille !

Et une rancœur arrête le vieillard.

- Oh ! ils sont heureux là-bas, tandis que moi... tout seul... sans personne. Pourquoi ces différences ? C'est injuste !...

Accoudé au parapet, Frédi se laisse aller à cette amertume affreuse que connaissent les isolés de l'existence.

- A quoi suis-je utile ? murmure-t-il. Veiller soir après soir sur un village endormi !... Est-ce la peine de vivre ? ... Recommencer chaque nuit la même tâche et rentrer à l'aube dans une maison vide où personne ne m'attend... Qu'est-ce que Dieu veut encore de moi ?... Ne suis-je pas assez vieux pour aller dormir au cimetière à côté de ceux que j'aimais !...

Insoucieux de la bise qui lui mord le visage, le vieillard demeure immobile. Le froid, qui le pénètre, paralyse peu à peu sa volonté, et dans son désarroi moral, il ne conserve plus guère qu'une sensation : celle d'une solitude complète et d'une tristesse que rien ne saurait guérir. Belle veillée de Noël en vérité !

Soudain un bruit trouble le silence : la cloche frappe les douze coups de minuit. Clairs et vibrants, les sons montent comme un chant d'allégresse. Alors, en un subit enchantement, tout s'anime. Un souffle de bise déchire la brume qui s'éparpille en gazes effilochées entre lesquelles apparaît l'azur profond. Là, pareille à une fleur merveilleuse des jardins de l'infini, une étoile scintille. Elle est si belle et si lumineuse qu'on dirait un œil divin chargé de tendresse.

Le vieux guet la voit et tréaille. Le cortège de fantômes qui, tout à l'heure, dansait devant lui la ronde endiablée des regrets, disparaît. Il ne reste plus que l'étoile.

- Comme elle brille ! fait-il tout haut ; il n'y a plus de nuit !... Non !... vraiment, il n'y a plus de nuit !... Serait-ce parce que le brouillard était si noir tout à l'heure qu'elle me paraît si lumineuse ?

Lentement, pareille à l'étoile qui vient de percer la brume, la grande leçon de Noël dissipe les ténèbres qui obscurcissaient l'esprit du vieillard. Toutes les amertumes, les tristesses et les doutes accumulés durant un demi-siècle s'évanouissent en cette minute. Seule une certitude éblouissante demeure : celle de la lumière qui reste éternellement victorieuse.

En un geste d'adoration, le vieillard éleva les mains, puis à mots hachés, il parla tout seul :

- L'amour aussi est plus fort que la mort !... La nuit de Noël prépare l'aube de Pâques !... Rien n'est perdu, car le ciel demeure !... Croire ! ah ! oui... croire, tout est là !

Ainsi qu'on le fait chaque année dans la nuit sainte, Frédi a crié de son belvédère l'appel de Noël :

- Braves gens, n'ayez point de peur !... Il y a un grand sujet de joie !...

Seulement il a ajouté encore :

- Ils virent l'étoile et adorèrent !...

C'est ainsi que Frédéric Lambelet a fêté son cinquantième anniversaire de veilleur.

Julie Meylan

7. Sidal, une légende celtique de Julie Meylan – parue dans la Feuille d'Avis de Lausanne le 29 décembre 1924 –

En ce temps-là, Sidal, la druidesse, s'apprêtait à fêter le solstice d'hiver. Ainsi qu'il est de coutume chaque année, elle a affilé la faucille d'or au manche garni de précieux cabochons et lavé dans l'eau lustrale la toile de lin fin que les novices étendent au pied des chênes pour recevoir la cueillette de gui. Soigneusement, elle s'est purifiée, baignant dans la fontaine sacrée de la grande clairière ses cheveux plus blancs que la neige des hauts sommets. Puis, croisant sur sa longue robe blanche ses mains décharnées où la vieillesse fait saillir les veines, elle s'est retirée au plus profond de la forêt, dans le bosquet consacré à l'effrayant tentateur.

Seule en face du massif monolithique qui sert d'autel, la prêtresse a voulu passer quelques minutes de recueillement. N'est-ce point chose essentielle avant de commencer les rites solennels qui marquent la longue nuit d'hiver ?

Le crépuscule descend, assombrissant la mousse jaunie et fanée ; on sent comme un frôlement de mort errer par les sentes où les feuilles sèches s'amoncellent, frileuses. Au loin retentit, lugubre, le hurlement des loups affamés que retient à distance le feu de la tribu campée à la lisière du bois. Parfois le bruit sec d'un rameau qui se brise indique le passage d'un lièvre apeuré que poursuit le renard.

Sidal écoute ces bruits familiers ; ils bercent sa rêverie comme la chanson de la mère endort l'enfant. Depuis si longtemps, la druidesse a observé le jeu des saisons et épelé au grand livre de la nature le mot magique des floraisons et des récoltes. La danse des nuées automnales et la symphonie des sources n'ont plus de secrets pour son oreille presque centenaire. Combien de fois déjà, à la veille du solstice, a-t-elle prononcé devant l'assemblée les prières rituelles et jeté à la foule les rameaux de gui qui porteront bonheur jusqu'au solstice prochain ! Tout à l'heure, quand, au-dessus de l'épaule du col, la lune paraîtra entre les deux cimes blanches, Sidal présidera encore une fois la cérémonie annuelle.

- Sera-ce la dernière ? se demande la prêtresse.

Pensive, en face de l'autel, elle évoque le passé, les figures chères disparues depuis tant de lunes et qui fêteront ce soir le solstice dans les forêts divines où l'hiver ne découronne jamais les chênes.

Elle revoit son aïeul Sindruz, le grand prêtre, si imposant dans sa robe blanche lorsque, le couteau levé, il était là, à cette même place, prêt à sacrifier. Il lui semble encore entendre sa voix grave l'ordonner druidesse et lui dire :

- Va, mon enfant, les dieux en ont décidé ; tu seras leur servante. Arrière toute pensée légère et tout désir égoïste. Fille de Teutatès le terrible, transmets à la tribu les messages de celui qui t'a épousée. Désormais tu appartiens au ciel. Arme donc ton cœur de force et, plus ferme que l'airain de nos javelots, conduits sans faillir ton peuple selon la volonté de nos dieux. De la sorte la paix remplira ton âme que le bonheur inondera comme au matin la lumière du jour pénètre jusqu'au plus profond de la vallée.

Dès lors le solstice est revenu soixante-deux fois, ramenant les cérémonies d'usage et les danses sacrées, mais Sidal n'a point trouvé ce bonheur qu'on lui prédisait. Longtemps elle a cru le conquérir à force d'austérité et d'exigence vis-à-vis d'elle-même. Pas une prêtresse à vingt lieues à la ronde qui se fut soumise à une semblable règle de fer. Pour discipliner sa jeune chair frémissante, elle multipliait jeûnes et pénitences. On la voyait dédaigner sa moelleuse couche tapissée de peaux d'ours et étendre ses membres lassés sur des cailloux pris au torrent de la montagne. Au lieu de partager avec ses compagnes le gibier succulent qu'offrent les chasseurs et que l'on déguste le soir, tandis que les bardes chantent au son de la harpe, elle se contenait de grignoter faînes, glands ou racines sauvages. Puis, à la saison du renouveau, quand les autres druidesses vont s'asseoir sur la prairie fleurie de thym serpolet, Sidal s'enfonçait dans la solitude et, les bras étendus en un geste d'adoration et d'attente, elle priait avec ardeur, cherchant à réaliser son rêve intérieur.

Hélas ! malgré la rigueur des jeûnes et la persévérante volonté d'une âme assoiffée de paix, Sidal ne trouvait pas ce que voulait son cœur. D'obscurs désirs et de vagues terreurs venaient l'assaillir jusque dans le sanctuaire, la faisant douter de son mandat. Néanmoins personne ne soupçonna le drame caché de cette vie, car toujours froide et hautaine ainsi qu'il convient aux femmes de sa classe, Sidal a présidé aux fêtes des nouvelles lunes, conduit à l'autel le cortège sacré, mêlant sa voix forte aux oraisons à Teutatès.

Son visage marmoréen aux lignes pures demeure immuablement calme, et la voyant si sereine, les hommes de la tribu disent entr'eux :

- Grande est Sidal, fille de Sindruz ! Descendue de Walhalla, elle nous enseigne le devoir !

A mesure que passaient les années, en emportant les premiers rêves, la druidesse sentait plus vivement le vide affreux de son existence. Présider aux rites, accomplir sans une défaillance les gestes millénaires des gens de sa caste, observer le devoir, qu'était-ce pour satisfaire cette aspiration intérieure qui, dès

l'enfance, la harcelait à la fois de désir et d'angoisse. Que de fois son regard inquiet interrogea l'horizon vers le levant, avide d'y voir un signe mystérieux propre à répondre à ses vœux !



Rien ne paraissait dans l'azur, sinon les étoiles familières qui, jadis, marquèrent le chemin aux migrations du passé. Aujourd'hui Sidal, presque centenaire, se retrouve comme aux jours de sa jeunesse, ignorante de l'avenir et craintive en face de la grande nuit éternelle dont celle du solstice n'est qu'une pâle image. C'est pourquoi, debout, en face de l'autel, elle est si songeuse en ce crépuscule d'hiver.

Sans bruit la nuit vient se faufilant sous les branches basses et faisant plus redoutables les contours de l'autel granitique. Une grande paix envahit la forêt qui semble se recueillir. Tout à coup une rumeur éveille l'éco ; des voix appellent et se répondent. Sidal, tirée de sa songerie, tressaille ; c'est la tribu qui l'attend. L'heure de la cueillette est venue, car un mince croissant de lune domine la crête montagneuse que blanchit le glacier.

En un geste rapide, Sidal s'enveloppe dans le long voile qui la couvre puis, la faucille en mains, elle s'avance à la rencontre des siens.

Une clameur l'accueille : cri de respect et de crainte à la fois. De son doigt levé Sidal impose le silence et lentement, à la tête de la foule subjuguée, elle marche jusqu'au chêne séculaire où, sur les branches dénudées, verdoient les touffes de gui.

Déjà sur le gazon roussi la toile de fin lin attend la moisson annuelle. L'échelle est adossée au tronc du vieil arbre et sous les yeux de la foule attentive, Sidal commence à gravir les échelons. Avec lenteur elle soulève ses pieds lourds de fatigue qui s'embarrassent dans les plis de sa longue robe. Jamais encore la cérémonie ne lui a paru aussi vide de sens, et si la vieille femme l'osait, elle redescendrait bien vite pour étudier dans la solitude les questions que son âme se pose sans parvenir à les résoudre.

Cependant, fidèle à son mandat, elle ne laisse rien paraître du trouble qui l'agite ; méthodiquement, comme chaque année, elle coupe les plantes de gui. L'or de la faucille et l'éclat des cabochons brillent dans la moisson verte qui, peu à peu, jonche le sol. Les bardes ont entonné le grand hymne au soleil et leurs voix mâles résonnent dans la nuit, tandis que la tribu reprend en chœur le refrain.

Soudain le chant cesse ; un cri d'épouvante s'élance de toutes les poitrines. Embarrassée dans ses vêtements et alourdie par l'âge, Sidal a manqué un échelon. Plus promptement que l'éclair, elle roule et vient s'abattre sur le sol. Les yeux clos et la bouche entr'ouverte, la vieille femme demeure inerte. Un petit filet rouge coulant de la tempe trahit seul la blessure profonde.

Après quelques minutes de stupeur, on s'empresse. Les eubages⁷, qui sont docteurs, soulèvent la malade et, avec mille précautions, l'emportent jusqu'à l'autel. La foule terrorisée suit en murmurant :

Mauvais présage ! Les dieux ont parlé ! Nous n'aurons pas de gui béni...
Que va-t-il nous arriver ?

* * *

On a couché Sidal sur son lit de feuilles et de peaux d'ours en face de l'autel dont elle est la gardienne. Inquiète, la foule s'est retirée à quelques pas, tandis que les eubages empressés s'efforcent de ranimer la blessée. Entre ses lèvres crispées, ils ont fait couler quelques gouttes de cet élixir merveilleux qu'ils fabriquent avec les herbes odorantes cueillies au solstice d'été et ranimée par le philtre, Sidal ouvre bientôt les paupières. Avec étonnement, elle regarde, ne se souvenant plus de ce qui est arrivé !

⁷ Ministres des dieux gaulois.

- Pourquoi suis-je ici ? demande-t-elle faiblement. Et comme on hésite à répondre, la blessée essaie de se soulever, mais elle retombe avec un gémissement de douleur.

- Ah ! je sais !... dit-elle avec égarement, ce soir le ciel a fleuri comme un jardin de roses et l'autel de Teutatès abandonné se couvrira de mousses où dormiront les scolopendres.

- Taisez-vous, ma fille, dit le grand prêtre inquiet, la foule pourrait s'étonner. Il ne faut pas blasphémer et la souffrance vous égare.

Avec un suprême ressaut de sa volonté, Sidal s'est levée ; en chancelant, elle va s'adosser à l'autel ; de grandes traînées de sang tachent la blancheur de la robe.

- Silence ! chuchote la foule ; elle veut parler !

Un instant, la druidesse demeure silencieuse puis, d'une voix chantante qui ne trahit plus aucune faiblesse, elle s'écrie :

- Peuple, écoute ! C'est la dernière fois que je t'enseigne ! Le temps des fêtes sous les chênes est maintenant passé. L'heure est proche, ô mon peuple, où tu ne danseras plus à la nuitée autour des fontaines. Désormais tu ne tenteras plus de déchiffrer la volonté de tes faux dieux dans les entrailles frémissantes des victimes immolées sur l'autel ! ... Finis les sacrifices !... Abolies les craintes serviles devant les blocs de pierre qui ne sont pas des dieux. Teutatès, ô mon peuple, n'est qu'un rêve de nos aïeux errants sur les chemins de la terre !

Brusquement le cercle des auditeurs s'est resserré et un murmure de réprobation monte, menaçant.

- Arrêtez-là, elle est folle ! disaient quelques vieillards effrayés ; la chute lui a ébranlé les sens ! Arrêtez-là, sinon les foudres du ciel viendront frapper nos tentes et nos troupeaux !

Mais, sans les entendre, Sidal, les yeux brillants de fièvre, avec des gestes de somnambule, élève encore la voix et poursuit :

- Ô mon peuple, il te faut autre chose ! Là-bas, vers le Levant, grandit une lumière ! Plus douce que l'aurore au matin, elle gagne tout le ciel ! La vois-tu, ô mon peuple, cette lueur d'aube ?

Son bras étendu montre entre les arbres de la clairière la ligne sombre que la montagne dessine sur le ciel. Il n'ya ni clarté extraordinaire, ni lumière, mais seulement les étoiles qui trouent l'azur. La tribu, étonnée, ne comprend pas ce discours incohérent et les hommes disent :

- Les esprits parlent peut-être par sa bouche !

Toujours plus exaltée, la druidesse poursuit :

- Ce que je vois ne ressemble pas au feu du camp le soir d'une bataille, ni au brasier des sacrifices expiatoires. Ce n'est pas non plus l'aurore boréale éclairant nos nuits d'hiver !

... Ô mon peuple regarde !... Cette lumière, c'est le sourire d'un petit enfant qui, là-bas, dans une crèche, nous tend les bras !... O Dieu je comprends et je vois !...

Brusquement, les yeux révoltés, Sidal la druidesse s'abat, expirante. Un sourire heureux erre sur ses lèvres violacées qui murmurent encore :

- Longtemps j'ai cherché sans trouver... Et maintenant, je sais... Un enfant... Sauveur... Là-bas !...

Une dernière contraction agite celle qui pour la dernière fois a fêté le solstice. Maintenant son âme affranchie peut s'envoler vers ce bonheur qu'elle a tant désiré.

Agenouillés en signe de deuil, les vieux de la tribu répètent gravement :

- Notre prophétesse a vu là-bas un Sauveur !... Il faut croire !

Julie Meylan

Les trois Noël de dom Pontius – par Julie Meylan, texte paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne du 29 décembre 1925 –

Le vent tiède passe sur la Provence recueillie et s'attarde à la façade du monastère où les fenêtres de la chapelle brillamment éclairées trouent l'ombre. On célèbre la messe de Noël et dans leurs stalles en bois d'olivier, les frères Bénédictins⁸ écoutent pieusement l'office que préside l'abbé Sébastien. La foule des paysans emplit la nef et sur tous les visages se lit l'adoration naïve que seules connaissent les âmes frustes et simples. Un grand souffle de foi anime l'assemblée et lorsque frère Sébastien, élevant le crucifix, ordonne d'une voix forte : « Prions maintenant pour ceux qui ne connaissent pas encore l'enfant de Bethléem ! » - toutes les têtes s'abaissent avec respect et un chuchotement d'oraison fervente emplit le sanctuaire.

Seul dans sa stalle frère Pontius n'a pas plié le genou. Il reste assis, les yeux vagues, l'air absent et retourne machinalement un chapelet entre ses doigts sans prendre garde à son entourage. Songerait-il, peut-être, à la petite douzaine de jounençons, ses anciens compagnons d'enfance, qui sont partis pour la croisade ? Regretterait-il de porter cette robe de moine qui lui interdit d'aller guerroyer là-bas contre les infidèles ?

Chacun, dans la contrée, sait que Pontius est un intrépide. Combien de fois a-t-il exposé sa vie, allant repêcher les naufragés quand la mer est mauvaise, apportant sur son dos, au monastère, des pestiférés qui ne peuvent mourir sans recevoir l'extrême onction ou même arrêtant, du geste et de la voix, le couteau levé de quelque bandit ? Partout à la veillée on raconte les exploits du jeune Pontius, et les enfants de la paroisse s'imaginent parfois apercevoir une couronne de saint autour de sa tête. Toujours en chantant, le bon frère parcourt le pays à la recherche des plantes médicinales pour la fabrication de ses élixirs et d'âmes souffrantes à qui annoncer la consolation éternelle.

⁸ Julie Meylan avait noté Prémontrés, nous avons corrigé l'erreur.

Or, maintenant, en cette belle nuit de Noël toute parfumée par les premiers mimosas et les violettes, pourquoi donc Pontius a-t-il l'air si préoccupé ? A la dérobée, on le regarde et la distraction gagne les plus assidus qui chantent leurs répons de travers et ne savent plus très bien à quoi en est l'office. Frère Sébastien lui-même commence à être inquiet et s'efforce d'écouter le service pour savoir si Pontius est malade ou si, peut-être, quelque fâcheuse nouvelle contristerait son esprit.

Enfin le dernier « Amen » s'est tu ; avec lenteur les assistants se retirent pour la grande ogivale, tandis que les moines rentrent un à un dans le corridor du couvent. Seul, Pontius demeure à sa place. L'abbé s'approche de lui :

- Qu'y a-t-il, frère ? Serais-tu malade ?

- Non ! père Sébastien ; jamais je ne me suis si bien porté !

- On ne pourrait le croire en te voyant si morose !

- Ah ! combien vous me comprenez peu ! Vous n'ignorez pas mon enthousiasme pour les choses du ciel et aujourd'hui les anges ont dit : « Bonne nouvelle ! ». Je ne suis pas triste, mais seulement préoccupé.

- Oui, mon fils, je sais que tu aimes l'église et ses fêtes ; si quelque pensée te cause du trouble, confesse-la moi et nous tâcherons d'écarter le souci. Parle !

- J'obéirai, mon père, puisque vous l'ordonnez, et votre sagesse saura démêler si j'ai reçu un ordre d'en haut ou bien si ma fantaisie seule a imaginé ce que je vais vous dire. L'autre soir, j'étais venu prier ici, comme à l'ordinaire. Il faisait sombre et j'apercevais à peine la forme du crucifix au-dessus de l'autel. Je méditais depuis assez longtemps quand, tout à coup, je vis le crucifix descendre de son appui et s'approcher de moi. Comme vous le pensez, j'eus grand peur, ô mon père, et voulus fuir ; impossible, mes pieds étaient comme rivés au plancher et le crucifix avançait toujours. Pour le repousser, j'étendis la main, alors une voix plus douce que la brise marine dans les pins du rivage me dit :

- Pontius, désires-tu être le serviteur du Crucifié ?

- Oui, Seigneur, répondis-je, le cœur battant.

- Pontius, reprit la voix qui s'élevait plus forte, veux-tu annoncer qu'à Noël la grande lumière s'est levée ?

- Je le ferai, répondis-je encore.

Alors, ô père Sébastien, survint le miracle ; subitement le crucifix avait repris sa place ordinaire au-dessus de l'autel, mais il n'était plus le même ; sa tête montait jusqu'à la voûte et ses deux bras, immenses touchaient les colonnes du transept. Une auréole lumineuse qui l'entourait éclairait toute l'église. Encore une fois il me parla :

- Pontius, veux-tu t'en aller là-bas, très loin, dans le pays que je te montrerai et y célébrer la messe de Noël l'an prochain ?

Un instant j'ai hésité, mesurant avec effroi le sacrifice et la douleur des réparations, puis j'ai répondu :

- Tu es le maître, Seigneur, fais de moi selon ta volonté !

A ce moment l'église fut illuminée par une clarté plus merveilleuse que celle de la plus claire aurore de printemps et des voix chantaient :

- Bonne volonté envers les hommes !

Pontius avait achevé son récit et les yeux fixés sur l'abbé, il attendait un conseil.



- Considérez-vous ma vision comme un appel d'En Haut, ô mon père, et dois-je partir ?

- En douterais-tu, mon fils ? Les mages virent l'étoile et sans hésiter, ils la suivirent à travers les déserts brûlants ; toi, tu as entendu la voix, elle te conduira sans doute vers ces pays du nord où le vent des montagnes hurle sa plainte à des âmes froides et sourdes.

- J'obéirai, père. Quand faut-il partir ?

- Tout de suite, enfant ; on ne discute pas avec Dieu. Prends ton bâton de cornier avec la pitance que le frère prébendier te remettra et pars.

- Votre bénédiction, mon père !

- Pax vobiscum ! fait Sébastien, en traçant un large signe de croix sur la poitrine du jeune moine.

Un instant plus tard, Pontius quittait le couvent. Il emportait dans sa main une touffe de lavande cueillie à l'angle du jardin et dans son souvenir l'image merveilleuse de la douce Provence. La nuit de Noël, scintillante d'étoiles, se faisait claire pour accompagner le voyageur le long du sentier caillouteux qui monte vers les collines.

Longtemps il a marché à travers plaines et coteaux. Les oliveraies ont fait place aux grandes forêts de chênes ; les pommiers sont devenus rares, puis il n'est plus resté que des sapins. Dans l'air fraîchissant volètent des nuées de flocons et parfois Pontius grelotte sous sa robe en laine grossière. Durant de longues semaines, il a remonté le cours du fleuve, escaladé des cols montagneux, mais la voix intérieure commandait :

- Plus loin, encore plus loin !

Enfin il a atteint une longue vallée enserrée entre deux chaînes monotones, et le voyageur a compris que le but était atteint. Le mois de juin étendait sur les hauts pâturages le sortilège des fleurs printanières et trois lacs d'un bleu de saphir riaient au soleil, tandis que quelques pêcheurs à demi-nus triaient leurs poissons sur le rivage plat.

- Voici le lieu où je dois m'arrêter, dit Pontius.

Alors, avisant une anfractuosité dans les rochers de la falaise, il s'y est installé pour exercer son apostolat. Hélas ! si les corbeaux accourent lorsqu'on leur jette quelque pr bende, les rudes habitants de la montagne sont moins sociables. Malgré tous ses efforts, Pontius n'est point encore parvenu à lier conversation avec le moindre des chasseurs, et chaque soir, en s'étendant sur le tas de feuilles qui lui sert de couche, le solitaire demande avec angoisse :

- Comment annoncer le message à des oreilles qui se dérobent ? Seigneur, n'est-ce point assez ?... Laisse maintenant ton serviteur s'en aller !

Et chaque fois, à sa prière, une voix intérieure répond :

- Est-ce à toi de raisonner ? Le temps des semailles n'est pas fini, et je t'ai ordonné de célébrer ici le saint office de la Nativité.

Voilà pourquoi, en cette veille de Noël, Pontius s'apprête à chanter l' vangile aux sapins de la forêt. Puisqu'il n'y a personne pour écouter, il ira clamer tout seul dans la montagne la bonne nouvelle qui doit transformer le monde.

Pour l'instant il chauffe ses doigts gerc s et engourdis par le froid à un feu de branche qui rougeoie sur la pierre du foyer. De temps à autre la flamme crépite et, pareille à une langue monstrueuse, elle monte, se tord et meurt en jetant une petite gerbe d'étincelles. Le jeu capricieux de la flamme met des reflets violents sur le visage de l'homme, accentuant l'arc broussailleux des sourcils, soulignant le regard rêveur, s'attardant à l'angle des lèvres fines et faisant saillir le nez en bec d'aigle. Une pierre qui tombe de la voûte arrache le rêveur à sa méditation ; un instant les yeux clairs se détournent de la flamme pour faire l'inspection du logis. Pauvre demeure en vérité ! Qui donc pourrait imaginer plus rustique demeure d'anachorète ? Deux parois rocheuses aux rudes aspérités soutiennent une voûte d'où l'humidité tombe goutte à goutte. Pour se garantir de la bise, on

a élevé à l'entrée un mur en pierres sèches dont les interstices sont garnis de mousse. Si l'architecture est rudimentaire, le mobilier se réduit à un minimum ; un tas de feuilles sèches recouvert d'une peau d'ours représente tout le confort de cette demeure. Pourtant un retable grossièrement aménagé dans le roc supporte un crucifix en sapin que Pontius a orné ce soir, en l'honneur de Noël, d'une touffe de lavande sèche.

Ah ! cette lavande du Midi, que de fois l'a-t-il caressée du regard et du geste, durant les douze longs mois qui viennent de s'écouler ! Combien de fois , les yeux clos, en a-t-il respiré le parfum léger, cette haleine de la patrie lointaine ! Alors, grâce à cet humble bouquet d'herbe fanée, il s'est imaginé être encore là-bas, dans la Provence fleurie, où chantent les cigales.

Il y songe, en ce moment, près du feu qui pétille et par la pensée il revit la soirée de l'an dernier dans la chapelle pleine d'âmes croyantes. Il lui semble entendre les prières, les chants... hélas ! Ici il n'y que solitude, froidure et tristesse. Pourtant, c'est Noël, il faut célébrer la fête.

- Allons ! Pontius, assez réfléchi ; il est temps, va commencer les offices !

A pas lents, le moine se dirige vers l'entrée. Le spectacle est féerique ; toute la vallée, de la grotte où il demeure, extasié, immobile, dort, enfoncée sous un épais tapis de neige, mais au ciel des myriades d'étoiles scintillent dans un azur sans nuages. Le silence n'est troublé au loin que par le cri de quelque lièvre poursuivi par un renard. Fasciné par la beauté du paysage hivernal, Pontius retombe dans sa rêverie, puis, soudain, joignant les mains, s'écrie.

- Pour t'obéir, Seigneur, j'ai tout quitté, mais ici, dans cette solitude, il n'y a personne pour entendre ton message. Accorde-nous, en cette nuit de Noël, un être vivant à qui parler du ciel !

L'écho lointain répète, en l'amplifiant, la prière de l'éternité.

Sous les sapins givrés, il redit maintenant l'office de Noël et personne ne chante les réponses. Tout seul, dans l'ombre, il marche en psalmodiant la divine histoire de la crèche et des bergers. La voix intérieure a commandé. Pontius docile, obéit. Soudain il tressaille ; un gémissement vient de frapper ses oreilles. Que signifie cette plainte à des heures aussi tardives et dans un endroit reculé ? A pas pressés, il s'approche et, derrière un bouquet d'arbres, découvre une forme humaine gisante dans la neige. C'est un chasseur, évidemment, car un long coutelas est passé dans sa ceinture. De longues mèches ensanglantées tombent sur un visage exsangue où les yeux sont clos. Pontius se penche sur le blessé et ausculte le cœur.

- Il vit, Dieu soit loué, dit le moine. Il faut le transporter tout de suite près du feu, autrement le gel achèverait de le tuer.

L'inconnu est lourd, mais l'ermite de la vallée ne craint pas la fatigue et sait comment on soulève un blessé sans lui faire de mal.

Un peu plus tard, bien installé dans la grotte, près du feu, l'homme, qui a repris ses sens, avale docilement l'élixir que son protecteur fabrique avec des baies de genièvre.

- C'est bon, déclare l'inconnu qui paraît fort reconnaissant.
- Moins bon que l'amour de Dieu, répond l'ermite.
- Dieu, qui est-ce ?

Alors dans cette misérable grotte ouverte à tous les vents, Pontius donna sa première leçon de catéchisme à un montagnard ignorant. Son vœu est exaucé : il a trouvé une âme à qui parler du ciel.

Trois fois sept ans ont passé, égrenant les saisons moroses ou joyeuses. Encore une fois l'hiver est revenu, amenant la grande nuit de la Nativité. La grotte de Pontius est vide. Une haute croix plantée sur le seuil rappelle le séjour du frère. Maintenant celui-ci demeure au couvent construit plus bas sur un mamelon qui domine le village. L'œuvre commencée si humblement s'est développée. La persévérance du moine et sa bonté envers un blessé inconnu lui ont gagné les cœurs rétifs des montagnards. Petit à petit tous sont venus répondre aux appels de l'ermite. On a défriché les landes incultes, bâti les chaumières et l'église, canalisé les ruisseaux et fondé un petit monastère dont Pontius est devenu l'abbé aimé et respecté. Il est très vieux, mais sa vigueur demeure et aujourd'hui encore il s'apprête à célébrer l'office de Noël.

On a décoré le modeste sanctuaire avec des baies de sorbier et des branches de sapin, et pour marquer la solennité du jour, le frère prébendier ajoutera un plat de choux à la bouillie accoutumée. La nuit est tombée brusquement à cause d'une rafale de neige que la bise chasse à travers la vallée. Qu'importe. Les villageois pieux sauront braver les intempéries pour assister à landes et complies. Déjà le bruit de leurs sabots résonne sur les dalles du cloître rustique, et quand la cloche sonne, la chapelle est déjà remplie. Jeunes et vieux, tous sont présents.

De sa stalle, Pontius les regarde, ces rudes chasseurs, péniblement arrachés à la barbarie. Il les chérit comme un père aime ses enfants, et ceux-ci le lui rendent bien. En cette haute vallée au sol infécond, le fils du midi éprouve maintenant le sentiment très doux des grandes et sublimes joies. Le champ où il a semé dans l'angoisse et la solitude lui rend aujourd'hui une belle moisson de reconnaissance et d'affection. Une joie étrange et profonde le gagne à la pensée qu'il présidera encore ce service de Noël si différent de celui qu'il vécut jadis dans la grotte solitaire.

C'est d'une voix vibrante d'enthousiasme qu'il ouvre le service en proclamant la parole qui lui est chère entre toute : bienveillance envers les hommes.

Pieusement toutes les têtes s'abaissent, les chants et les prières alternent tandis que monte la fumée du thym sauvage qu'on fait brûler au lieu de l'encens.

Soudain une clameur d'effroi retenti ; Pontius est tombé. On s'empresse autour de lui. Etendu devant l'autel, son visage livide se creuse et une petite écume sanglante couvre ses lèvres. On frotte ses tempes moites avec de la neige et frère Pancrace, qui connaît la médecine, lui apporte quelques gouttes d'élixir. D'un geste bref, Pontius refuse et, se soulevant avec effort, il considère les

fidèles effarés et tremblants. Des larmes montent à ses yeux et, d'une voix faible, il essaie de parler. Pour l'entendre, chacun retient son haleine.

- Mes enfants ! fait-il, nous sommes ensemble pour la dernière fois. Hier, j'ai eu un signe ; Dieu m'appelle pour le grand voyage. C'est comme jadis en Provence... aussi, le jour de Noël. Demain je verrai les chemins du ciel ! N'oubliez pas frère Pontius et conservez-le souvenir de ses leçons.

Maintenant, soulevé par un suprême effort, le vieillard est debout. Sa haute silhouette paraît immense sur le fond blanc de l'église. Son regard de voyant cherche on ne sait quelle image invisible au profane. Soudain, d'une voix très claire il s'écrie :

- O ma Provence bien-aimée, enfin je te revois ! ... C'est bien toi !... J'ai marché si longtemps, mais je reviens !... Voici le sentier qui borde la mer, le couvent et l'église ! Toutes les cloches sonnent ! C'est Noël ! Oh ! que de lumière !... Mon cœur est plein de joie ! ... Gloria in excelsis...

Puis, comme une masse, dom Pontius s'affaisse devant l'autel et la foule, en pleurant, répète :

- Gloire dans les lieux très hauts pour ceux qui procurent la paix !

Julie Meylan

8. Le réveillon du mage Melchior, une légende de Noël de Julie Meylan, Feuille d'Avis de Lausanne du 24 décembre 1926

En ce soir de Noël, le vieux mage Melchior s'ennuie au Paradis. Il voudrait pouvoir descendre encore une fois parmi les fils des hommes. Rien ne parvient à le distraire, et une grande mélancolie l'accable. Les angelots, joufflus, aux grandes ailes blanches, l'effleurent en se poursuivant, mais il n'y prend point garde, et la brise céleste, toute embaumée de parfums, vient jouer dans les mèches grises de sa chevelure sans qu'il n'y goûte aucun plaisir.

Le bon saint Pierre, qui passe en cet instant, s'aperçoit de la chose et demande avec bienveillance :

- Voyons, Melchior, pourquoi cette mine lamentable et ces yeux qu'embrument des larmes secrètes ? As-tu quelque sujet de plainte à me faire valoir ?

- Ah ! certes non ! Seigneur. Ici chacun est bon pour un vieux mage tel que moi, et je serais un ingrat de ne le point reconnaître.

- S'il en est ainsi, pourquoi le sourire ne s'épanouit-il pas sur tes lèvres ? Le sourire, vois-tu, Melchior, c'est la fleur du Paradis.

- Je le sais, bon père, fait le mage d'un ton piteux, mais aujourd'hui je ne peux pas.

- Quelle est ta raison, explique-toi ! ordonne saint Pierre un peu impatienté.

Melchior prend l'air du collégien qui va demander une faveur à son maître ; avec quelque hésitation, il tortille le grand collier en or qui descend sur sa poitrine.

- C'est que, balbutie-t-il d'un ton embarrassé, la chose n'est peut-être pas faisable.

Comment ! pas faisable ?... Ne sais-tu pas que tout est possible durant la sainte veille de la Nativité ? As-tu oublié que les anges, autrefois, descendirent sur terre ?

- C'est justement ce qui augmente ma tristesse.

- Pourquoi ? fait saint Pierre. Je ne vois pas le rapport qui existe entre les anges chantant à Bethléem et un bienheureux du Paradis comme toi...

Mais Melchior ne le laisse pas achever ; tombant à genoux, il élève ses mains noueuses en signe de prière :

- Ecoutez ! murmure-t-il la voix tremblante. Vous pardonnerez ma hardiesse si elle est trop grande, mais je ne puis plus longtemps celer mon grand désir ; je voudrais une dernière fois aller faire le réveillon de Noël avec les fils des hommes.

Saint Pierre tressaille de surprise en entendant pareil souhait.

- Quelle idée, mon pauvre Melchior ! Retourner parmi les hommes !... Mais qu'y ferais-tu ?... Et qu'est-ce qui t'engage si fort à tenter pareille excursion ?

- C'est le souvenir, bon père.

- Qu'entends-tu par là ?

- L'autre fois, vous le savez, je m'en allai par les champs de Judée en portant à Bethléem de l'or, de l'encens...

- Oui, oui, c'est entendu ! fait saint Pierre, qui interrompt le mage. On se rappelle que tu offris l'or, l'encens et aussi la myrrhe ; mais tu ne songes pourtant pas à visiter l'étable ? Tu n'y trouverais qu'une crèche vide et pas le moindre berger jouant du chalumeau.

- Ce n'est point mon désir ; mais puisque l'Enfant n'a plus besoin d'offrandes, j'aimerais donner une rose de nos jardins célestes à quelque âme solitaire en proie à la tristesse du deuil.

- Ton intention est louable, mon ami, fait saint Pierre d'un air soucieux, seulement l'exécution n'en sera pas aisée ; tu sais que l'on ne sort guère de nos demeures étoilées.

- Ne disiez-vous pas tout à l'heure que tout est possible durant la nuit sainte ?

Battu par ses propres arguments, le portier du paradis éclata de rire et, brandissant sa grande clé d'or, il allonge à Melchior une tape d'amitié :

- Eh bien, mon vieil ami, ton souhait est exaucé ; je te donne licence pour ce soir et jusqu'aux lueurs de l'aube prochaine, tu seras libre d'errer sur la terre et d'y faire des heureux. Que la joie de Noël illumine ta route !

- Oh ! merci, bon père ! bégaya Melchior radieux. Je vais à l'instant m'apprêter pour le voyage.

Vivement il pose sur sa tête une belle couronne de mage toute sertie de cabochons étincelants, attache à ses épaules la soyeuse tunique tissée en fils de la Vierge et brodée d'arabesques en givre, puis, ayant enveloppé dans un pan de son manteau la précieuse fleur du Paradis qui fleurit à Noël, il franchit le portail d'or que lui ouvre saint Pierre. De l'autre côté, c'est la nuit, l'obscurité, le froid, mais Melchior n'éprouve aucune crainte ; depuis son ancien voyage à Bethléem, il sait trouver la route des étoiles.

* * *

C'est ainsi qu'il arriva à la ville.

Une bourrasque de neige le force à se réfugier sous un porche vivement éclairé où une enseigne lumineuse étale en grandes majuscules ces deux mots : **SPLENDID PALACE**.

Voici une hôtellerie qui ne ressemble pas à celle de Judée, pense notre homme. Mais il ne peut prolonger sa réflexion, car un portier galonné et un chauffeur narquois le repoussent en disant :

- Vous vous trompez d'adresse ; ici on ne reçoit que des millionnaires.

Melchior voudrait leur crier :

- Ignorez-vous qu'un citoyen du paradis est plus riche que le plus fabuleux nabab de Golconde ?

Mais il se contient et passe outre.

Un peu plus loin il avise une église aux portes ouvertes. Un sapin richement orné a été dressé dans le chœur, et un auditoire morne écoute un prédicateur à mine apprêtée et solennelle.

- Comme ils ont l'air triste pour un jour de fête ! pense le vieux sage. Je vais entrer là, et quand le sermon sera fini, j'ajouterai quelques mots pour rappeler la grande joie du ciel. Puis je déposerai ma rose blanche au pied de la chaire et elle pourra y fleurir en paix tout aussi bien que dans nos jardins du Paradis.

Dissimulé derrière une colonne, il attend que l'Amen final soit prononcé ; mais à l'instant où il s'apprête à ouvrir la bouche, il sent une main s'abattre lourdement sur son épaule et le bedeau murmure avec sévérité :

- Voulez-vous sortir, espèce de vagabond ! On n'est pas ici dans un bal travesti ! N'avez-vous pas honte de venir à l'église en pareil accoutrement ?

Melchior proteste :

- Je portais la même tunique à Bethléem et l'enfant m'accueillit avec un sourire !

Croyant avoir un fou devant lui, le bedeau s'humanise et entraîne doucement Melchior vers la petite porte de la sacristie. Là, il le pousse dans la rue en disant :

- Rentrez chez vous, pauvre homme !

Puis il referme la porte du sanctuaire.

Triste Noël, murmure le mage. Les hommes ont le cœur dur et ne paraissent point se soucier de ma fleur ; si je n'ai pas plus de succès ailleurs, il ne sera pas possible de la laisser sur la terre !

- Où aller, se dit-il en se retrouvant dans la nuit glaciale. Même dans les maisons réservées à la misère on a trop de luxe pour accepter le présent de Noël.

- Bah ! murmure-t-il, puisque la ville me repousse, j'irai à la campagne ; il s'y trouvera bien une âme solitaire à consoler.

* * *



Il avise une ferme trapue, solidement assise sous des noyers centenaires. La tranquillité des alentours laisse supposer qu'ici Noël est célébré dans la paix. Ce recueillement plaît à Melchior. Sans hésiter, il frappe à la porte d'entrée. Au bruit du marteau répondant de l'intérieur, des aboiements furieux et les accents d'une voix masculine :

- Paix, Turc ! Paix, mon bon chien !

Puis la porte s'ouvre à moitié et le fermier bourru tenant en laisse un chien aux crocs menaçant, examine notre mage avec méfiance.

- Qui êtes-vous ? demande enfin le paysan.

Melchior hésite à répondre ; vaut-il la peine de s'exposer à une rebuffade ? Cette porte fermée, ce chien hargneux, ne lui disent rien de favorable !

Cependant sa foi dans la bonté humaine est si grande qu'il tente un essai, et d'une voix un peu tremblante, il répond :

- Je suis l'éternel voyageur qui, dans la nuit de Noël, cherche à donner du bonheur.

- Ouf ! fait l'autre. Encore un de ces prédicateurs ambulants qui nous rabâchent toujours les mêmes histoires.

Puis, se radoucissant :

- Ecoutez, pauvre homme ; je ne puis pas vous recevoir, mais allez un peu plus loin, chez le président de la commune, il vous donnera un bon pour souper et coucher à l'auberge. Moi je ne loge pas les rôdeurs des grands chemins.

La porte se referme avec un claquement sec, et Melchior, pétrifié, écoute les pas qui s'éloignent par le corridor dallé.

- Comment ! dit-il enfin. Je serais un rôdeur, moi qui du ciel, apporte la fleur d'amour !

Et un sanglot gonfle sa poitrine.

En ce moment, la neige ne tombe plus et dans le ciel éclairci paraît l'étoile ; la même qui conduisit autrefois le mage à Bethléem. Il la contemple ainsi qu'on regarde une amie et la petite clarté scintillante semble lui ordonner :

- Suis-moi ! Encore aujourd'hui, je te montrerai le chemin !

Quand on est mage, on ne résiste pas à l'appel de l'étoile ; or ce soir elle brille sur la montagne et Melchior ira vers les sommets. Docile, il franchit les torrents, escalade les pentes, traverse les forêts et ne s'arrête qu'au dernier pâturage.

* * *

Dans la chambre basse du petit chalet, la vieille Salomé file. La lumière tremblante d'une pauvre lampe éclaire à peine le logis, mais la flamme qui danse dans l'âtre supplée à cette lueur incertaine. Pauvre demeure, en vérité, dont le seul luxe est la grande photographie d'un jeune soldat qu'on a disposée bien en évidence sur la table en bois mal équarrie. Assise devant son rouet, la femme tord le lin blanc de sa quenouille et, tout en travaillant, elle marmotte à haute voix de petites phrases hachées, selon la coutume des vieillards qui sont seuls.

- Demain Noël !... Triste anniversaire !... Il y aura huit ans que la grippe a enlevé mon Louis ! ... Un si brave enfant... et qui aimait tant sa mère !

- Voici une visite, grand'mère !

C'est Melchior tout blanc de givre qui se tient sur le seuil.

- Eh ! mon Dieu, que j'ai eu peur ! fait la vieille. Quand on est seul à la montagne, on se fait des idées !... Et puis vous ne ressemblez pas à ces touristes qui viennent de temps à autre ici.

- Je ne suis pas un touriste.

- Ça se voit. Peut-être que vous voyagez pour affaires ?

- Justement ; c'est pour la réussite de Noël !

- Ah ! je comprends, dit la vieille qui est bien loin de deviner le nom de son étrange visiteur.

Melchior s'est laissé tomber avec un geste de lassitude sur l'escabeau, au coin de l'âtre. Prise de compassion, son hôtesse s'affaire pour le recevoir.

- Vous êtes exténué, mon pauvre homme ; il faut manger un peu.

Prestement, elle ranime le feu et dispose sur la table du lait bouillant et du pain rassis.

- Voici le réveillon ! fait-elle en riant. C'est bien peu, mais je n'ai rien d'autre.

- Ah l'exquis petit repas !

Tout à l'heure, si découragé, Melchior éprouve maintenant une joie profonde ; il lui semble que les poutres brunes du plafond deviennent comme des linteaux dorés du paradis. Ici, du moins, dans cette chaumière, il a trouvé la bienveillance.

- Ecoutez, grand-mère, dit-il enfin, je vais reprendre mon chemin, mais avant il faut régler l'écot.

- Vous n'y pensez pas ; on ne paie jamais le réveillon de Noël ; il est donné par amour ! fait-elle en riant.

- Il sera aussi payé par amour, grand'mère, répond Melchior.

Alors, sortant du pan de son manteau la petite fleur du Paradis, il la pose devant photographie. La femme a joint les mains :

- C'est mon fils mort, dit-elle.

* * *

Un coup de bise ouvre la porte, et Salomé se lève pour la refermer ; quand elle se retourne, Melchior a disparu, mais la rose de Noël embaume la pauvre cuisine, et sa corolle fraîche semble dire :

- En cette sainte soirée pour tous bonne nouvelle !

Julie Meylan

9. La fleur du désert, un conte de Julie Meylan – Feuille d'Avis de Lausanne du 26 décembre 1927 –

Quand ils se rencontrèrent, l'aurore naissante venait d'éteindre l'Etoile au fond du ciel. Les chameliers avaient fait agenouiller leurs bêtes pour les délester du bât pesant, tandis que les esclaves noirs se hâtaient de dérouler, à l'ombre des tentes, les riches tapis aux couleurs vives. D'autres serviteurs préparaient les plateaux en argent surchargés de fine porcelaines où s'empilaient les confitures à l'essence de roses et les citrons juteux destinés aux maîtres.

Lassés par une longue nuit de voyage et désireux de trouver un peu de recueillement, ceux-ci s'étaient écartés pour quelques minutes de leur escorte

bruyante. C'est ainsi que les trois mages firent connaissance à l'improviste au pied d'une dune, en plein désert.

Balthazar parla le premier :

- Soyez bénis ! fit-il lentement, avec cette voix profonde qui s'attarde sur les finales.

Melchior, que ceignait le haut turban pourpre des mages du sud, répondit :

- Puisse le chemin uni conduire les voyageurs à la réalisation du rêve !

Alors le jeune Gaspard, dont le visage est aussi rose que les glaciers de son pays quand le soleil les embrase au crépuscule, tressaillit vivement. Dans ses yeux clairs, embrumés de mélancolie, une flamme s'éveilla et avec un ton de reproche, il s'écria :

- Ne serait-ce qu'un rêve ?.... Aurait-il fallu parcourir en vain plaines et déserts, braver la fatigue, lutter contre les fauves... L'Etoile ne serait-elle qu'un feu follet trompeur entraînant des insensés à la mort ?... Oh ! s'il en était ainsi !...

Avec un geste d'autorité paternelle, Balthazar posa la main sur l'épaule du jeune homme.

- Paix ! mon fils. Pourquoi de telles paroles en ta bouche ? Il ne faut pas douter. Là-bas, dans l'ouest lointain qui est ma patrie, la nuit s'est éclairée merveilleusement ; une lueur plus rose que l'aurore et plus belle que le grand soleil de midi, a gagné toute la plaine. Elle parut comme j'essayais vainement de déchiffrer l'inscription ancienne, celle que nos pères trouvèrent gravée dans le granit, au flanc de la montagne. Le rayon de l'étoile m'a livré le secret des mots mystérieux. Ils disent : « L'Enfant naîtra en Orient ! Aussitôt j'ai fait seller les chameaux, armer les guerriers porteurs de javelots qui accompagnent les esclaves gardiens des trésors, puis nous sommes partis pour aller voir le prince nouveau-né.

Gaspard écoute avec ferveur ; son âme passionnée et tendre frémit d'émotion en recueillant le message d'un inconnu rencontré au hasard d'une halte journalière.

- Ainsi donc, seigneur, fait-il avec timidité, vous suivez aussi l'étoile ?

- En pourrais-tu douter, enfant ? répond Melchior qui n'a point encore parlé jusqu'ici. Lorsque, du seuil de mon palais, je découvris cet astre nouveau, il me semblait que l'œil de Dieu fouillait en mon âme jusqu'aux replis les plus cachés, et une voix secrète, plus douce que le bruit de la marée sur le sable, murmurait : « Abandonne tout ce qui t'est cher et avance par le chemin qu'indique l'étoile ! Que m'importe un prince nouveau-né dormant dans ses langes brodés. Pour moi je vais chercher la lumière ».

- Un enfant !... la lumière !... Ne serait-ce donc que cela ? murmure Gaspard, pensif.

- Et toi, mon fils, demanda Balthazar avec bonté, n'es-tu pas aussi en route comme nous ?

Avant de répondre, le jeune sage hésite ; un accès de timidité paralyse ses lèvres qui demeurent un instant muettes. Cependant, il triomphe de ce trouble momentané et réplique :

- Seigneur, près de vous je ne suis qu'un enfant ; que sais-je de la destinée ? Dans les brumes mélancoliques de nos plaines boréales, la vie est triste et les hommes égoïstes. Sans qu'ils le sachent, leur âme est morte parce qu'ils ne désirent rien de plus qu'une chasse heureuse et une cabane où le vent ne peut pas entrer. J'étais aussi comme les autres, seulement dans le ciel gris, une lueur a passé : ce n'était pas la froide aurore boréale qui s'éteint tout à coup dans la nuit ; la clarté nouvelle brillait comme une flamme vivante, plus chaude que la flambée des cônes résineux et des branches sèches dans l'âtre. Alors mon cœur glacé s'est mis à battre ; il appelle ; il désire !...

Je comprends, fait Balthazar de sa voix lente : « Tu vas chercher l'amour ! »

* * *

Après la sieste, quand les mages se retrouvèrent, Balthazar invita les deux autres à le suivre dans sa tente pour voir les trésors destinés à l'Enfant royal. Sur un signe du maître, les esclaves exhibèrent les coffrets précieux remplis de hochets en or massif sertis d'émeraudes et de rubis. Il y avait aussi de lourds colliers d'opales et d'améthystes, des bracelets finement ouvragés, une mignonne tiare constellée de diamants et le soleil, déjà bas sur l'horizon qui entraînait jusqu'au fond de la tente, mettait de rougeoyants reflets à tous ces bijoux.

- Quel splendeur ! murmura Gaspard, ébloui.

- Ce sont les bijoux de ma couronne, explique Balthazar. A un roi on ne peut présenter que des présents dignes d'un souverain ; mon offrande sera naturellement la bienvenue !

Le jeune mage blond étouffe un soupir et l'arc de ses lèvres s'abaisse, donnant au visage encore enfantin une expression de tristesse qui fait peine à voir.

Le brun mage du Midi, Melchior, n'a point l'air soucieux et d'un ton satisfait, demande :

Ne voulez-vous point passer aussi chez moi, car il s'y trouve comme ici mes présents pour le nouveau-né !

Sous la tente aux draperies lourdes, les esclaves disposent les amphores d'albâtre à long col et dans l'air chaud, une senteur fine évoque les jardins plantés de roses et d'orchidées.

Ces parfums, fait Melchior, sont l'haleine de mon pays du sud que baigne la vague tiède de la mer. C'est la prière de nos plaines brûlées par le soleil et ivres de lumière !

- Ivres de lumière ! répète avec étonnement Gaspard, et pourtant vous allez en chercher une nouvelle...

- Enfant ! Ne sais-tu pas que la nôtre s'évanouit sous les voiles des tempêtes ? J'offrirai mes parfums à celle qui ne s'éteint jamais !

- Et maintenant, mon fils, fait Balthasar, tu vas aussi nous montrer tes richesses.

Le jeune mage rougit jusqu'à la racine de ses blonds cheveux et une larme indiscreète embua son œil clair.



- Hélas ! seigneurs, nos marais glacés du nord sont arides et presque inhabités. Je ne possède ni riches bijoux ni baumes précieux. Sans argent, ni escorte, je suis parti, ne songeant qu'à l'étoile...

- Mais ta caravane, enfant ?

- Ce sont des inconnus rencontrés au hasard du voyage. Ils me suivent, curieux pour voir seulement ce qui surviendra !

Mais alors, quand nous arriverons chez le roi nouveau-né, tu n'auras rien à lui offrir ! objecta Balthasar avec une nuance de commisération. Veux-tu choisir dans mes écrins un jouet en argent ? J'aurais grand pitié de te voir là-bas avec les mains vides.

Gaspard secoua la tête en un geste de refus puis, entrouvrant son long burnous, il montra là, tout près de son cœur, retenue dans les plis de l'étoffe, une minuscule amphore remplie de terre. Une anémone y est plantée et la fleurette banche épanouit sa corolle gracile.

- Ce sera mon offrande, fait le jeune mage en caressant du doigt une feuille veloutée ; je l'ai trouvée en plein désert, poussant au pied d'un rocher. Avec tendresse je la soigne, partageant avec elle la ration d'eau journalière et la

préservant du simoun qui dessèche ou du soleil trop brûlant. Elle sent bien que je l'aime et ce sera comme un peu de mon cœur que je donnerai à l'enfant !

- Rêveur ! fait Melchior, narquois. Pourquoi t'embarrasser de cette herbe inutile ? N'y a-t-il pas, dans les jardins de l'Orient, des roses mille fois plus belles que cette misérable anémone ?

Sans répondre, les deux vieux mages haussent les épaules. Ils ont grand pitié de leur chimérique compagnon.

* * *

En voyant l'étoile s'arrêter au-dessus de l'hôtellerie, Balthazar et Melchior furent un peu déçus ; ils avaient espéré quelques palais féerique entouré d'une garde imposante. L'étable rustique, le mugissement des bœufs, les pâtres couverts de peaux à peine tannées leur causèrent une fâcheuse surprise. Cependant leur confiance en l'étoile demeura si grande qu'ils reprirent courage.

- Où se trouve le nouveau-né ? demanda Balthazar à une servante qui revenait du puits. Sans lâcher la cruche pleine, la jeune fille indiqua du geste l'étable ouverte :

- C'est là ! fit-elle.

Alors les trois mages sont entrés. Melchior marche le premier ainsi qu'il convient aux gens âgés ; il porte l'amphore d'albâtre fin qu'il dépose devant la crèche. Le parfum des aromates emplit soudain toute l'étable, mais l'enfant, couché sur la paille, n'a pas l'air se s'en apercevoir, car avec ces gauches mouvements des tout petits, il continue à jouer en agitant en l'air ses frêles doigts roses.

Balthazar, ayant ouvert ses coffres, il fait miroiter les gammes des hochets, mais il ne parvient pas à éveiller l'intérêt du nouveau-né dont les yeux regardent fixement les poutres grossières du plafond où les araignées filent leurs toiles. Dépit par son insuccès, le mage tente un nouveau moyen et passe un bracelet au poignet de l'enfant, mais avec un brusque mouvement, celui-ci dégage son bras et le bijou précieux s'en va rouler comme une misérable ordure sur le plancher de l'étable. Secrètement irrité, Balthazar n'insiste pas davantage et remet les beaux écrins à Marie.

- Alors Gaspard, qui se tenait humblement en arrière, s'est avancé ; lentement, il s'agenouille près de la crèche et se recueille quelques minutes. Ses lèvres remuent pour une prière silencieuse et les longues boucles blondes font à l'adolescent comme une auréole de carté. Le nouveau-né, indifférent tout à l'heure, vagit tout doucement en regardant Gaspard. A ce moment celui-ci écarte son burnous, sort la blanche fleur du désert et, avec d'infinies précautions, comme s'il se fut agi d'un être vivant, il la dépose au bord de la crèche.

Or l'enfant, qui avait dédaigné les offrandes précieuses, s'est mis à sourire et avec un geste adorable, il a tendu ses petits bras au pauvre mage Gaspard !...

10. Le rêve de Bitlis, un conte de Noël de Julie Meylan – paru dans la Revue du Dimanche, Lausanne, du 23 décembre 1928 –

Quand, au retour de son voyage au pays des Hébreux, la brune Bitlis, reine de Séba, revint dans ses Etats, personne ne la reconnut. Auparavant, elle était encore une fillette insouciant et rieuse, mais aujourd'hui une expression grave mûrissait le visage pâli et les noires prunelles trahissaient une mélancolie profonde.

Ben Roudi, le plus âgé des conseillers royaux, expliqua :

- C'est la fatigue du voyage qui cause un pareil abattement ; après une nuit paisible, il n'y paraîtra plus.

Mais quand l'aube parut, dessinant des traînées d'or sur le sable du jardin, Bitlis, plus triste que la veille, errait mélancoliquement par les sentiers que bordent les cactus aux fleurs écarlates.

Ben Roudi excusa sa maîtresse :

- Les soucis d'une si aventureuse expédition étaient trop forts pour une femme, fit-il, laissez-la se reposer un peu et dans quelques jours nous la retrouverons vive et joyeuse comme autrefois.

Hélas ! un mois s'écoula et la gaité espérée ne revint pas ; au contraire, Bitlis devenait chaque jour plus lasse et plus triste. Dévoré d'inquiétude, Ben Roudi résolut de lui demander la cause d'une pareille mélancolie.

- Que ma souveraine pardonne mon indiscretion, dit-il, mais il m'est impossible de voir ma noble maîtresse malheureuse. Qu'est-il arrivé ?

Or, comme Bitlis ne répondait pas, le vieillard insista, suppliant :

- Tu sais, ô ma reine, que je donnerais toute ma sagesse pour un de tes sourires et ma vie pour te procurer le bonheur. Raconte-moi ce qui t'attriste et je pourrai peut-être venir à ton aide.

De grosses larmes coulaient sur la longue barbe blanche et les vieilles mains ridées s'agitaient avec un tremblement. Touchée par une affection si fidèle, Bitlis répondit enfin.

- Il n'est rien arrivé.

A moitié rassuré, Ben Roudi sourit faiblement et reprit :

- Seraient-ce peut-être des soucis financiers ? Quand on voyage comme tu l'as fait, les dépenses se multiplient... Cependant, je ne puis le croire, car j'ai vu arriver les chameaux de ton escorte chargés de caisses, de ballots, d'outres...

Elle l'interrompit :

- En effet, Ben Roudi, tous ces colis étaient les présents que j'ai reçus à Jérusalem. Il y a là des lots que tu as comptés contenant les broderies fines et les tapis moelleux tissés à mon intention par les esclaves phéniciennes. Le monarque puissant qui règne là-bas m'a comblée et mes trésors dépassent aujourd'hui ce que mon rêve le plus audacieux n'aurait jamais osé ambitionner.

- Alors pourquoi cette mélancolie ? demanda Ben Roudi avec quelque curiosité.

Ici, Bitlis parti d'un éclat de rire qui ressemblait à un gémissement.

- Ah ! vieillard, me faut-il te rappeler que le métal se rouille et que les perles perdent leur orient ? La goutte de rosée scintillant au fond d'un calice n'est-elle pas plus belle que tous les diamants du monde ? Ne suis-je pas assez riche, en mon pays de Saba, sans aller comme une vulgaire quémandeuse tendre la main sur les grandes routes de la terre ?



Interloqué par la sévérité de cette réponse, le conseiller se tut un instant, mais si grande était son affection pour la reine, qu'il revint bientôt à la charge :

- Pourquoi, ô Bitlis, tu n'es pas heureuse et mes yeux cherchent en vain à deviner la cause secrète de ta pâleur. On dit que ce Salomon est plus instruit que tous les autres princes de la terre, est-ce que, dans sa fatuité, il aurait peut-être oublié les égards qui te sont dus ?

Bitlis a tressailli ; un flot de sang empourpre ses joues :

- Non ! non ! fait-elle avec vivacité ; il est civil autant qu'intelligent et je ne saurais te dire, ô Ben Roudi, tout ce qu'il m'enseigna. Chacun de ses discours est comme un philtre merveilleux qui fait éclore au fond de l'âme les plus nobles pensées.

Ainsi donc, ô gracieuse Bitlis, tu n'as plus rien à souhaiter, puisque tu possèdes l'or et les diamants, ces richesses qu'envie la foule ainsi que la sagesse, ce précieux guide de l'âme.

La reine soupira :

- Ô vieillard, cette sagesse que je désirais toute, enseigne parfois de singulières choses ; elle parle à l'intelligence et laisse le cœur plus desséché que le désert brûlé par le soleil. Tu ne sais pas ce que tu dis en croyant que la science donne du repos à l'esprit. Vois, ô Ben Roudi, le présent que Salomon m'a fait au moment du départ et tu te rendras compte de ce que le grand roi pense des gens et des choses.

Alors, d'un coffret en palissandre, Bitlis sortit un parchemin richement enluminé où s'étalait en caractères hébraïques, cette décevante maxime : « Ce qui est tordu ne peut être redressé ». Ben Roudi déchiffre l'inscription et regarde la reine d'un air interrogateur.

- Je ne comprends pas, fit-il, quel rapport peut exister entre ce proverbe et ta tristesse, ô ma reine ?

Elle soupire un instant, avant d'expliquer :

- Quand je partis pour le pays des Hébreux, je savais bien que le mal gâte la vie, tout comme la chenille souille les belles roses du jardin, mais je pensais que tout peut se corriger. Puisque les esclaves échenillent les rosiers, moi aussi je voulais faire disparaître tout ce qui enlaidit mon cher pays de Sabal. Mais, quand je racontai mes projets à Salomon, il haussa les épaules en disant : vanité ! Puis, pour me rappeler qu'il n'y a pas d'espérance, il me donna ce manuscrit. Dès lors mon rêve de bonheur est envolé et la vie m'est à charge.

La pauvre reine, désolée, penchait la tête et une grosse larme vint tomber sur le parchemin. Ben Roudi ne peut supporter la vue de ce chagrin.

- Ecoute, dit-il, il ya au désert un solitaire qui passe son temps à prier et à étudier les étoiles ; on assure qu'il connaît les mystères de la vie et les lois qui règlent le bonheur. Laisse-moi aller lui demander ce qu'il pense et si ton manuscrit ne se trompe pas.

- Va ! répondit Bitlis, et ne tarde pas de m'apporter des nouvelles.

Tandis que Ben Roudi s'en va chercher la formule mystérieuse qui doit rendre à la jeune souveraine toute sa foi en l'existence, Bitlis, toujours plus pâle et mélancolique, n'est plus que l'ombre d'elle-même. Pareille à la fleur qui se fane sur sa tige, avant de livrer ses pétales desséchés, la petite reine perd ses forces et se détache peu à peu de la vie. Les affaires du royaume ne l'intéressent plus, et quand ses ministres viennent la consulter au sujet de quelque criminel à punir, elle répond, d'un air désabusé :

- A quoi bon châtier ? Ce qui a été sera encore, ce qui est tordu ne peut se redresser.

Dans le pays, on commence à dire tout bas que l'esprit de la reine est malade et la pauvre refuse tous les médicaments que les docteurs du royaume essaient de prescrire. Enfin, un beau matin, la nouvelle se répand dans le palais que la princesse est à l'agonie. C'est justement alors que Ben Roudi arrive du désert.

Aussi promptement que possible, il enjambe les barrières, traverse les jardins, bouscule les gardes, enfonce d'un coup d'épée la lourde porte d'entrée, et, en

quelques enjambées parvient au chevet de la moribonde qui semble dormir. En la voyant si pâle et si décharnée, Ben Roudi sent les larmes monter à ses paupières.

- Voilà donc, murmure-t-il, le résultat que l'on obtient en poursuivant la sagesse humaine !... Pauvres fous que nous sommes !...

En cet instant, la reine ouvrit les yeux et reconnut son conseiller ; un pâle sourire éclaire son visage émacié.

- Trop tard, murmure-t-elle, trop tard, Ben Roudi, car je suis déjà sur le grand seuil d'ombre... Pourtant, avant de partir, je voudrais savoir... Dis-moi !... le parchemin avait-il raison ?... ou bien l'espoir est-il encore permis ?

Alors le vieillard se penche sur la couche funèbre et répondit avec lenteur :

- Le solitaire du désert qui passe sa vie en oraisons, te fait dire, ô ma reine, que les chemins tortueux seront redressés, les vallées comblées et les montagnes aplanies, parce que toutes choses vont devenir nouvelles. La sagesse de Salomon sera surpassée par l'amour de Celui qui doit venir.

- Oh ! fit la reine avec un air de joie, mais quand cela arrivera-t-il ?

- Plus tard, lorsque le temps fixé sera révolu.

- Je ne le verrai pas, bégaya tristement la petite reine défaillante.

Alors le vieillard sortit des plis de sa tunique un miroir de cuivre qu'il plaça entre les mains de la mourante et expliqua d'une voix grave.

- Tu vas t'endormir, ô Bitlis, mais dans les brumes qui voilent encore l'avenir se lèvera une étoile nouvelle ; son premier rayon que je te donne, tu verras des choses étranges et magnifiques...

Il ne put achever, car la reine venait d'expirer.

* * *

Selon l'usage, on a déposé la dépouille dans la grotte royale creusée au flanc de la montagne sabéenne. Tout autour de la couche funéraire, on déposa les objets dont la souveraine aimait à s'entourer : amphores remplies de parfums rares, coffrets à bijoux, éventails emplumés et le fameux parchemin hébraïque, cause secrète de tant de larme. Etendue sur un lit en marbre rose qu'enrichissent de brillants cabochons, celle qui fut la reine de Saba paraît sommeiller et ses doigts cerclés d'or sont entrecroisés sur le miroir prophétique apporté du désert par Ben Roudi.

* * *

Longtemps elle a dormi, la brune Bitlis. Les siècles ont passé, ramenant le jeu régulier des saisons qui, au renouveau, sème les couronnes fleuries et mûrit en automne les fruits dorés. Effondré sous les assauts du temps, le brillant royaume de Saba n'a pas même laissé un souvenir. La ronce et les reptiles immondes envahissent les cours, les palais et l'étoile promise jadis par le solitaire du désert

n'a point paru. Le méchant continue à pratiquer ses abominations et l'injustice règne parmi les fils des hommes. Le vent, qui hurle durant les nuits d'hiver, semble dire : Que sont les promesses ?... Vanité !

* * *

Or voici qu'une nuit la plaine de Saba parut s'animer. Il y eut comme un frisson léger qui rida les ondes tièdes de la mer et le parfum des roses sauvages monta comme un encens vers l'azur sombre où passaient de grands nuages, restes de la dernière tempête. La brise, qui agitait les palmiers, paraissait aussi douce qu'une caresse et une grande paix gagnait toutes choses. Soudain, la terre s'émut et trembla avec un sourd grondement, les cimes des arbres vacillèrent et la pierre qui fermait la grotte funèbre roula jusqu'au bas de la pente, laissant libre l'entrée. C'est alors qu'apparut l'étoile ; elle vint du bord de l'horizon et gagna bientôt tout le ciel. Dans les bosquets, les oiseaux se mirent à chanter et ce fut comme une aube de joie et de paix. La clarté pénétra aussi dans l'hypogée où reposait Bitlis et elle erra un instant sur le front de la morte. Aussitôt les paupières battirent et, pareille à un dormeur qui sort d'un rêve pénible, la reine, se rappelant la prophétie ancienne, ses yeux, avides de connaître enfin la vérité, interrogèrent le miroir.

Tout d'abord elle ne vit rien, car une buée indécise ternissait le métal. Mais à mesure que la lumière de l'étoile devenait plus vive, l'image se précisait. Soudain Bitlis poussa une exclamation de surprise ; elle reconnaissait l'endroit. C'était Jérusalem, avec sa colline, son temple, ses cours où si souvent elle avait écouté les instructions du grand monarque, le seuil de marbre où il se tenait pour lui dire adieu en lui remettant le fameux parchemin. Puis la vision se brouilla et fut remplacée par une autre. C'était une étable avec un nouveau-né couché sur la paille. Devant la crèche où il reposait, passait un bizarre cortège où se coudoyaient des rois en vêtements somptueux, des mendiants en loques, des perclus et des infirmes. L'enfant leur tendait les bras en souriant et aussitôt les loques devenaient des manteaux de cour, tandis que les membres déviés des perclus se redressaient à miracle...

Bitlis a compris : les choses anciennes sont passées ; là où la sagesse avait échoué, l'amour triomphe. Par le chemin d'espérance que trace un rayon d'étoile, la reine de Saba ira, elle aussi, présenter ses hommages à Celui qui fait toutes choses nouvelles⁹.

Julie Meylan

⁹ Par ce conte, Julie Meylan fait une critique très vive du Livre de la Sagesse, celui des Proverbes aussi, de l'ancien testament, et que l'on attribue à Salomon. Elle lui oppose les Evangiles du nouveau testament qu'elle considère comme supérieurs, voire comme les seuls vrais.

La lumière est venue, un récit de Noël de Julie Meylan – paru dans la Feuille d’Avis de Lausanne du 24 décembre 1928 –

- Au revoir, madame Rose ! Heureux Noël !

Les voix des enfants résonnent dans le corridor et les rires joyeux s’éloignent par degrés dans la cage de l’escalier. Bientôt un claquement sec annonce que la grande porte du rez-de-chaussée vient de se fermer. Adossée à la barrière de la rampe, Mme Rose frissonne et, d’un mouvement rapide, remonte le châle qui avait glissé le long de ses épaules maigres. Puis, avec un soupir, elle rentre dans son appartement.

Le piano est resté ouvert et le métronome continue son tic-tac monotone. Prestement la femme arrête le balancier, ferme le grand Pleyel et se laisse tomber sur un siège. L’excitation qui, tout à l’heure, la rajeunissait, a disparu, et le visage ridé trahit une grande lassitude. Des plis profonds se creusent aux côtés de la bouche fine et les yeux cernés regardent sans les voir les flocons qui tourbillonnent devant les vitres.

Mme Lemat vient de donner sa dernière leçon de piano avant les vacances de fin d’année, et ses élèves lui ont apporté tout à l’heure leurs vœux et leurs cadeaux de Noël. Maintenant, la joyeuse bande est partie, heureuse de secouer pour une quinzaine la discipline scolaire et le travail régulier imposé par les programmes.

Mais si les écoliers sont ravis d’être libres, la maîtresse de piano ne partage pas leurs sentiments ; c’est avec appréhension qu’elle songe à ces deux longues semaines où il faudra rester seule dans cette rue qui lui est encore étrangère. Machinalement, Mme Rose joue avec les paquets noués de faveurs roses alignés sur la table à son intention. Elle n’accorde pas même un regard distrait à la superbe tourte qui figure au milieu de tous ces cadeaux, mais furtivement, comme si c’était une honte, elle essuie une larme indiscrete sur sa joue.

C’est la première fois que la pauvre femme se trouve seule en une veille de Noël. L’an dernier, rien n’était changé dans son existence ; son mari, l’architecte Lemat, occupait toujours la première place dans la société de la ville et tout le confort que peut procurer la fortune se trouvait dans la luxueuse villa de l’architecte.

Ah ! la vie était douce, dans cet intérieur ouaté de tendresse, entre le mari si affectueux et Richard, le fils unique, beau garçon à qui souriait une brillante carrière. Hélas ! il faut peu de temps pour changer les situations, comme il suffit d’une nuit de gelée pour tuer les plus belles roses ; une spéculation malheureuse a ruiné l’architecte qui, de chagrin, a succombé à une apoplexie foudroyante. Quant à Richard, surmené par des examens, il fut pris d’un accès de délire et dut être transféré dans une maison de santé. Il fallut vendre la somptueuse villa, liquider les objets d’art et désintéresser les créanciers.

Quand tout fut fini, la veuve est venue s’installer dans ce modeste quartier et, utilisant son beau talent de pianiste, elle s’est mise à donner des leçons de

solfège qui lui permettent de vivoter à force d'économie. On ne s'adapte pas d'un jour à l'autre à un changement de vie aussi radical, car outre la perte de la situation matérielle, il y a encore le déclassement social et la solitude complète.

En effet, privilégiés sous tous les rapports, les Lemat vivaient un peu en égoïstes, se suffisant à eux-mêmes et ne songeant guère aux autres ; aussi, quand vint l'épreuve, la pauvre Mme Rose dut-elle payer la rançon du bonheur passé. De la même façon qu'elle ne se souciait pas autrefois des misères d'autrui, on ne se préoccupa guère des siennes.

Ainsi, que de fois, le soir, a-t-elle souhaité ne jamais se réveiller ! Que de fois la révolte a grondé au fond de son cœur endolori ! Pourtant, elle a résisté jusqu'ici soutenue par le sentiment de son devoir envers son malheureux enfant dont la raison obscurcie a perdu le sentiment réel des choses.

* * *

Maintenant, seule dans cette pièce que le départ des jeunes élèves rend plus triste et plus vide, la pauvre femme se sent désemparée. Pareils à des ombres malfaisantes, les souvenirs du passé reviennent, insistants et morbides. L'obsession devient si vive que Mme Rose pousse un gémissement :

- Oh ! mon Dieu ! fait-elle. Etre ainsi, seule pour lutter !... Je ne puis plus !... Ah ! mourir !... Echapper à ce désert !... Oui, mourir !...

D'un air égaré, elle regarde la croisée où le ciel qui s'est un peu découvert, laisse voir une première étoile. Ce spectacle est si paisible que Mme Lemat se calme un instant, mais elle reprend bientôt sur un ton de révolte :

- Et c'est demain Noël ! Le jour de la joie !... Quelle ironie !... Belle joie pour ceux qui n'ont plus rien à espérer comme moi !... Si au moins je recevais quelque chose de mon pauvre Richard ; mais rien !... Voici la correspondance de ce soir : des journaux, es prospectus, des réclames et c'est tout... Triste fête !

En ce moment les cloches de Noël s'ébranlent et leur grande voix semble clamer :

- Paix sur la terre !

Mme Lemat tressaille et sa pensée retourne à Noël passé. Elle se revoit comme à cette heure dans le joli salon tout fleuri avec son mari et son fils. Quand les cloches commencèrent à sonner, Richard dit :

- Combien nous sommes heureux, n'est-ce pas, mère ? L'an prochain ce sera encore davantage peut-être !

Hélas ! il y a maintenant une tombe au cimetière et des ruines partout ! En y songeant, la pauvre mère à peine à retenir ses sanglots.

Tout à coup un bruit inusité attire son attention ; on dirait que quelqu'un pleure de l'autre côté de la paroi. C'est bien cela, car on distingue maintenant de petits gémissements contenus et de longs soupirs. Cela se passe dans la chambre voisine où loge Marthe Grenat, la lingère.

- Pauvre fille ! murmure la maîtresse de piano. Elle est seule comme moi et qui sait, son poêle est peut-être froid et son armoire vide !

La jeune ouvrière, qui travaille pour un grand magasin, n'a de relations avec personne. Invariablement vêtue de noir, elle passe dans l'escalier, toujours pressée de retourner à son travail. Mme Lemat aurait aimé lier connaissance, mais sa réserve d'autrefois ne lui a pas enseigné comment rompre la glace ; aussi se salue-t-on à peine. La pauvre lingère doit se sentir évidemment bien solitaire, et le son des cloches lui aura pour sûr rappelé des choses tristes. Une compassion soudaine gagne le cœur de Mme Lemat. C'est un sentiment nouveau qu'elle n'a encore jamais éprouvé. Savoir qu'il y a au monde d'autres douleurs que la sienne et chercher à les consoler, n'est-ce pas le meilleur remède pour chasser les papillons noirs ?

Tout en tendant l'oreille pour savoir ce qui se passe dans la chambre voisine, Mme Rose remarque la belle tourte qui orne sa table :

- Quel gâteau monumental ! pense-t-elle ; il faudrait être au moins quatre ou cinq pour en jouir !

Pareille au fameux Sésame ouvre-toi qui força jadis la fabuleuse caverne d'Aladin, cette réflexion éveille chez la maîtresse de piano une transformation radicale ; son sang bat plus vite dans ses artères et toutes les tendresses réprimées de ce cœur de mère se réveillent. La vie qui, tout à l'heure, paraissait à Mme Rose si décolorée, a repris un sens et la grisaille de ce jour finissant s'éclaire d'une lueur.

- La jeune fille s'ennuie sûrement, murmura-t-elle. Si j'allais lui dire de venir passer la soirée ici ? A Noël, on peut bien prendre des libertés et faire des invitations qu'on n'oserait pas formuler un autre temps ?

Tout-à-coup elle s'interrompt, car sa pensée va chercher un autre solitaire : Raymond Leprat, le voisin des mansardes. Ce jeune provincial, échoué dans la grand'ville, vit avec peine avec les maigres appointements que lui procure son travail de bureau. Malgré sa passion pour la musique, il ne peut se payer le luxe des concerts. Et bien la maîtresse de piano lui donnera ce soir une audition.

En un tour de main, elle arrange ses cheveux, rajuste son châle et court jusqu'à la porte de Marthe Grenat. Avant de frapper, elle hésite, prise de timidité, mais le souvenir des pleurs entendus tout à l'heure lui rend de l'assurance. Elle heurte et la porte s'ouvre à moitié, laissant voir dans l'entrebâillure le visage rouge et bouffi de Marthe. Les dernières larmes sont encore autour des cils.

Vivement, comme si elle ne remarquait rien, Mme Lemat tend la main et parle avec volubilité :

- Ecoutez, mademoiselle, je viens vous demander un service...
- Si je le puis, c'est avec plaisir !
- Je suis seule ce soir ; c'est la première fois en ma vie que je me trouve ainsi à Noël. Faites-moi l'aumône de quelques heures et venez les passer chez moi !

Ah ! quel tact exquis ! Elle aurait pu dire tout autre chose, mais cela n'aurait pas eu le même résultat. Rappeler à la jeune ouvrière qu'il y a d'autres gens seuls au monde, c'est lui faire oublier sa propre solitude. Aussi, les yeux brillants, répond-elle :

- Oh ! je comprends votre ennui ! J'irai aussitôt que ma couture sera terminée, dans une demi-heure peut-être.

Il s'agit maintenant d'aller chez Raymond Leprat ; c'est un peu plus malaisé qu'en bas, car le jeune homme est ombrageux comme un poulain rétif. Seulement, quand on consulte son cœur, on a des inventions inattendues.

Quand, ayant ouvert sa porte et reconnu sa visiteuse, Raymond demande avec quelque surprise :

- A quoi dois-je l'honneur ?

- Au souvenir, répond Mme Lemat d'une voix qui tremble. J'ai un fils de votre âge ; l'an dernier nous avons fêté Noël ensemble. Hélas ! aujourd'hui il est malade, vous le savez ? Il aimait tant la musique et je lui jouais tout ce qu'il me demandait ! Or, ces cloches, cette veille de fête, me rappellent si fort nos belles séances d'autrefois, que je désire avoir un moment un jeune ami à qui jouer une sonate comme je le faisais pour Richard. Voulez-vous être mon auditeur ?

Plein de compassion, Leprat, qui ne se doute pas du prétexte inventé par Mme Rose pour masquer sa charité, répond gentiment :

- Certainement, madame, j'irai tout à l'heure.

* * *



De retour dans sa chambre, Mme Lemat apprête toutes choses, met la bouilloire sur le feu, la nappe brodée et le service à thé sur la table. La pièce a pris un air confortable qui fait plaisir à voir ; aussi quand arrive Marthe Grenat, s'écrie-t-elle :

- Comme c'est joli chez vous !

Toute trace de chagrin a disparu de son visage et elle paraît jouir pleinement de se trouver dans un endroit chaud et élégant. Quant à Raymond, il ne dit pas grand'chose, mais tandis que l'hôtesse verse le thé bouillant dans les tasses de fine porcelaine, elle l'entend murmurer :

- Quelle belle soirée ! c'est la première fois que je suis si heureux depuis la mort de ma mère !

Dehors, la bise souffle en furie ; le gel fait craquer la neige sous les pas des rares passants, mais ici on ne songe pas à l'hiver. Mme Lemat s'est mise au piano et joue de vieux Noël's que Raymond accompagne en chantonnant, et Marthe sourit en tournant les pages d'un album. La pendule a sonné déjà plusieurs fois, mais on n'a pas entendu, et la joie de Noël faite de bienveillance et de paix, a rempli le cœur de ces trois solitaires...

* * *

Les deux invités sont partis, et Mme Lemat, un peu fatiguée, s'est assise sur la chaise basse où elle était effondrée après le départ de ses élèves de piano. Seulement sa mélancolie a disparu et elle se dit :

- Oui, Noël est une belle fête !... Il n'y a qu'à vouloir comprendre !...

En arrangeant ses albums de musique, elle fait glisser le paquet de journaux arrivés ce soir et auxquels elle n'avait pas touché. Un prospectus tombe, laissant voir une lettre qui s'était glissée à l'intérieur. Mme Lemat tressaille : c'est l'écriture de son fils. Vivement elle fait sauter le cachet et lit ce qui suit :

- Mère chérie ! Pour la première fois depuis six mois je suis tout à fait bien. Le docteur s'étonne d'une si brusque guérison ; c'est un miracle. J'étais dans la nuit ; maintenant la lumière est revenue. Dieu est bon de vous donner une pareille joie pour Noël !

Par prudence je resterai ici encore trois ou quatre jours. Mais viens me chercher pour que nous commencions ensemble l'année nouvelle. La vie sera bonne et nous nous aimerons bien !

Au revoir, mère chérie !

Ton fils Richard

* * *

Mme Lemat s'est laissée glisser à genoux sur le tapis ; ses yeux brillent, remplis de larmes et la joie transfigure son visage fatigué.

- Oh ! quelle grande bénédiction ! fait-elle. Serait-ce déjà la récompense de mon effort de ce soir ?

Puis, se reprenant, elle répète avec lenteur ces paroles anciennes et pourtant toujours réalisables :

- Ceux qui marchaient dans le pays de l'ombre et de la mort ont vu une grande lumière !...

Julie Meylan

11. Or, il y eut une grande lumière ! légende de Noël de Julie Meylan – paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne du 24 décembre 1929 –

Dans son palais en troncs de bouleau où le vent du nord entre, indiscret, par les fissures qu'on a oublié de garnir avec de la mousse, le vieux roi Thord est assis devant l'âtre. Songeur, il regarde les bûches se consumer. Pareilles à des serpents de feu, les flammes montent, dansent, retombent et s'élancent à nouveau. Sous leur morsure brûlante, le bois résineux crépite et s'effondre en un amas de braises rougeoyantes. Leur reflet éclaire à peine la salle rustique où, sur le sol brut, des peaux d'ours sont étalées en guise de couches et de sièges. Dans un angle un carquois à moitié rempli de flèches et un arc sont restés là depuis la dernière chasse.

Le roi Thord est un grand vieillard aux cheveux plus blancs que les glaces de la montagne Wiehern ; ses yeux au regard autoritaire et perçant peuvent voir les choses les plus cachées et deviner les mystères qui voilent l'avenir. Il sait pourquoi l'aurore boréale vient fleurir la nuit d'hiver et pourquoi, au printemps, le soleil remonte dans l'azur le soir avant d'avoir touché le bord de l'horizon. Il explique le jeu bizarre des nues quand elles s'accrochent aux rochers et folâtrant avec le vent du nord. Dans l'île qui est son domaine, chacun révère le vieux monarque et l'on vient en grande cérémonie le chercher pour qu'il préside aux cérémonies rituelles. La plus importante est celle du solstice d'hiver ; alors on va en cortège à la fontaine sacrée où Thord rend ses oracles en présence du peuple.

La fête va justement avoir lieu dans quelques instants, et c'est à quoi songe le vieux roi. Combien de fois déjà la veille du solstice, a-t-il présidé la cérémonie, septante fois... nonante fois peut-être. Il ne saurait le dire, car pour lui la roue des saisons a tourné si souvent depuis que son père Sigurd lui laissa la couronne royale et la baguette divinatoire propice aux incantations et aux rêves !

Or, tout à l'heure, Thord va officier, et, dans la source intermittente qui jaillit aux flancs de la montagne, il lira les arrêts du Destin. Pendant ce temps la grande nuit du solstice déroulera ses brumes terrifiantes. La nuit... Jamais encore au cours de sa longue vie riche en aventures, Thord n'en a vu une pareille ! Froide et implacable, elle s'est insinuée dans la clarté indécise du soir, éteignant au ciel endeillé quelque timide étoile. L'ombre méchante a rôdé sous

les pins, frôlant la montagne ; elle est entrée sans s'annoncer dans le palais du roi.

Thord frissonne et ramène autour de son buste la peau de loup qui risquait de glisser à terre. Allons, une brassée de cônes secs pour raviver la flamme endormie au foyer. Comme une grêle de boulets bruns, les pommes de pin roulent sur le lit de braises ; une étincelle jaillit, la flamme se ranime et s'élance, dessinant une lueur fugitive sur les flancs du hanap où l'hydromel a laissé des traces. Le reflet capricieux s'éteint bientôt et la nuit, plus dense que jamais, s'établit silencieusement dans la mélancolique salle.

Couché aux pieds de son maître, un chien loup paraît lui-même angoissé par cette obscurité extraordinaire, car il gémit doucement et vient, en rampant, appuyer sa tête sur les genoux du roi.

Ah ! tu trembles ! Comme moi, tu vois que ce solstice ne ressemble pas aux autres. Tu as peur ? ... comme moi !



La bête lève vers l'homme un regard chargé de pensées, et une fois encore elle pousse une plainte étouffée.

A cette minute, la peau du buffle qui sert de porte se soulève et Guntram, le piqueur du roi, s'approche. Il porte sur son bras la longue tunique de laine blanche et le cercle d'or qui sont les vêtements royaux.

- Voici, maître, dit-il en fléchissant le genou. Il est temps de revêtir le costume de fête, car le peuple est réuni depuis longtemps ; il s'impatiente ! Ah ! roi Thord, ce ne sera pas facile d'aller jusqu'à la montagne Wiehern, la nuit est

si noire qu'on ne distingue plus même la falaise, et le vent d'ouest a amoncelé la neige, si bien qu'on ne sait où est la route. Les torches de résine ne veulent pas brûler et la plupart se sont éteintes ; mauvais présage, pour sûr !

Les sourcils froncés, Thord écoute tout en enfilant la longue tunique qui porte en broderie les insignes royaux. Sur ses cheveux de neige, il pose le cercle de métal précieux et prend la baguette de noisetier suspendue à la paroi.

- Allons ! fait-il d'un ton impératif.

Vivement Guntram soulève la portière rustique pour livrer passage au roi. Dehors, dans l'espace laissé libre autour du palais, est massée une foule silencieuse : guerriers, porteurs d'arcs et de javelots, femmes enveloppées dans des peaux de bêtes, enfants aux têtes blondes saluent d'une longue acclamation l'arrivée de leur souverain : Och he zo ! Och he zo ! crient-ils en ces syllabes gutturales vibrant étrangement jusque dans l'écho des rochers. Des porteurs de torches se tiennent devant le palais, mais la flamme vacillante fait paraître plus lugubre et plus impénétrables les ténèbres extraordinaires de cette soirée de fête.

Le malaise inexplicable que ressentait Thord tout à l'heure, a évidemment gagné la foule, car de jeunes enfants pleurent tout bas en cachant leurs visages dans les tuniques maternelles.

Pourtant le roi s'est ressaisi, moins que personne il n'a le droit de montrer quelque frayeur. Redressant sa haute taille que le poids des ans n'a point encore voûtée et brandissant la baguette de coudrier, emblème des dons prophétiques, il donne ce commandement bref :

- A la fontaine des enchantements !

En un clin d'œil tout le peuple est en marche. En tête vont les porteurs de torches qui encadrent le roi ; après suit le peuple. Spectacle étrange, en vérité, que celui de ces groupes piétinant dans la neige et cherchant à tâtons leur chemin dans une obscurité que troue à peine la clarté fumeuse des torches de résine.

Longtemps le cortège avance en trébuchant ; mais soudain une ombre plus noire barre les ténèbres : c'est le rocher de Wiehern. On est arrivé. Là, dans la paroi granitique, coule parfois une source intermittente. On l'appelle : la fontaine des enchantements.

Elle jaillit deux ou trois fois en vingt-quatre heures et remplit une vasque naturelle creusée au flanc de la montagne. Les Dieux, pense-t-on, protègent cette eau miraculeuse, aussi personne n'a jamais osé en boire. Le roi seul, qui est un croyant, y vient une fois l'an au cours de la grande nuit du solstice pour y plonger sa baguette sacrée. Alors, tandis que l'eau chaude fume dans l'air glacé, le voyant, penché sur le bassin, étudie les remous de l'écume et prédit ce que sera la nouvelle année. C'est ainsi qu'il annonça autrefois la grande famine et la peste qui suivit. Chaque année on attend avec crainte cette heure où parlent les augures.

Arrêté devant la fontaine, Thord demeure rêveur. La flamme incertaine des torches jette de fantastiques clartés sur son visage qui a les tons du vieil ivoire.

Pas un muscle ne bouge dans cette face hiératique ; seuls les yeux étincelants fixent la paroi sèche et nue. Le vent s'est arrêté, mais l'épais voile de brumes cache toujours le ciel et le silence n'est troublé que par le vol soyeux d'une chouette effrayée. Longtemps le roi demeure immobile ; il attend que jaillisse l'eau effervescente pour rendre ses augures.

Tout autour le peuple commence à s'impatiser et des murmures courent parmi les groupes :

- La source ne coule pas ... Les dieux seraient-ils irrités ?... Pourquoi ces ténèbres effrayants ? ... Le malheur est sur nous !

La rumeur grandit sans que Thord, absorbé par sa méditation, paraisse l'entendre. Tout à coup, de sa baguette levée, il fait un signe de commandement :

- Paix ! crie-t-il. Ecoutez ! La montagne va parler !

Il n'a pas achevé ces mots qu'un grondement sourd résonne longuement, tandis que sous les amas de neige le sol tremble comme une feuille sèche demeurée au rameau et qu'agite le vent de la tempête. Terrifiée, la foule se presse autour du roi et les plus intrépides guerriers frissonnent malgré leurs armes.

Ecore une fois la baguette royale se lève avec lenteur ; maintenant elle donne le signal annonçant la venue de l'eau mystérieuse. Pour mieux voir, les têtes se penchent et les mères tiennent dans leurs bras les petits bambins pour qu'ils soient aussi les témoins du prodige. Brusquement, d'une fente rocheuse, une colonne d'eau s'élance puis, en une gracieuse courbe, va tomber dans le bassin qui est au-dessous. Le phénomène dure quelques secondes et s'arrête aussi soudainement qu'il a commencé.

Ayant plongé trois fois sa baguette dans l'eau prophétique, Thord se met à parler :

- Peuple ! dit-il, ce que je vois, c'est la nuit. Plus sombre que nos grandes forêts de pins et plus méchante que la dent des fauves, elle fauche le rêve avant son éclosion et tue dans le sillon la bonne graine qui devait produire la récolte. Je la vois, cette nuit terrible qui règne dans le monde par les sanglots et les cris de haine... Partout des querelles et des souffrances !...

Tandis que le roi parle en phrases entrecoupées, son visage convulsé exprime un effroi indicible et sa main qui tient la baguette est agitée d'un fort tremblement. La foule effrayée courbe la tête comme font les roseaux sous le vent de la tempête.

Après un court silence, Thord reprend la parole, mais sa voix naguère sonore, est maintenant plaintive et sourde.

- Oui ! la nuit ! gémit-il, parce qu'il y a de la haine sur toute la terre ! ... Mais qu'arrive-t-il ? ... Je ne vois plus rien !... Serait-ce dont la fin de tout ?

En effet, une rafale vient d'éteindre les torches ; une seule brûle encore près du roi et éclaire à peine la silhouette du vieillard.

- Malheur ! crie le peuple. Le ciel est irrité ! Fuyons !

Tandis que les poltrons cherchent à s'éloigner, Thord prend dans sa main gauche la torche qui brûle encore et interroge à nouveau l'eau mystérieuse.

- Arrêtez ! crie-t-il. Sa voix a repris toute son autorité et elle vibre, joyeuse. Revenez et écoutez ce que dit encore l'oracle !

A cet appel, les fuyards hésitent, reviennent sur leurs pas et font cercle autour du vieux monarque.

- Ô merveille ! explique-t-il, une aube se lève là-bas, dans le pays qui ne connaît pas les tempêtes ni la longue nuit d'hiver. Ce n'est pas une aurore terne et grise comme celle qui effleure la neige de nos montagnes ou qui baigne ses ailes feutrées dans les ondes glauques de notre mer démontée. C'est une lumière d'étoile, qui passe dans le ciel clair. Elle éveille des bergers dans les champs et conduit des caravanes vers une hôtellerie !... Oh ! mon peuple, là, je vois un enfant !... ses yeux sont plus brillants que l'étoile !... Quand il sourit, les sanglots se calment et les plaintes se taisent... Il tend les bras et la nuit, confuse, replie ses voiles tristes... La lumière vient... plus rapide que l'aile du faucon... O mon peuple, la vois-tu ?

De son bras levé, le vieillard montre l'orient. Une rafale déchire les brumes ; elles s'effilochent et disparaissent. Alors, dans l'azur scintillant d'étoiles, une lueur est apparue ; indécise tout d'abord, elle augmente peu à peu et, de l'horizon, s'étale jusqu'au zénith.

Une aurore boréale ! murmurent quelques-uns.

De sa baguette, Thord trace dans l'air un grand signe de croix.

- Peuple ! dit-il encore, prête l'oreille aux voix qui, des abîmes célestes, annoncent la lumière. Les entends-tu ?... Elles chantent : Gloire !

Puis, lâchant sa baguette et s'abattant comme une masse, le prophète de l'île Wiehern ferme ses yeux aux indécises lueurs de la terre pour les ouvrir aux clartés éternelles.

* * *

Or, cette nuit-là, un enfant naissait à Bethléem, et sur les champs de Judée, les pâtres virent une grande lumière.

Julie Meylan

13. Or il y eut une étoile – un conte de Julie Meylan paru dans la FAVJ du 24 décembre 1930, corrigé puis paru à son tour dans le Journal de Vallorbe du 30 décembre 1930¹⁰ –

L'ombre violette du soir gagnait les coteaux où les ceps dépouillés alignaient leurs bataillons monotones. Déjà, sur l'autre rive du lac, les lumières de la

¹⁰ Nous reprenons ici la version de Vallorbe.

Savoie pointillaient de flammes rouges, le soir montait et les sons de l'Angélus, apportés par un coup de vent, arrivaient jusqu'à la maison des vignes.

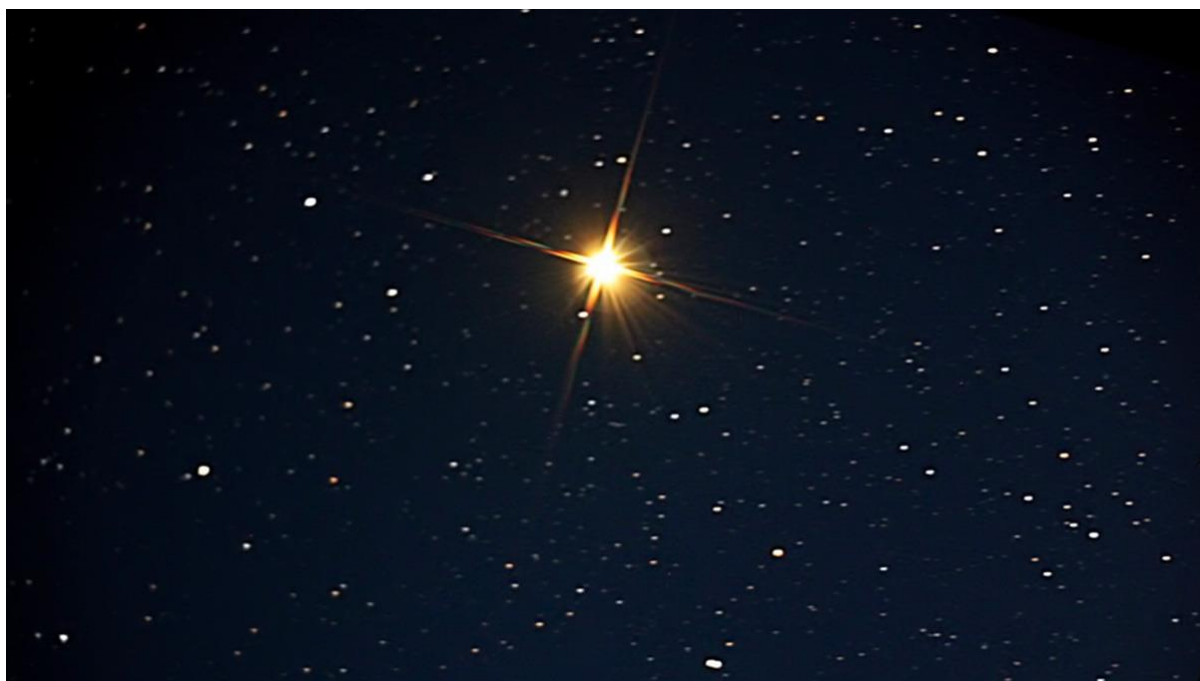
Assis devant le feu de sarments, en cette veille de Noël froide et claire, le vieux Béat racontait des histoires.

- Connaissez-vous celle de l'étoile ? demanda-t-il.

Puis, sans attendre de réponse, il jeta un nouveau fagot dans l'âtre et, tandis qu'un tourbillon d'étincelles s'élançait le long de la muraille noire de suie, il commença :

- Pour lors il y avait grand branle-bas dans le Ciel, car on savait que l'Enfant allait naître sur la terre. Aussi tous les anges s'apprêtaient en vue de la fête : les uns ajustaient à leurs lyres des cordes d'argent pour le concert prochain, d'autres tressaient des couronnes de lis qu'on laisserait tomber dans les champs autour de Bethléem ou dans le petit courtil de l'hôtellerie. C'était un va et vient incessant, où il eut été impossible de retrouver la sérénité coutumière aux demeures célestes.

Pourtant, au milieu de toute cette allégresse, l'archange Ludiel faisait mélancolique figure. Il avait replié ses ailes couleur d'ombre et ses beaux yeux étaient voilés de regret. Il y avait bien de quoi être triste, car, tandis que tout le monde serait à la fête sur les champs de Judée, lui devrait rester fidèle à sa tâche. Il faut savoir que celle de Ludiel consiste à allumer chaque soir ces lampes éternelles que les fils de la terre appellent des étoiles. C'est un travail qui ne souffre pas de retard et ne permet aucune heure de congé.



Assis sur les degrés de marbre qui descendent vers l'azur, le bel ange demeurait immobile et chagrin.

- Que fais-tu là, rêveur ? demanda Gabriel qui passait, fort affairé. Ne viens-tu donc pas te joindre au concert que nous allons donner tantôt pour saluer la venue de l'Enfant ?

- Hélas ! frère !, je le voudrais bien, mais qui me remplacerait pour allumer les lampadaires de l'espace ? Tu sais bien que je ne puis m'éloigner.

- Oh ! mon brave Ludiel, ne pourrais-tu pas, pour ce jour de grand fête, laisser les étoiles s'allumer toutes seules ? D'ailleurs, pour une fois, qu'elles ne seraient pas scintillantes, les hommes n'en mourront pas ; ils n'y prendront même pas garde. Viens avec nous ; nous allons chanter un « Gloria » sur les nues de la terre.

Involontairement Ludiel fait un mouvement pour suivre celui qui l'invite d'une manière aussi pressante, mais, se ravisant, il secoue en signe de dénégation ses longues boucles noires.

- Non ! vois-tu, Gabriel, je ne puis pas ! Ne me fais pas tomber en péché de désobéissance. Il me faut rester fidèle au poste. D'ailleurs, s'il n'y avait pas d'étoiles ce soir, comment trouveriez-vous le chemin de Bethléem ?

Gabriel haussa dédaigneusement les épaules :

- Ne sais-tu pas que tes lumignons sont bien faibles en comparaison de la grande clarté qui vient de Bethléem ?

Puis, avec un frou-frou d'ailes, il s'éloigna.

Demeuré seul, Ludiel se met au travail, ce qui fait passer son ennui. Il n'est rien de plus salubre qu'une occupation pour aider à supporter le chagrin. Comme chaque soir, il allume d'abord l'étoile du Berger, ce qui lui permet de voir, au lointain, les champs de Judée. Là-bas, assis sur les talus herbeux, des pâtres causent tout en se taillant des flûtes dans des branches de saules. Autour d'eux, des brebis et de jeunes veaux broutent.

A ce moment un grand bruit d'ailes annonce le passage des anges. Ils descendent par l'escalier de marbre pour aller donner leur concert.

- Viens avec nous, Ludiel, disent-ils. L'étoile du Berger est allumée, n'est-ce point assez ?

Mais il secoua la tête.

- Non, frères ! Pour fêter l'Enfant toutes nos lampes doivent brûler.

Alors, comme l'heure presse, les musiciens du ciel n'insistent plus et s'envolent à grand bruit sans se retourner. Ludiel les suit du regard, tristement, en étouffant un gros soupir et se remet à la besogne.

Ce n'est point chose aisée que de faire brûler les étoiles ; les jeux de l'ombre et de la lumière ménagent des surprises, mais Ludiel est habile. Prestement, il va d'une étoile à l'autre, activant ici un rayon indécis ou modérant ailleurs une flamme trop hardie.

Au moment où il achève de mettre en ordre sa dernière étoile, le « Gloria » retentissait là-bas, dans les nues.

Ce fut merveilleux. Sur les champs de la terre, les grandes anémones s'épanouissent comme en plein jour et les roses des buissons donnent des

parfums plus doux qu'une caresse. Tandis que les rossignols filaient tout doucement leurs longues notes qui ressemblent à une prière, les pâtres, abandonnant les flûtes à moitié taillées, se mirent à courir du côté de Bethléem. Alors Ludiel vit que l'Enfant était né.

Il reposait dans l'étable, sans paraître ouïr la belle aubade que les anges chantaient pour lui et ne regardant point les fleurs que les bergers avaient déposées sur ses langes. En songeant à toutes les tribulations qui attendaient cet être si frêle et si chétif, Ludiel ne put retenir une larme d'émotion. Elle tombe lentement dans le parterre merveilleux réservé aux étoiles.

Au même instant, le petit Enfant ouvrait ses yeux, couleur de violette. Ils étaient si doux et si beaux que Ludiel sourit.

Alors ce fut le miracle.

Comme la lumière traversant une goutte d'eau en fait les flamboyants arc-en-ciel, le sourire de l'archange, mille fois plus chaud que le plus éclatant rayon de soleil, transforme la larme en une étoile.

Elle était si grande que là-bas, dans les déserts d'Orient, les mages qui l'avaient vue, la suivirent...

Ici, le vieux Béat s'arrêta de parler et demeura quelques minutes, rêveur. Puis, soudain, il reprit :

- N'est-ce pas éternellement la même histoire : larmes et sourire, les deux richesses essentielles de la vie ?

Alors, ayant tisonné le feu, il écouta les cloches de Noël.

Julie Meylan

12. Ceux qui marchaient dans la lumière, un conte de Noël de Julie Meylan
– paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne le 24 décembre 1931 –

Parmi les pauvres de la ville, Zacharias était certainement le plus misérable. Aveugle de naissance et orphelin de père, il n'avait d'autre joie en ce monde de souffrances que sa mère infirme. A eux deux ils vivaient des aumônes que leur passaient les bonnes âmes.

Cela dura trente longues années durant lesquelles, malgré sa cécité, Zacharias ne connut pas complètement les horreurs d'une nuit sans étoiles, parce qu'il avait pour lui réchauffer l'âme l'amour de la vieille femme. Puis, un beau matin du renouveau, à l'heure où s'éveillent les roses, l'infirme exhala sa dernière plainte et l'aveugle demeura seul.

Ah ! ce fut terrible. Désespéré et farouche, le malheureux s'enferma dans sa grande douleur sans répondre aux consolations que lui prodiguaient les voisins. Lassés de ce mutisme, ceux-ci l'abandonnèrent dans la sordide chambrette où il demeurait affalé. Mais les pauvres n'ont pas le luxe de la douleur ; il faut vivre

et le corps réclame ses droits ; plus de pain dans la huche et pas la moindre figue sèche sur l'étagère à fruits. Il s'agissait de recommencer à mendier.

Tâtonnant le long des murs, il cherchait son chemin pour arriver sur la grand'place, devant l'hôtellerie ; c'est là que passent les voyageurs dont on peut espérer une obole. Ayant trouvé une place fraîche, à l'ombre des arcades, il y venait tous les jours. Muet et désolé, il restait là, immobile, avec ses grandes prunelles sans vie fixées sur les passants. Pris de pitié, ceux-ci jetaient dans la sébile quelques drachmes sonnantes ou bien un morceau de mouton plus ou moins faisandé que leur gourmandise dédaignait. De la sorte les jours passaient, adoucissant pour Zacharias l'acuité de sa douleur, mais ne parvenant point à combler le vide que laissait la mère défunte.

Que de fois, en rentrant, l'aveugle, pris d'un accès de désespoir, se jeta sur la natte où reposait autrefois la malade et s'écria :

- Pourquoi es-tu partie, mère ? Dis ! oh ! Pourquoi ? Et volontiers il eut maudit le ciel.

Mais, tout comme l'arc-en-ciel succède à l'ondée, la joie aussi remplace la douleur sur le chemin de nos jours et Zacharias en fit bientôt l'expérience. Un soir, comme il s'apprêtait à rentrer, son oreille, très fine, perçut sur le pavé le bruit d'un pas léger et une langue rugueuse se mit à lui lécher les mains. C'était un de ces chiens errants qui n'ont pas de maître et qui rôdent dans les rues en quête de pitance. Il avait flairé sans doute dans la besace de l'aveugle un quartier saignant de cabri dont il eu souhaité avoir sa part. Peut-être aussi devinait-il l'extrême solitude de Zacharias et, pris de compassion, voulait-il la lui exprimer à sa façon ? On ne sait. Quoi qu'il en soit, cette caresse légère réchauffa le cœur du mendiant et, pour répondre à la gentillesse du chien, il partagea avec lui les vivres mendiés durant la journée. Ensuite il rentra dans son taudis moins malheureux qu'auparavant.

Le lendemain matin, il retrouva sur la place son nouveau camarade et celui-ci lui tint compagnie jusqu'au soir. Dès lors, ils furent d'intimes amis ; l'homme racontait ses peines à la bête qui répondait par de petits soupirs de compréhension et par des coups de langue affectueux sur les mains et le visage. Aussi, pour l'aveugle, la nuit était moins sombre ; la tendresse d'une bête rendait plus supportable le départ de la vieille mère. Bien souvent, assis à l'ombre fraîche du portique, avec la tête du chien posée sur ses genoux, Zacharias pensait :

- Pourvu que cette joie me dure longtemps ! Que ferais-je sans elle ?

Et il oubliait de penser à son âme.

Les bonnes gens du quartier se disaient :

- Heureusement qu'il a trouvé cette bête ; les heures lui paraissent moins longues !



Et, à cause de l'animal, on donnait au mendiant davantage qu'autrefois.

Plusieurs saisons s'écoulèrent de la sorte et Zacharias, à peu près réconcilié avec son sort, ne regrettait plus guère de ne point voir le ciel en fête et les jardins fleuris. Il se contentait des parfums que sème, au hasard le printemps et des chansons qu'inspire à l'oiseau et à la cigale, la joie de vivre. Il avait son chien, ce qui suffisait à peupler son étroit horizon.

Toujours fidèle au rendez-vous, il le retrouvait chaque matin sous le portique de l'hôtellerie et chaque fois c'était touchant de voir cette rencontre. La bête bondissait autour de l'aveugle, jappait de plaisir et faisait mille folies pour montrer sa joie. Les voyageurs s'arrêtaient pour regarder cette scène et plus d'une fois l'un d'eux s'écria :

- Il vaut presque la peine d'être aveugle pour inspirer une telle affection !

Un matin, comme Zacharias arrivait sur la place, il fut étonné de ne point entendre l'abolement de son ami.

- Où peut-il donc s'attarder ?... Lui serait-il arrivé quelque malheur ? se demanda-t-il, pris d'inquiétude.

Puis, pour se rassurer, il se mit à siffler le petit air qu'il avait coutume de répéter trois fois pour appeler son favori ; mais personne n'accourut à cet appel.

Déçu et angoissé, il s'assit à la place accoutumée et attendit. Ce jour-là, les voyageurs arrivaient, nombreux, à cause du recensement. En passant à côté de lui, ils murmuraient :

- Pauvre aveugle ! et laissaient tomber de nombreuses piécettes dans l'escarcelle. La journée s'annonçait fructueuse. Seulement le chien ne venait pas et toujours plus inquiet, l'aveugle se résolut à le chercher. Oubliant sa sébile à moitié pleine, il se leva en tâtonnant et commença à errer sous le portique.

- Avez-vous vu mon chien ? demandait-il aux enfants qui jouaient aux palets.

- En voici un ! lui répondaient-ils, en amenant un gros dogue bonasse.

- Ce n'est pas celui que je veux, gémissait le pauvre aveugle.

Toujours cherchant, il s'égara tout à fait et parvint jusqu'à l'angle du portique. Là, dans un recoin obscur, son pied buta contre une masse noire qui le fit chanceler. Ses mains hésitantes palpèrent l'obstacle : horreur ! Il venait de reconnaître la fourrure bouclée et soyeuse de son chien mort et déjà froid.

Désolé, le malheureux se laissa glisser à côté du cadavre et il se mit à le caresser, essayant de le réchauffer avec son souffle. Il était là depuis un moment, lorsque la voix de l'hôte le fit tressaillir :

- Je vais enfouir cette bête crevée. Zacharias, que faites-vous là ? Allez donc à votre place habituelle !

Et brusquement on enleva la dépouille déjà puante.

Ah ! cette fois le mendiant connut la vraie solitude, celle que crée la dureté des hommes et la sévérité du destin ! Plus rien pour remplir le vide de son cœur ; rien que la nuit sombre sur un chemin dépouillé !

- Dieu m'abandonne ! gémissait-il. Maudite soit ma naissance.

Toute la journée, il resta sous le porche devant l'hôtellerie. Il paraissait si malheureux que les gens se détournaient sans rien lui donner. Trop de misère éloigne la foule et pour attirer les faveurs du public, il faut savoir pleurer avec grâce. Pour comble d'infortune, de mauvais garnements vinrent en tapinois enlever les quelques drachmes déposées le matin dans la sébile et il n'y resta plus rien. Quand vint la nuit, Zacharias n'avait pas le moindre croûton à manger et son cœur désolé lui pesait comme un fardeau trop lourd. Sa tristesse était si grande qu'il n'eut pas le courage de rentrer dans son tapis et il demeura sous le porche, pensivement recroquevillé dans ses haillons. Appuyé contre le mur qui ferme l'étable, il s'absorbait dans son chagrin sans s'apercevoir de la fuite du temps. Déjà les bruits de la rue s'étaient tus et l'hôtelier avait éteint la lampe en pierre qui éclaire l'entrée de l'auberge. Dans la nuit silencieuse, le parfum des orangers en fleurs se faisait pénétrant et aussi doux qu'une caresse.

Tout à coup Zacharias tressaillit : là derrière le mur, dans l'étable, il venait d'entendre le vagissement d'un nouveau-né.

- Pauvre petit, murmura l'aveugle. Il souffre déjà et connaît les larmes... comme moi !

Et, saisi de compassion, il joignit ses mains brunies comme pour appeler la bénédiction sur cette jeune vie...

C'est alors qu'apparut l'étoile merveilleuse comme une fleur de flamme ; elle illuminait tout l'azur et, devant cette clarté, la nuit éperdue repliait ses fenêtres. Le rayon de lumière, qui passait sur les champs endormis, arriva jusqu'au

portique de l'hôtellerie et vint baiser les prunelles mortes de l'aveugle. Subitement elles s'élargirent, brillantes et frémissantes de vie :

- Je vois ! balbutiait Zacharias éperdu. Serait-ce ma récompense parce que j'ai prié pour un nouveau-né ?... Je vois !

Les bras étendus en signe d'adoration, l'aveugle de naguère saluait la beauté de l'univers et ses lèvres tremblantes balbutiaient la promesse antique :

- Celui qui marchait dans l'ombre a vu une grande lumière !

Puis, comme les bergers accouraient en cet endroit, il entra avec eux dans l'étable pour saluer l'Enfant !

Julie Meylan

14. Le premier sourire, une légende de Noël par Julie Meylan – paru dans la Gazette de Lausanne du 25 décembre 1931 –

La journée a été chaude ; épuisées par les ardeurs du soleil, les roses pendent avec lassitude leurs corolles satinées. Des parfums d'œillets et de verveines montent des jardinets enclos derrière les murailles blanches que dépassent, curieuses, les têtes des palmiers frissonnants.

C'est l'heure de la sieste et, dans les rues silencieuses, les lézards, assurés de n'être pas troublés, se chauffent voluptueusement sur les dalles. Seuls quelques couples de papillons tournoient leur ronde nuptiale autour des lauriers-roses et des lentisques, mais le battement ouaté de leurs ailes ne réveille point l'écho. Sous le ciel sans nuages, Bethléem fait sa méridienne.

A l'extrémité de la bourgade, l'hôtellerie du riche Abigail dessine un grand carré d'ombre sur la route pierreuse et jusque sur le toit très bas de la bergerie qui s'adosse au mur de la cour. En ce moment, les bêtes au repos attendent l'heure du crépuscule pour aller, comme à l'ordinaire, paître dans les champs l'herbe rafraîchie par la rosée. Sem et Gad, les deux jeunes pâtres, font leur sieste plus loin sous les figuiers du bosquet et Zacharie, le vieux berger, est resté tout seul dans l'étable pour surveiller le troupeau.

Accroupi dans un coin, près de la porte, le vieillard ressemble à un antique tronc d'olivier déjeté et tordu. Les mèches embroussaillées de ses cheveux tombent sur le visage plissé de mille rides. Les yeux noirs, embrunis par l'âge, ont ce regard profond de ceux qui s'absorbent dans une méditation constante. Un rustique vêtement en peau de bique largement échancré laisse voir un cou maigre où les muscles qui saillent ressemblent à de fines cordes brunâtres.

Ce vieux Zacharie ne ressemble pas aux autres bergers qui aiment à se trouver ensemble pour deviser de leurs affaires et passer en revue les nouvelles du jour ; jamais on ne le voit en leur compagnie. Constamment solitaire, il ne fréquente personne et se consacre au troupeau qu'il soigne avec la tendresse d'une mère dévouée. Aussi ses brebis sont-elles toujours les plus belles de tous les environs et leur laine, bien soignée, est recherchée par les marchands israélites.

Cependant, si berger n'a pas d'amis, il possède un confident à qui il raconte ses plus secrètes pensées : c'est sa flûte en roseau. Entre les mains du pâtre, le rustique instrument sait trouver des notes d'une merveilleuse douceur ; le soir, les brebis s'arrêtent de brouter pour entendre et les chacals eux-mêmes, pétrifiés d'étonnement, oublient qu'il faut aller en chasse et que dans le terrier les petits attendent une proie.

Outre son talent de flûtiste, le vieux Zacharie en possède un autre : il sait parfois lire dans les étoiles et entendre des choses qui échappent à la foule. A Bethléem, on prétend qu'il déraisonne à cause de son grand âge, mais on se trompe. Ici comme ailleurs, on ne sait pas discerner ce qui n'appartient pas aux vérités concrètes ; si les brebis d'Abigail pouvaient parler, elles diraient sans doute que leur berger est un poète.



En ce moment, dans la demi-obscurité de l'étable, le vieux caresse Mirko, le petit agneau blanc qui est son favori. Tout doucement, en courtes phrases hachées, il lui parle :

- Mon joli trésor... tu devines, n'est-ce pas ?... que le pâtre Zacharie... seul au monde... est triste !... Il voudrait avoir quelqu'un à aimer !... Comprends-tu, Mirko ?

A ce discours, l'animal répond en bêlant et sa langue rose lèche la main calleuse du pâtre.

Tout à coup des pas font grincer les pierres du chemin et une haute silhouette se dresse dans le cadre de la porte ; c'est Abigail. Fortement charpenté, l'aubergiste a un air faux et brutal qui n'inspire guère confiance. Ses valets le

craignent et les bêtes elles-mêmes se font plus petites en entendant sa voix. Jamais on ne l'a vu faire une aumône à un pauvre ou donner une caresse à un animal. La seule chose qui l'intéresse, ce sont les profits et les gains et il vendrait son âme pour ajouter une drachme au magot caché dans la cave.

- Hé Zacharie ! fait-il d'une voix enrouée. C'est à toi que je viens parler ! M'entends-tu ?

Enraidí par une trop longue station dans ce recoin, le vieillard se lève avec peine et laisse rouler sa flûte à terre. Comme il se baisse pour la ramasser, l'autre éclate d'un rire narquois :

- Oh ! mon pauvre ami, tu prends là une peine inutile. Laisse ton flutiau dans la poussière. A quoi te servira-il quand tu auras abandonné la houlette ?

Zacharie, qui ne comprend rien à ces propos ambigus, s'étonne :

- Maître, que voulez-vous dire ?... Moi ! ... abandonner la houlette ? ... Mais ce serait ma mort !... Pourrais-je vivre sans être avec le troupeau ?

- Pourquoi pas ; tant d'autres le font !

- Maître, le vieux Zacharie ne demande pas grand'chose ; mais le priver de ses bêtes et de sa flûte ce serait le tuer.

Le visage déjà si rude de l'aubergiste s'est encore assombri ; mais une gêne subite l'empêche d'achever ce qu'il avait à dire. Pour se donner une contenance, il tourmente l'oreille de Mirko qui pousse un petit gémississement plaintif.

Abigail trouve aussitôt l'entrée en matière qu'il souhaitait :

- Voici une jolie bête, fait-il, et qu'on pourra vendre un bon prix dans six mois.

- Oh ! maître, de grâce, laissez-la moi, autrement j'aurais trop de chagrin !

C'étaient les mots que voulait l'aubergiste pour continuer la discussion.

- Zacharie, depuis combien de temps es-tu à mon service ?

- Je commençai un lustre avant votre naissance, le jour où votre père amena sa jeune épouse dans l'hôtellerie.

- Il y a donc cinquante-trois ans ?

- Peut-être, je ne sais plus. Pour moi les jours passent et se suivent comme la chute des feuilles mortes à l'arrière saison ! J'ai vu déjà tant de choses.

- Oui, mon ami, tu es très vieux ; il est temps de te reposer. Un jeune valet te remplacera tout à l'heure. Il viendra chercher ta houlette et tu seras libre.

Le visage du vieillard prend un couleur de cendres et ses lèvres tremblantes ont peine à articuler les paroles.

- Comment !... Vous me renvoyez, maître !... Pourquoi ?... Ai-je négligé mon devoir et perdu une brebis ?

Il y a dans ce cri un tel désespoir que l'aubergiste éprouve un peu de compassion et il répond d'une voix adoucie.

- Voyons, père Zacharie, je te remplace parce que tu es trop vieux, tout simplement. Une bande de chiens sauvages affamés venus des monts de Moab rôdent dans le pays ; que ferais-tu s'ils attaquaient ton troupeau ? Tes bras sont trop faibles pour brandir la hache ou enfoncer l'épieu et ce n'est pas l'ariette que

tu joues avec ta flûte qui réussirait à maîtriser ces fauves ! Il me faut des pâtres jeunes et vigoureux, car tu ne suffis plus à la tâche !

- Et moi, demande le pauvre homme atterré, où irais-je ?

Vivement, comme un homme énervé par une mouche importune, l'aubergiste répond :

- Tu te reposeras comme font les vieux de ton âge. Il y aura toujours pour toi, dans la cuisine de l'hôtellerie, le bol de soupe et le morceau de pain dont tu auras besoin. Que te faut-il de plus ?... D'ailleurs, n'auras-tu pas ta flûte ?

Et le mauvais cœur d'Abigail sourit avec un air moqueur en désignant le roseau que le vieillard tient entre ses deux mains.

Puis, pour échapper à toute nouvelle protestation, l'aubergiste quitte la place.

* * *

Docile à l'ordre reçu, le vieux berger a abandonné l'étable où il laisse tout son passé. A pas lents il traverse la rue et s'installe dans l'ombre fraîche de la voûte qui abrite le puits. De là on peut voir tout ce qui se passe dans l'hôtellerie et ainsi il saura si les brebis se portent bien et si le nouveau pâtre est doux avec Mirko.

En ce moment le troupeau sort pour aller au champ. En tête marchent Gad et Sem, tandis que le remplaçant ferme la marche. Pour ne pas le voir, Zacharie détourne la tête. Il voudrait lui crier :

- Que fais-tu ici, étranger ? Ne sais-tu pas que ta présence m'est pénible ? Pourquoi venir à Bethléem ? N'avais-tu pas autre chose à faire chez toi ?

Seulement il ne dit rien mais quand Mirko passe, il lève les mains et sent une larme monter à ses paupières flétries.

La ville naguère déserte et silencieuse vient de s'animer. C'est toujours ainsi quand l'heure de la sieste a pris fin ; les troupeaux sont aux champs, les gens courent à leurs affaires et les femmes sortent leurs amphores sur la tête pour chercher de l'eau à la citerne. Aujourd'hui, une circulation inaccoutumée remplit la rue étroite ; c'est demain qu'a lieu le recensement et tous les bourgeois fixés à l'étranger arrivent à cette heure. Riches marchands d'Egypte ou de Phénicie, belles jeunes filles descendues du Liban, chasseurs de l'Idumée, s'arrêtent devant l'hôtellerie et demandent un asile pour la nuit.

Empressé, obséquieux et souriant, le gros aubergiste se confond en révérences devant les riches, tandis qu'il toise avec un mépris non dissimulé ceux qui paraissent moins bien favorisés par la fortune. Si Zacharie était moins absorbé par son chagrin, il aurait l'occasion de faire là une ample moisson de remarques amusantes, mais aujourd'hui son cœur est trop lourd pour songer à autre chose qu'à ses brebis abandonnées.

Pourtant, parmi les derniers venus, il remarque un homme et une femme plus modestes encore que les autres. Evidemment, ils sont très pauvres, car debout sur le seuil de son auberge, Abigail leur en refuse l'entrée :

- Non ! fait-il ; il n'y a plus de place !

Déjà il fait le geste de refermer la porte, quand l'homme reprend sur un ton de supplication humiliée :

- De grâce, accordez-nous un endroit, n'importe où !... Nous ne pouvons passer la nuit dehors !

Sur quoi Abigail répond avec hauteur :

- L'étable est vide ce soir, vous pouvez y aller !

Puis, sans façon, il laisse les deux voyageurs pour s'empressez auprès de clients plus cossus !

- Pauvres gens ! soupire le vieux pâtre. Ils sont encore plus à plaindre que moi !

Et, poussé par la compassion, il s'apprête à leur offrir des renseignements, mais déjà la porte de l'étable vient de se refermer sur eux.

Le crépuscule violet a ouaté la plaine, éteignant par degrés la ligne rose qui souligne les monts de Moab. C'est l'heure délicieuse de la fraîcheur et des parfums. On entend, au travers de la campagne, le bruit des troupeaux à la pâture. Toujours accroupi sur la margelle du puits, Zacharie cherche à voir où se trouve celui d'Abigail. Cédant à son habitude quotidienne, il prend sa flûte pour commencer l'ariette qu'il joue à ses brebis avant que la nuit ne soit trop avancée. Hélas ! ses lèvres tremblantes ne retrouvent pas la naïve mélodie et il ne sort de l'instrument que deux ou trois sons incertains.

- Malheur ! Je ne sais plus ! s'crie le vieillard atterré. Il ne me reste rien ; Abigail m'a pris le troupeau et ma flûte n'obéit plus...

Désespéré, il lâche le roseau et sans bruit se met à pleurer. De grosses larmes roulent sur ses joues creuses et se perdent dans la barbe blanche. C'est alors que survient le miracle.

Plus douce que le bruit du vent dans les feuilles du palmier ou que les trilles du rossignol au bord du ruisseau, une voix s'est élevée. Bientôt elle est devenue plus forte, gagnant tout le ciel. Jamais encore, Zacharie n'a entendu un pareil concert. C'est bien le thème de son ariette, mais avec des variations infinies et merveilleuses.

- Ce sont les anges, murmure le vieillard en extase. Ils ont pitié de mon chagrin et veulent me consoler !

Puis, gagné par le charme de cette harmonie céleste, il reprend sa flûte abandonnée et essaie de répéter ce qu'il entend. Combien de temps dure la leçon ? Il ne saurait le dire, car sa grande peine de naguère a disparu comme la brume matinale s'évanouit au soleil. Là-bas, les bergers peuvent faire ce qui leur plaît ; Zacharie ne les envie plus, car il écoute les chants du ciel.

Soudain ceux-ci s'arrêtent, mais une voix s'écrit :

- Allez dans l'étable, c'est là que vous verrez... !

- Dans l'étable !... murmure le vieux. Serait-ce peut-être là, en face, chez Abigail ?

Aussi vite que le lui permettent ses forces défaillantes, il se précipite vers la bergerie et ouvre la porte. Or, sur la litière de Mirko, un nouveau-né repose.

- L'enfant ! s'écrie le pâtre. L'enfant !... Celui que j'attendais !

Alors, s'agenouillant, il sort sa flûte et se met à jouer le cantique des anges et, ô merveille, le nouveau-né a ébauché son premier sourire !

Julie Meylan

15. L'allumeur d'étoiles, un conte de Noël de Julie Meylan - paru dans la Gazette de Lausanne du 25 décembre 1932 –

Dans les champs de l'infini, l'archange Uriel a pour mission d'allumer les étoiles. Il en prend soin, les compte et les guide ainsi qu'un berger vigilant surveille les brebis de son troupeau. Il les aime toutes ; celles qui, dans la nuit, flamboient et scintillent comme de gigantesques flammes et les autres, plus modestes, qui donnent avec timidité leur petite lumière tremblante. Pourtant, il a une prédilection spéciale pour l'étoile de Noël.

Il l'alluma voici tantôt deux mille ans afin de guider au désert trois pèlerins égarés qui cherchaient une crèche et un enfant. Dès lors, chaque fois que revient la sainte veille, Uriel ne manque jamais d'allumer cette grande étoile, la plus belle du troupeau. Il l'a appelée « Joyeuse », à cause de sa lumière si douce et si pénétrante ; elle ressemble à un éclair qui ne s'éteindrait point.

Or, cette année, Uriel est fort découragé ; les hommes sont méchants, plus mauvais même qu'aux jours lointains où Noé construisait son arche. Le bruit des querelles entre peuples, des dissensions de familles, des luttes de classes, est monté jusque dans ces profondeurs de l'infini qui sont les demeures des anges. Les échos du ciel répètent des paroles haineuses qui ne ressemblent guère au pacifique message entendu jadis dans les champs de Jude. Aussi Uriel n'éprouve guère d'entrain et il se demande chaque jour :

- A quoi bon fêter encore le grand anniversaire ?... Les hommes ne veulent plus regarder en haut ! Pourquoi leur indiquer le chemin du ciel, puisque leurs ambitions ne dépassent plus les horizons bornés où conduisent les terrestres sentiers ?

Néanmoins, la dernière semaine de l'Avent étant venue, il obéit à la coutume séculaire et apprête Joyeuse qui n'a pas été allumée depuis l'an dernier. En ce moment, l'archange Michel qui passe, brandit sa grande épée et grommelle :

- Ces méchants n'ont pas besoin d'étoile ; ce qu'il leur faudrait, c'est un glaive bien tranchant, comme le mien, pour faucher cette misérable moisson humaine, incroyante, rebelle et perverse ! Frère Uriel, n'allume pas Joyeuse ! D'ailleurs, ils ne s'apercevront guère de son absence, puisqu'ils ne la souhaitent pas.

Fort embarrassé, le pauvre allumeur ne sait donc à quoi se résoudre et, abandonnant l'ouvrage commencé, il demeure songeur dans son grand jardin

lumineux. C'est alors que survient Gabriel, celui qui, en toute occasion, sait donner quelque sage conseil.

- Qu'as-tu, Uriel, demande-t-il. Tu parais troublé et mécontent. Quelle en est la raison ?

- Ah ! frère, tu arrives bien à propos, car je me demande s'il est convenable cette année d'allumer Joyeuse !

Muet de surprise, Gabriel laisse tomber la rose qu'il vient de cueillir.

- Y penses-tu, Uriel ? ... Tu n'allumerais pas Joyeuse ! ... Oublies-tu donc que c'est Noël ?

- Ah ! certes, je me souviens ; mais ignores-tu les querelles qui divisent les fils de la terre ?... Ils n'aiment plus la lumière !...

Soucieux, Gabriel réfléchit un moment, tandis que des clameurs et des vociférations parviennent jusqu'aux archanges.

- Tu entends, Gabriel ; même ce soir ils ne peuvent rester en paix !

L'autre hausse les épaules :

- Ce sont des insensés ; ayons pitié de leur folie !... Ecoute, Uriel, puisque tu doutes des hommes, descends auprès d'eux pour voir quels sont leurs secrets désirs. Après, tu jugeras toi-même s'il est licite d'allumer Joyeuse cette année, ou bien s'il faut leur donner un Noël sans lumière. En attendant ton retour, je préparerai les harpes pour le grand concert.

C'est ainsi qu'Uriel a pris la décision de venir inspecter la terre. Il a revêtu la grande houppelande fourrée et la barbe de Saint Nicolas et n'a point oublié la clé merveilleuse qui ouvre toutes les portes. Tout d'abord il est arrivé devant un grand hôtel étincelant de girandoles. Les accords endiablés d'un orchestre s'échappent du hall somptueux où des couples enlacés valsent sous les lambris dorés. Les pierres fines étincellent dans les diadèmes, tandis que les fleurs rares achèvent de mourir dans des coupes de cristal. On paraît s'amuser follement ; le champagne pétille et dans la salle de jeux, le croupier abat des cartes tandis que des yeux luisants de convoitise attendent l'issue de la partie. Une petite pauvre, qui a réussi à pénétrer dans ce palais de luxe, tend la main. On lui jette l'aumône, mais la danse et le jeu reprennent de plus belle. Cependant Uriel remarque l'air fatigué de la plus élégante valseuse ; retirée un instant dans un angle, elle baille derrière son éventail tandis que son cavalier interroge discrètement le cadran de son chronomètre.

- Pauvres gens ! soupire l'archange. Ils sont tous les deux esclaves des conventions ; il faut leur enseigner la vraie liberté !

Or, tandis que le bal continue avec un entrain grandissant, Uriel se dirige vers un autre quartier.

Un escalier de marbre conduit au boudoir luxueux où une jeune mondaine achève sa toilette. Assise devant une glace, elle accentue ses sourcils sous un coup de pinceau et vérifie l'ondulation de ses cheveux châtain clair. Soudain, grondeuse, une voix d'homme crie :

- Est-tu bientôt prête ? Il est temps de partir, car nous devons arriver avant le deuxième acte !... C'est une nécessité si je veux obtenir les voix des acteurs aux prochaines élections !

Sur quoi la belle dame soupire :

- Que m'importent cet acte, cette place de député qu'il désire absolument... cette comédie officielle et ce masque dont il faut s'affubler !... Je donnerais tout pour une seule minute de paix véritable !

L'allumeur se retire sans bruit en murmurant :

- Pour te donner la paix, tu verras Joyeuse !

Suffisamment renseigné sur les gens du monde, Uriel s'en va vers la grande maison, semblable à un monastère, où s'entassent parchemins précieux, incunables vétustes et gros infolios. Dans la salle tapissée de livres, règne un silence qu'interrompt à peine le grincement des plumes sur le papier. L'entrée d'un inconnu fait, pour un instant, lever quelques têtes chauves, mais elles se replongent bientôt dans les registres poudreux. Personne ne paraît remarquer le grand rayon de clarté qui est entré avec Uriel. Vêtu de noir comme un croquemort et sinistre plus qu'un geôlier, le surveillant indique du geste le catalogue ouvert. Ce silence obstiné, cet emprisonnement volontaire entre quatre murs tristes enlèvent à Uriel l'envie de prolonger sa visite. Repoussant le catalogue, il fait, sur la point des pieds, les quelques pas qui le séparent de la sortie et, avant de refermer la porte, soupire :

- Esclaves de la lettre écrite... je vous plains ! Ce qui est révélé aux simples demeure obscur pour ceux qui se disent sages et intelligents !

Maintenant, l'allumeur céleste est de nouveau dans la rue bruyante où la foule agitée court à ses plaisirs ou à la poursuite de ses intérêts. Lassé par tant d'impressions diverses, le voyageur se demande s'il ne serait pas raisonnable d'abandonner ses recherches et de regagner directement son jardin dans l'infini. Avant de prendre une résolution définitive, il s'assied un moment sur un des bancs de la promenade.

La nuit de décembre met sur la ville son ombre froide et un brouillard léger, flottant sur l'horizon, en masque les contours et tisse un voile ténu entre la terre et le ciel. Affalé sur un banc, Uriel, saisi par la tristesse de l'heure, frissonne.

Tout près, la tour des prisons dessine sur le brouillard la silhouette sombre et massive de sa façade où les petites fenêtres grillagées des cachots ressemblent à des yeux d'aveugles qui, ouverts, ne voient rien cependant.

- Il me faut aller là, pense Uriel. Peut-être y-t-il parmi ces malheureux détenus une âme à qui la lumière de ma Joyeuse fera plaisir.

Sans s'annoncer au gardien, grâce à sa clé merveilleuse qui ouvre toutes les portes, il a bientôt franchi la triple enceinte des grilles et des verrous. Tout d'abord, il se trouve assez embarrassé. Quand on arrive tout droit des demeures célestes, il n'est point aisé de circuler en pareil asile ; cependant on s'accoutume à tout et Uriel n'a besoin que de deux ou trois minutes pour s'orienter. Tout d'abord il visite les grands dortoirs où sont les moindres délinquants :

vagabonds, ivrognes, contrebandiers. Couchés sur leurs lits et lampes éteintes, ils causent un moment avant de s'endormir ; propos grivois, rires étouffés à cause du surveillant qui passe dans le corridor ; projets pour la sortie prochaine.

- Rien à faire ici, pense Uriel. Ils se plaisent dans leur situation et n'ont pas de repentir.

Comme il s'apprête à quitter la prison, il avise, au fond du corridor, une porte de cachot avec un écriteau où sont tracés ces mots : Ici est détenu Joseph Brun, assassin et incendiaire. Condamné à vie. Très dangereux.

Oh ! oh ! pense Uriel. Voilà qui m'intéresse. Je vais entrer là.

Un pâle rayon de lune qui a réussi à percer le brouillard, pénètre par la lucarne et éclaire vaguement le cachot. Dans un coin, agenouillé sur son grabat, le prisonnier regarde du côté de la fenêtre et parle tout seul en courtes phrases hachées et coupées par de brefs sanglots.

Oh ! cette nuit de décembre !... il y a ce soir sept ans ! ... comme aujourd'hui la lune brillait... et je la voyais toute ronde, tandis que les fagots commençaient à brûler sous l'avant-toit !... C'est alors que la vieille mère est sortie !... Joseph !... criait-elle, qu'as-tu fait ?... J'ai eu peur !... Je ne pouvais pas lui dire que c'était à cause de mon frère qui me prenait Céline, ma fiancée... Elle m'aurait vendu, la mère !... Il fallait bien me défendre, n'est-ce pas ? Pour la faire taire, je lui ai planté un couteau dans la gorge !... Quelle horrible chose !... Tuer sa mère qu'on vénère, mettre le feu à la maison qu'on aime, à cause d'un frère qui détruit notre beau rêve d'avenir !... Ils m'ont pris et enfermé... Ce n'était que juste, mais cent ans de prison pourront-ils expier si terrible forfait ?... Oh ! mon Dieu, pardon !... Tant de fois déjà j'ai demandé grâce !... Je te cherche dans la nuit, Seigneur, aie pitié !

Alors le visiteur invisible a murmuré :

- Sur ceux qui marchaient dans l'ombre, une grande lumière s'est levée !...

- Qui parle ? ... ai-je rêvé ?... ou bien est-ce une voix d'en haut ? demande le prisonnier.

Personne ne répond, seulement Joseph Brun, détenu à vie, se sent tout à coup l'âme joyeuse comme aux jours lointains où, assis sur les genoux de sa mère, il épelait les récits de la Nativité.

Une fois sorti du pénitencier, Uriel se dit :

- Il me faut encore voir les malades ; eux aussi doivent soupirer après un lumineux Noël.

Pour entrer à l'hôpital, il n'y a pas besoin de clé miraculeuse, car la porte est toujours ouverte. Errant par les couloirs blanchis à la chaux où flotte l'odeur des antiseptiques, l'allumeur d'étoiles écoute des plaintes sourdes, des accès de toux et des cris de souffrance. Un homme en proie à un accès de délire alcoolique, blasphème et hurle des invectives si monstrueuses qu'Uriel est presque disposé à rebrousser chemin. Une vieille femme, qui marche en trébuchant, l'arrête au passage. C'est la tante Sara, une pauvre qu'on garde là par charité. Elle a les yeux tout faibles et ne peut guère travailler, mais on l'occupe à de menues

besognes dans la cuisine et à la buanderie. C'est une bonne âme, honnête, consciencieuse et fidèle. Sa vie, sans joie et sans grandes douleurs, ressemble à un de ces chemins enfermés entre deux murs où le voyageur qui marche va vers un but inconnu et n'aperçoit jamais l'horizon. Or, en cette avant-veille de Noël, la tante Sara est obsédée par le désir de voir au moins une fois ces étoiles dont on lui parle si souvent et que ses yeux malades ne parviennent pas à discerner.



- Oh ! murmure-t-elle, en joignant ses mains déformées par les rhumatismes, si je pouvais seulement admirer celle qui guida les Mages.

Alors il lui semble entendre une voix très douce qui répond :

- Tante Sara, tout est possible et vous verrez ma Joyeuse !

C'est Uriel qui console la vieille aveugle.

Sur la tour de la cathédrale, une lumière tremblotante circule le long de la galerie ouvragée qui court au-dessous des cloches. Le veilleur fait sa ronde habituelle. Baptiste Clerc vit là-haut depuis tantôt dix lustres. Loin du monde, il passe son temps à veiller sur la ville et à observer le ciel. Dans cette solitude, il est devenu fort habile à prédire ce qui arrivera demain. Autrefois, on se gaussait de ses prophéties que l'on taxait de radotages, mais à présent on est un peu plus respectueux. Il faut savoir qu'en juin 1914 il se montrait fort anxieux, assurant qu'on verrait des catastrophes parce que les nuages prenaient la forme d'épées.

Hélas, les tragiques événements survenus un peu plus tard confirmèrent les craintes du vieillard. Celui-ci, qui n'a guère de commerce avec les humains, comprend le langage du vent, des cloches et des hirondelles quand, le soir, elles se poursuivent en criant autour du clocher. Ses yeux savent aussi voir ces choses mystérieuses qui, sans cesse, frôlent les fils des hommes sans qu'ils en aient le moindre soupçon.

Uriel vient à peine de franchir la dernière marche de l'escalier que le vieux l'a déjà remarqué. Avec bonhomie, il l'interroge :

- D'où viens-tu, étranger ? Je ne te connais pas pour être un citoyen de la ville ?

- Tu ne te trompes pas, Baptiste Clerc : je viens d'ailleurs.

- Pourquoi montes-tu ici à cette heure tardive et quel intérêt te pousse à me rendre visite ?

- Je viens te rappeler que c'est demain Noël !

- Ah ! je le sais et je m'en réjouis !... Depuis tant d'années je l'attends et le salue avec un bonheur toujours plus grand !... Cinquante fois déjà, les cloches ont annoncé sa venue depuis que je surveille la ville, mais jamais encore je ne l'ai souhaité comme aujourd'hui !... On dit que les hommes sont méchants, parce qu'ils ne savent pas ! Pour moi, c'est différent, car j'ai les étoiles, surtout la plus grande, celle que je vois seulement à Noël...

- C'est Joyeuse !, explique Uriel avec émotion.

- Que dis-tu ? demande le vieux qui est un peu sourd.

Mais, ne recevant pas de réponse, il reprend :

- Oui, comme je viens de dire, il y a cette étoile... et puis, surtout, il y a l'Enfant !

En trouvant là-haut son jardin de lumières, Uriel a déclaré :

- Demain j'allumerai Joyeuse; ils en tous besoin !

Le soir étant venu, le chœur céleste apprête ses instruments. Michel lui-même, ayant abandonné son épée, prélude sur un luth à dix cordes. Tout est prêt et chacun à son poste. Seul Uriel fait défaut.

Gabriel s'impatiente et le réclame :

- Viens-tu, frère, il est temps !

Mais il se tait, car le ciel vient de s'emplir de clarté ; Joyeuse s'allume. Jamais encore elle n'a été si belle et vers les hommes sa lumière descend, victorieuse ainsi qu'une promesse et douce comme une parole d'amour.

- Frère Uriel, demandent les anges, pourquoi brille-t-elle si merveilleusement à cette heure ?

- Parce que les fils des hommes en ont besoin, fait l'allumeur.

Alors Uriel, ayant pris sa harpe, le chœur divin a chanté les paroles anciennes :

« Pour tous, c'est une grande joie !... »

Julie Meylan

16. Ils lui apportèrent l'hommage !... Un conte de Noël de Julie Meylan - paru dans la Gazette de Lausanne du 24 décembre 1933 -

Ayant consulté le calendrier où les feuilles de roses marquent la date des fêtes, saint Pierre poussa une exclamation d'étonnement :

- Est-ce possible ?... demain, c'est déjà la veille de Noël ! ... En vérité, les années passent plus vite au Paradis qu'au temps où je raccommodais mes filets au bord du Tibériade !

Dans les parvis célestes tout était silencieux ; à peine si l'oreille percevait ce bruissement léger qui est la musique des étoiles.

Saint Pierre ôta ses lunettes, en essuya les verres avec soin et demeura un instant perdu dans ses pensées. En passant, un météore de feu lui décocha une risette bienveillante, mais il n'y prit point garde.

Enfin, sortant de sa rêverie, il se mit à monologuer selon sa coutume quand il se promène seul par les avenues du Paradis.

- Il ne me reste que deux jours pour apprêter la fête : c'est peu, en vérité. Mais je veux, cette année faire une surprise à l'Enfant. Qu'est-ce donc qui pourrait lui être agréable ?... Il ne joue plus jamais avec les lingots d'or que Balthazar apporta jadis du désert, et les flacons d'essences rares qu'offrirent Melchior et Gaspard, se couvrent de poussière parce qu'on ne les touche pas. Les flûtes que les bergers taillèrent dans les branches de sureau pour jouer leurs berceuses devant la crèche sont rongées par les vermineux et ne donnent plus de sons. Que faut-il inventer pour réjouir l'Enfant ?

Le vent du soir, qui s'égarait dans les jardins du ciel, apportait de légères senteurs où se mêlaient les souffles des roses et des lis, et ce parfum discret inspira tout à coup saint Pierre.

- Fameuse idée ! faisait-il en tiraillant les mèches de sa longue barbe blanche. Seulement il me faut quérir les messagers.

Aussi vite que lui permettaient ses vieilles jambes, il se mit à arpenter les avenues célestes en criant de toutes ses forces :

- Zoby, Tibet ! Où êtes-vous ?

Bientôt il aperçut les deux angelots près du grand portail, fort absorbés à jouer avec les sables d'or de l'allée tout en répétant à mi-voix la mélodie de Noël qu'entendirent autrefois les bergers de Bethléem.

En voyant saint Pierre arriver si prestement, ils se levèrent aussitôt et firent la révérence ainsi qu'il se doit. Avec leurs grands yeux pleins de rêve et leurs boucles blondes, les chérubins étaient si jolis que Pierre en eut le cœur tout remué.

- Savez-vous, leur dit-il, que nous aurons Noël dans deux jours ?

Sur quoi ils battirent joyeusement des mains et Zoby expliqua comment on avait déjà préparé les luths pour le grand concert.

Mais saint Pierre hocha la tête.

- Ecoutez, mes enfants, les luths, la musique, les chants, c'est très beau, mais c'est une habitude bien ancienne ; je voudrais quelque chose de nouveau pour faire une jolie surprise à l'Enfant. Comprenez-vous ?

Mais Zoby et Tibet ne saisissaient pas du tout et roulaient de grands yeux étonnés.

Alors le vieux saint Pierre leur dit :

- Si, pour fêter ce Noël, nous offrons à l'Enfant un bouquet de fleurs ?

- Quelle bonne idée, fit Zoby. Justement, toutes les roses sont écloses et il sera aisé d'en cueillir une magnifique gerbe.

Mais saint Pierre ne fut pas d'accord.

- Vous ne me comprenez pas, mes petits amis ; ces fleurs du Paradis ne conviennent pas. L'Enfant les voit chaque jour ; il lui en faut d'autres qui viennent d'ailleurs.

Evidemment Zoby demanda :

- Où peut-on les trouver et qui ira les cueillir ?

Alors, afin que le vent du soir ne pût trahir le secret, saint Pierre murmura :

- Mes enfants, vous irez tout de suite par les routes de la terre chercher les fleurs du rêve que les fils des hommes cultivent dans leurs jardins secrets et nous en ferons hommage à l'Enfant !...

C'est ainsi que Zoby et Tibet sont partis avec un rayon d'étoile pour chercher dans les champs du monde le merveilleux bouquet de Noël.

* * *

Chez les hommes, la nuit morose était si froide que le givre avait suspendu partout de fines broderies étincelantes. Transis, les deux voyageurs grelottaient. Une porte cochère largement ouverte, semblait les inviter, aussi, sans s'annoncer, ils franchirent le seuil. Dans le hall brillamment éclairé, il y avait grand bruit ; des couples enlacés tournaient avec frénésie aux sons bruyants d'un orchestre tapageur. Le martèlement rythmé des pieds sur le parquet, le tintement des verres où fusait le Champagne, les rires des danseuses, résonnaient bizarrement dans cette pièce surchauffée où rien ne rappelait l'harmonieuse douceur des horizons célestes.

Comme les deux anges s'apprêtaient à faire le tour de la salle, un garçon en frac et cravate blanche vint les arrêter.

- Vous n'êtes point d'ici, cela se voit ! remarqua-t-il avec condescendance.

Ils hochèrent la tête en signe de dénégation.

Le garçon continua, curieux.

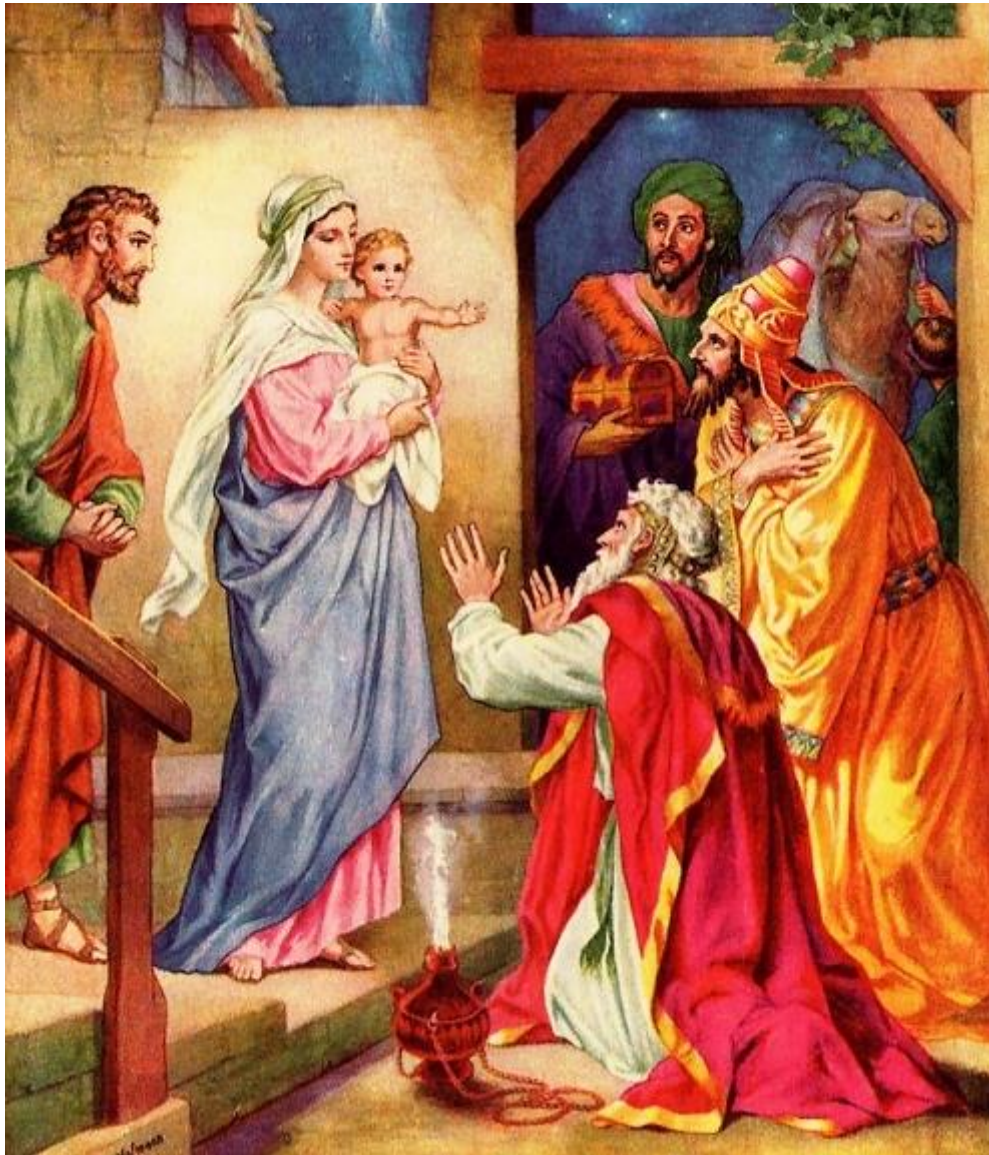
- Vous venez de la province, peut-être ?

Zoby sourit finement :

- Oui, c'est cela, de la province, si vous voulez !

Et il jeta à son camarade un regard que l'employé ne comprit pas.

- Enfin, reprit de dernier, puisque vous ne savez pas, je veux bien vous expliquer : nous avons organisé un bal en faveur des rhumatisants.
 - Ah ! fit Zoby. Ainsi tout ce monde danse pour faire la charité aux autres ?
 - Mon Dieu oui ! Que voulez-vous, c'est un moyen comme un autre de se procurer l'argent nécessaire à faire marcher les œuvres.
- Puis, pressé d'en finir, l'homme demanda encore une fois :
- Vous désirez des cartes, n'est-ce pas ? C'est deux francs par personne pour les places de spectateurs.



Désireux de voir la fête, les anges fouillaient dans les poches de leurs tuniques ; mais ils eurent beau les retourner, ils n'y trouvèrent que ces graines sèches et plates appelées communément monnaies du pape. Or cet argent-là n'a pas cours dans les démonstrations mondaines.

Narquois, l'employé attendait.

- Oui, Messieurs, répétait-il, insistant ; c'est deux francs pour les places de galeries et un écu par personne pour les danseurs. Seulement vous ne seriez pas acceptés, parce qu'il faut avoir l'habit de soirée !

Cette fois les anges ont compris. On ne reçoit pas ici les employés d'en haut. Sans répondre, ils tournent le dos et lentement regagnent la rue sombre.

- Frère ! soupire Zoby, que penses-tu de cette charité humaine qui a besoin pour s'exprimer d'être en habit et de s'étourdir ?

- Regarde ! répond Tibet. Et, dans sa main ouverte, il montre les monnaies du pape qui, soudain, se sont transformées en une touffe d'orties piquantes et hargneuses. Allons un peu plus loin ; ailleurs nous trouverons mieux !

Cette fois ils trouvèrent une ferme cossue bien étalée sous son toit de tuiles rouges. Derrière les vitres éclairées, on devinait dans la cuisine confortable le grand vaisselier chargé d'étains opulents et de cuivres aux reflets rougeâtres.

- Là où il n'y pas de soucis pour le pain quotidien, fit Tibet, doivent s'épanouir de charmants rêves.

Hélas ! ils avaient à peine franchi le seuil qu'un dogue à l'air féroce s'avançait en grondant :

- Paix, César, commanda une voix de l'intérieur. Une paysanne au visage méfiant parut sur le seuil.

- On ne tolère pas les rôdeurs ici, fit-elle avec dureté. Passez votre chemin !

Tibet tenta une explication :

- Nous venions vous demander...

Mais elle l'interrompit :

- Demandez !... La mendicité est défendue. Allez chez le président de la commune ; il vous donnera une bonne de soupe et la couche pour cette nuit !

Et violemment elle poussa la porte.

Dans le jardinet silencieux, Tibet cueillit à la haie une branche de houx qu'il joignit à la plante d'orties.

- Allons en ville, au Palais de l'Union, proposa Zoby. Nous découvrirons sûrement ce qu'il nous faut là-bas.

En quelques coups d'ailes ils s'y trouvèrent.

L'immense bâtisse rutilait de lumières et au-dessus des portes monumentales, des inscriptions indiquaient les bureaux. Il y avait celui des Secours Publics, de l'Entraide, de la Paix, de l'Ordre Social, mais les deux anges ne purent distinguer nulle part celui de l'Amour. Il devait pourtant s'y trouver puisqu'on s'occupait ici de tant de bonnes choses. Comme nos voyageurs cherchaient à se reconnaître, dans tout ce dédale, un portier galonné et gourmé ainsi qu'il convient aux employés de bonne maison, vint à eux :

- Vous désirez ? leur demanda-t-il.

Un peu intimidé, Tibet expliqua :

- Serait-il possible de cueillir en vos parterres de quoi faire un bouquet de Noël ?

D'un air dédaigneux, le portier répondit qu'au Palais de l'Union l'on ne s'occupe pas de jardinage.

- Mais, demanda encore Zoby, n'avez-vous donc rien pour l'Enfant ?

- Pour quel enfant ? dit l'autre, qui ne comprenait pas. Pour tout ce qui se rapporte à ce sujet, c'est la Commission de Puériculture qui en a le soin. Faites-lui votre rapport et le Comité des Direction statuera. Sur ce pupitre, vous trouverez ce qu'il faut pour écrire : du papier et un stylo.

Tandis qu'il s'éloignait, majestueux et bombant le torse, les deux anges se regardaient, consternés.

Allons-nous-en ! déclara Zoby. Il n'y a plus rien à faire chez les fils des hommes.

Alors, comme ils passaient sous le porche, Tibet avisa, sur un pilier du portail, une fleur d'ellébore à la grande corolle livide et malodorante qu'il joignit aux deux plantes épineuses. Puis les voyageurs, lassés, reprirent les chemins du ciel.

Saint Pierre, qui les attendait, leur cria de loin :

- Qu'apportez-vous, mes enfants ?

- Hélas !... Voyez vous-même, bon Père ! Et ils montrèrent le triste bouquet où l'ellébore fétide voisinait avec l'ortie et le houx.

- Miséricorde ! cria le saint. Impossible d'offrir cela à l'Enfant ! Pourquoi apporter des choses semblables.

- Il n'y avait rien d'autre !

- Vous n'avez pas cherché suffisamment. Il faut recommencer !

Les deux anges se rebiffèrent un peu.

- C'est inutile. Voyez saint Père, tout est changé chez les hommes ; il n'y a point de fleurs ; ils ne savent plus les cultiver !

Mais saint Pierre s'obstinait :

- Vous irez, mes enfants ; ne vous fiez pas aux tristes apparences. Chez les fils de la terre, il y a encore assez de lis et de pensées pour en former un beau bouquet de Noël. Retournez bien vite là-bas et cherchez mieux !

Personne au Paradis n'ose résister quand saint Pierre commande et, un instant plus tard, les deux amis se retrouvaient chez les hommes.

Allons à l'asile ! proposa Zoby.

* * *

L'odeur du potage remplissait le réfectoire bien chauffé et ceux qu'on avait accueillis là pour la nuit, avalaient goulûment, comme des bêtes affamées qui craindraient de voir disparaître leur proie. Quelle déchéance dans ces visages abrutis et que d'humiliantes chutes révélées par ces dos voûtés à force de misère ou d'excès ! Avenante et fraîche sous sa coiffe éclatante de blancheur, la garde allait de l'un à l'autre, distribuant les portions. Sans dégoût, elle se penchait sur ces loques humaines affolées et savait trouver partout le mot d'encouragement. Dans un angle, à l'écart, une jeune femme, visiblement honteuse de se trouver

en pareille compagnie, se recroquevillait sous un châle déteint. Sans toucher à l'assiette de potage qui fumait, elle demeurait accoudée, le visage caché dans les mains. Le mouvement convulsif des épaules laissait deviner les sanglots étouffés de la malheureuse. Les autres, absorbés par leur repas, n'y prenaient point attention, mais la garde traversa sans bruit la salle et, d'une main légère, caressa les mèches embroussaillées de celle qui pleurait.

- Courge ! murmura-t-elle. Il faut croire à l'amour de Celui qui est venu à Noël et tout ira bien. Vous verrez !

Brusquement la vagabonde releva la tête.

- L'amour de l'Enfant de Noël !... bégayait-elle... Ah ! vous êtes bonne de me rappeler cette histoire... Embrassez-moi !... Voulez-vous ?

Or, comme la garde se penchait pour baiser au front la pauvre, Zoby aperçut à portée de sa main une pensée aux pétales veloutés.

- C'est la fleur de la pitié ! fit Tibet. Il nous faut encore celle de l'amour !

Ils la trouvèrent à l'hôpital.

La pauvre tuberculeuse toussait sans un arrêt et, de sa main amaigrie, serait sa gorge pour essayer vainement d'étouffer les accès qui la secouaient si douloureusement. Les pommettes enflammées par la fièvre, se coloraient de vilaines plaques rouges et les yeux trop grands brûlaient d'un feu maladif.

- Mon Dieu ! quand viendra le repos ? murmurait la malade, entre deux quintes.

Violente plus que jamais, la toux recommençait, amenant aux lèvres tuméfiées une écume sanglante. Alarmée, la veilleuse est accourue, elle s'empresse, chauffe des linges, prépare une boisson chaude, un calmant, mais tout demeure inutile : la malade continue à suffoquer. Alors, impuissante devant cette misère, la garde n'a pu retenir une larme qui coule silencieusement sur l'oreiller.

Alors Zoby et Tibet ont vu s'épanouir plus grand et plus parfumé que ceux des jardins célestes, le merveilleux lis de la Charité.

* * *

Cette fois encore, vers le grand portail, saint Pierre attendait ; mais il n'a pas eu besoin de questionner les chérubins, car le parfum délicat des fleurs précieuses l'avait déjà renseigné.

- Vous voyez que j'avais raison ! cria-t-il joyeusement. Voilà qui va faire plaisir à l'Enfant ! La fleur de la Pitié et celle de la Joie !... Il faudrait encore la rose de l'Espérance !... Ce sera pour l'an prochain !... A présent, vous pouvez accorder les luths pour le concert !

* * *

Quand, le lendemain, s'alluma l'étoile de Noël, tout le ciel fut en fête. Avec les prières des fils des hommes et les cantiques angéliques, le parfum du lis et l'haleine fine de la pensée montaient vers l'Enfant comme un suprême hommage.

Julie Meylan

Il y eut une grande joie ! Un conte de Noël de Julie Meylan, paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne du 28 décembre 1933.

Dans la cuisine confortable au plafond bas où de grosses poutres enfumées offrent des recoins favorables aux araignées, Elisée Burdot s'affaire à tresser une corbeille. Au gré de ses doigts noueux et crevassés, l'osier souple se plie, s'entrelace et se recourbe en anses gracieuses. Dehors, le ciel splendide est piqué d'étoiles, la lune argente les pentes enneigées de la montagne et fait resplendir le glacier qui s'accroche à la crête. Mais l'homme ne veut rien voir. Son front bas et têtue de montagnard se penche avec obstination sur le travail de vannerie et un pli douloureux au coin des lèvres barre la bouche fine.

C'est qu'on est à la veille de Noël et ce retour des fêtes demeure toujours un dangereux évocateur. Sans qu'on le veuille, il fait revivre des choses qu'il vaudrait mieux laisser au passé. A quoi bon rallumer sous la cendre où elle dort la petite braise, dernier reste d'un incendie qui fit tant de ruines autrefois ? Ne vaut-il pas mieux l'étouffer complètement et ne plus se souvenir de ce qui fut ni des ruines qui remplacent les espoirs caressés jadis !

Or Elisée Burdot ne peut pas oublier. Depuis plusieurs années déjà, la chose est passée, mais la douleur demeure, tenace, lancinante et maléfique, comme en cette autre veille de Noël, il y a tout juste dix ans, où il lui fallut assister sans rien dire à l'effondrement de ce beau rêve d'amour caressé depuis les jours de la petite enfance et du catéchuménat. C'est pourquoi, désireux d'échapper à la hantise des remembrances, le pauvre garçon a entrepris en ce soir de fête un travail semblable. Il espère qu'en disciplinant ses doigts à une besogne machinale, il maîtrisera aussi sa pensée. Hélas ! Est-il possible d'emprisonner en un vase clos les parfums de l'Alpe ou d'arrêter le vent qui passe ? Aussi Elisée, incapable de maîtriser son esprit, se voit-il bientôt contraint d'abandonner l'ouvrage. Brusquement il lâche la corbeille qui s'abat sur le carrelage avec un petit bruit mat, puis, s'accoudant sur la table en sapin, il fixe sans le voir le joli paysage qui s'encadre entre les montants de la petite fenêtre.

* * *

C'est tout le passé qui revit ainsi : succession d'images rapides qui vont avec la rapidité d'un film ; cependant, parmi tous ces visages aimés dont la mort a hélas clos les yeux, il en est deux qui se détachent avec une netteté extrême. Ce

sont ceux de Cécile Cornil et de David Money. Souriants ou mélancoliques, ils ont l'air de demander à Elisée : « Te souviens-tu ? »

Ah, certes ! il se souvient, le pauvre garçon !

Qu'elle était charmante, cette petite Cécile, avec ses longues boucles blondes qui encadraient les joues roses éclairées par deux yeux où se reflétaient comme dans un miroir d'azur toutes les impressions. Toujours il l'avait aimée et durant la première année d'école déjà, il la considérait un peu comme étant sienne. La fillette le devinait bien, car elle se servait de lui comme d'un esclave, acceptant ses services ainsi qu'une chose due. Elisée lui portait son sac, traînait la luge où elle trônait comme une petite reine pour descendre au village et lui aidait avec une patience inlassable à faire ses devoirs d'école. A mesure que passaient les années, l'amitié s'était augmentée, créant entre le garçon des Burdot et la fille au syndic Cornil, un de ces liens que la mort ne parvient pas à rompre, parce qu'ils sont basés sur ce fondement éternel qui s'appelle la communion des âmes.

Quand vint le jour de leur confirmation, les deux enfants eurent un gros chagrin, car on leur apprit qu'il faudrait se séparer pour une année. Cécile devait partir outre Sarine pour apprendre les bonnes manières et, quand ils se dirent adieu, Elisée expliqua :

- Je penserai toujours à toi, Cécile !

Sur quoi la fillette, déjà distraite par les détails du voyage, avait répondu avec un petit rire insouciant :

- Oh ! moi aussi ! Naturellement !

Mais les mots n'avaient pas le sens profond qu'eut pu désirer Elisée.

C'est de ce jour-là que tout alla de travers.

Quand Cécile revint, elle était devenue une demoiselle et Elisée, fort timide, n'osait plus guère lui parler. Pourtant, tout au fond du cœur, il continuait à cultiver son rêve et s'imaginait que les choses finiraient bien par s'arranger. Pareils au mirage qui, dans le désert, recule à mesure que le voyageur avance, les beaux plans d'avenir forgés par Elisée lui aidaient à trouver le temps moins long tout en le berçant de trompeuses illusions. A chaque fête du village, il se disait :

- Je parlerai à Cécile aujourd'hui !

Mais l'occasion passait sans qu'il l'eût mise à profit et Cécile devenait plus distante et plus réservée.

Maintenant on la voyait quelquefois dans la société de David Money, le beau dragon du pré Fleuri, et les commères du village commençaient à jaser à ce propos. Alors, talonné par la jalousie et par la crainte de perdre sa bien-aimée, Elisée a résolu de se déclarer la veille de Noël.

Là-haut, dans la montagne, on a conservé les vieilles habitudes et la jeunesse de la commune se réunit comme autrefois le soir de Noël pour fondre les plombs qui annoncent l'avenir et pour interroger la pelure de pomme que les garçons jettent derrière eux, par-dessus l'épaule gauche et qui, en tombant, doit prendre la forme de la première initiale du nom de la future.

- Ne serait-ce pas là un fameux moyen de m'expliquer, pense Elisée. Je m'arrangerai de manière à ce que l'épluchure forme le C.

Et ainsi, plusieurs jours à l'avance, il s'est exercé en secret dans la remise, sacrifiant des douzaines de belles pommes reinettes qu'il donne ensuite à croquer à la jument Fanchette.



Or la veille de Noël est enfin arrivée. La jeunesse s'est donnée rendez-vous chez le syndic où Cécile, plus charmante que jamais, fait les honneurs dans la grande salle basse. Jamais encore Elisée n'a trouvé la jeune fille aussi jolie, car une flambée plus rose qu'à l'ordinaire donne un relief particulier à ce cher visage.

- Je lui dirai la chose quand tout le monde sera parti, pense-t-il. En rentrant à la maison, je l'annoncerai aux parents. Ce sera notre cadeau de Noël.

Chez le syndic, il y a grand bruit, les garçons rient sans retenue et les fillettes les aguichent en faisant bouffer leurs cheveux au bord des coiffes tuyautées. Cependant personne n'occupe autant de place que David Money. Fanfaron et vantard, il se mêle de tout, faisant de l'esprit aux dépens de chacun et se pavanant avec les allures d'un jeune coq dans un poulailler. Jamais encore Elisée ne l'a trouvé si déplaisant. Ne s'avise-t-il pas, le beau dragon, d'expliquer la signification de ces formes bizarres que prend le plomb bouillant quand on le jette dans la seille d'eau froide ! Serait-il magicien, par hasard ? Aussi, pour échapper aux commentaires de ce faiseur d'oracles, le jeune homme ne se mêle

pas aux autres pour la fonte du plomb. Il se réserve, espérant bien que le jeu des épluchures de pommes lui sera favorable.

Enfin son tour étant venu, il pèle adroitement sa pomme et, selon le rite accoutumé, jette par dessus son épaule gauche la pelure en répétant le vieux quatrain dont l'origine se perd dans la nuit des temps :

*Pelure, dis-moi franchement
Une lettre du nom charmant
De celle qui, pour la vie,
Dès demain deviendra ma mie !*

Sa jolie voix de ténor tremble un peu tandis qu'il parle et, les yeux baissés, il attend ce que diront les autres.

- Oh ! s'écrient les fillettes. C'est un C que la pelure a dessiné sur le plancher !

En effet, la lettre gracieusement formée, ne peut pas être confondue avec une autre. Rouge jusqu'à la racine des cheveux, Elisée hasarde un rapide coup d'œil vers Cécile qui répond avec un petit sourire entendu. Elle paraît deviner ce que pense le jeune homme et le cœur de celui-ci bat très vite. Une bouffée de joie l'envahit.

- La chose est bientôt faite, pense-t-il.

Hélas ! cette scène qui n'a pas duré plus de trois ou quatre secondes, a son triste épilogue. David Money éclate de rire et, de sa voix mordante, raille :

- Ha ! ha ! Elisée !... Tu as des secrets !... Qui peut-ce être ?... Coralie ! Caton ! Clorinde !... C'est bien sûr une Caton !

Alors, comme Elisée regarde vers Cécile comme pour lui dire : « Aide-moi à répondre », le beau dragon continue avec un air de bravade :

- Ce « C » là ne désigne à coup sûr pas Cécile Cornil, puisque nous sommes promis depuis ce matin.

Une bombe éclatant sous les pas d'Elisée ne lui eût pas produit plus terrible émotion. Pourtant il eut le courage de se contenir et personne, sauf peut-être Adèle, ne se douta du calcaire qu'il endura. Tandis que les vœux et les compliments pleuvaient sur les fiancés, il se tenait à l'écart, muet et impassible. Une fois, en passant près de lui, Cécile lui avait demandé :

- Et toi, que me souhaites-tu ?

Alors la gorge serrée, il dit tout bas pour éviter d'être entendu :

- Tu sais que je veux ton bien !

Lentement, elle inclina la tête, devenue tout-à-coup sérieuse.

Alors, précipitamment, il avait fui comme un voleur et dès lors ne lui parla plus jamais.

La noce suivit bientôt amenant la jeune épousée dans ce chalet du pré Fleuri qui n'est séparé de celui des Burdot que par l'arête de la colline. Elle n'y demeura guère, car peu de semaines après la naissance de l'enfant, elle fut

enlevée par une phtisie galopante. Demeuré seul, David Money s'est livré à deux passions favorites qui sont le braconnage et l'alcoolisme. La petite Susy a grandi comme elle a pu, au hasard des circonstances, rudoyée par un vieux cousin qui soigne le bétail, tandis que le dragon chasse le chamois en contravention. Il a d'ailleurs expié ses fredaines, car voici tantôt trois mois, on le trouva, brisé et mourant, au bas d'une haute paroi rocheuse. Maintenant l'orpheline est supportée par charité dans ce chalet où sa mère entraît joyeuse il y a dix ans.

* * *

Jamais encore autant que ce soir, le deuil de son rêve d'amour n'a si douloureusement étreint le cœur d'Elisée Burdot. Ni son travail à l'étable où il a donné aux bêtes la traditionnelle poignée de sel et de farine qui leur marque Noël, ni le tressage de la corbeille, ne peuvent conjurer cet assaut des pensées tristes. Enfin, énervé par cette lutte contre lui-même et par cette révolte inutile contre les événements passés, l'homme murmure :

- Il me faut sortir !... On étouffe ici, entre ces quatre murs !... Si j'allais là-haut, près du rucher ? ... L'oncle Noé prétend que les abeilles chantent souvent dans la nuit de Noël, et que si on parvient à les entendre, on peut revoir ceux qu'on aimait et qui ne sont plus... Si c'était vrai, pourtant !... Allons-y !

Vivement, il enfile une lourde veste de milaine doublée de peau de mouton et tire sur ses oreilles un bonnet ouaté. Puis, ayant jeté un rondin dans l'âtre, il ferma la porte. Dehors, dans le ciel sans nuage, monte un croissant de lune qui éclaire féeriquement le paysage. Un calme étrange règne sur toutes choses. Elisée suit le sentier qui monte vers la crête de la colline. Le rucher est là, tout près de la borne qui limite son domaine. A l'abri d'un haut rocher, les ruches s'alignent comme des chalets minuscules dont tous les huis seraient clos. Précautionneux, Elisée en fait le tour et écoute.

- Il n'y a rien ! fait-il. C'est ce que je pensais. Elles dorment sans s'inquiéter de Noël !

Néanmoins il éprouve un peu de déception et demeure encore un instant, attentif, cherchant à percevoir quelques sons de cette mélodie mystérieuse qui permettrait de revoir ceux qu'on pleure. Le silence continua à régner, interrompu à peine par la sonnerie des cloches qui, à l'église, là-bas, au fond de la vallée, annoncent que minuit va frapper.

Elisée frissonna.

- Allons, fait-il, il vaut mieux rentrer. Je ne vais pas m'obstiner à croire à des niaiseries ; les abeilles ne chanteront pas et je ne verrai personne. Il faut continuer à vivre comme hier et avant-hier et ne pas chercher des choses impossibles !

Une dernière fois il passe lentement autour de ses ruches et s'avance jusqu'au bout, là où les sapins enchevêtrés limitent son domaine. Les abeilles ne donnent

aucun signe de vie et continuent à dormir le grand sommeil d'hiver, mais un gémissement étouffé sort du bosquet touffu.

Un peu effrayé, l'homme s'arrête.

- Qui est là ? demande-t-il. Au bout de quelques secondes un nouveau gémissement répond seul à sa question.

- Une voix d'enfant ! murmure Elisée. Il faut voir qui est là.

Une allumette flambe et sa clarté montre, accroupie sous les branches, une frêle silhouette aux boucles blondes qui tombent, emmêlées sur des yeux couleur de pervenche gonflés par les larmes.

- Bonté divine !... Est-ce toi, Susy ?

Un sanglot est la seule réponse.

- Que fais-tu ici, à ces heures et avec un froid pareil ?

- Je ne sais pas où aller !

- Comment ! Pas où aller ? Et chez toi, au Pré Fleuri ?...

Après un nouveau sanglot, l'enfant bégaye :

- Le cousin m'a battue et m'a poussée dehors !

- Qu'avais-tu fait ?

Susy hésite un instant avant de confesser sa faute, puis, en mots entrecoupés :

- Il me disait de porter la boille de lait dans la cuisine ; alors, comme c'était très lourd, je suis tombée et la boille s'est renversée...

Un violent accès de pleurs interrompt la petite. Elle est si désolée et tremblante qu'Elisée se sent tout à coup une étrange et douce pitié pour l'orpheline ; compatissant, il attire à lui la pauvrete.

- Te bat-il souvent, mignonne !

- Oui ! chaque fois qu'il revient du café. Mais il ne faut le raconter à personne !

Il la rassure du geste et du sourire.

- Comme tu ressembles à ta mère ! fait-il, avec émotion et soudain résolu :

- Viens avec moi ! Tu ne peux pas rester toute la nuit dehors.

- Oh ! je serai bien contente, Monsieur Elisée, parce qu'il a dit que je n'avais plus rien à faire chez lui. Alors je ne savais pas où aller et je suis montée vers votre rucher pour faire ma prière.

- Qu'as-tu demandé, petite ?

- J'ai dit à l'Enfant de Noël de m'envoyer un de ses trois mages pour m'emmener avec lui dans un beau pays. Juste à ce moment vous êtes arrivé... Vous êtes le roi mage, Monsieur Elisée !

Elle est si délicieusement naïve qu'il la prend dans ses bras pour être plus vite arrivé au chalet. L'enfant ne pèse guère à ses robustes épaules, et il descend à grandes enjambées, emportant l'orpheline comme un trésor précieux qu'il aurait trouvé dans la nuit. Ah ! certes, le proverbe est bien vrai et les abeilles sont de bonnes annonciatrices. Ce sont elles qui lui valent ce grand bonheur, car il semble à Elisée que Cécile, sous les traits de son enfant, est venue lui demander aide et protection.

Dans la cuisine confortable, l'eau bout sur le foyer et une tasse d'infusion chaude a bientôt ramené les couleurs aux joues de l'enfant. Ses larmes sont séchées et elle babille gaîment, heureuse de se sentir protégée.

- Monsieur Elisée !...
- Appelle-moi : oncle Elisée, petite !
- Eh bien ! oncle Elisée, vous voulez me gardez ?... toujours ?...
- Toujours, mignonne ! Tu seras mon cadeau de Noël !
- Alors, vous veniez me chercher là-haut, près des ruches ?
- Non ! je ne savais pas que tu y serais ! Je venais écouter...
- Ecouter quoi, ? oncle Elisée ?
- Le beau message de Noël, petite ! Le message qui dit : « Paix et joie à tous les hommes de bonne volonté ».

Julie Meylan

17. Un son de flûte dans la nuit, un conte de Noël de Julie Meylan paru dans La Revue de Lausanne du 21 décembre 1934 -

On était alors au temps où les dragons du Roy poursuivaient ceux qui ne s'agenouillaient pas devant les idoles de pierre. Les pauvres persécutés s'enfuyaient par des chemins mal tracés et cherchaient un refuge dans les montagnes et dans les pâturages écartés où, pour eux, le loup affamé était un moindre danger que la galère ou l'estrapade.

Or, Mathieu de la Tépaz, demeurait seul en son chalet, tout proche de la frontière. La vieille bâtisse étalait même ses dépendances au-delà de la borne où l'on voit gravée une fleur de lys. Ce Mathieu comptait déjà plus de cinquante hivers; mais si l'âge avait légèrement voûté sa haute taille osseuse et poudré à frimas sa chevelure drue, il n'avait point éteint, au fond des yeux, cette flamme juvénile qui trahit la joie et le calme, ces compagnes éternelles de la foi.

Mathieu ne connaissait guère le monde ; une vie retirée dans ces confins déserts lui permettait de conserver les belles illusions de l'enfance. Au village, où il descendait deux fois l'an pour acheter du tabac et des épices, on riait un peu de ses naïvetés. « Il est simple », avait déclaré le président ; et ce mot fit aussitôt le tour de la commune.

Mieux que personne, pourtant, il s'entendait à soigner le bétail et à faire d'exquis petits fromages dont Mme la baillive était très friande. Mais où il devenait un artiste, c'était dans la fabrication de ses flûtes en roseau, dont il savait tirer des mélodies charmantes de fraîcheur et de sentiment. A sa façon, il y exprimait joies et douleurs, humbles désirs, modestes espoirs ; la flûte était sa confidente et sa conseillère.

Cette année-là, l'hiver se montra particulièrement rude et de fortes chutes de neige rendirent les communications difficiles et irrégulières. Bien souvent, le matin, Mathieu avait grand'peine à ouvrir sa porte obstruée par les bourrasques de la nuit. Personne ne se hasardait de ces côtés et le solitaire n'avait d'autre visite que celle d'un gros bouvreuil affamé qui venait becqueter la vitre pour recevoir un peu de pain noir. Durant la nuit, on entendait hurler des loups en chasse, les pleurs d'un chevreuil blessé à mort et l'éternelle plainte du vent dans la sapinière. Les jours se succédaient, si monotones, qu'on arriva à la veille de Noël sans que Mathieu s'en fut aperçu. En consultant la grosse poutre taillée d'encoches qui lui servait de calendrier, il constata que la Nativité était proche, ce qui le réjouit beaucoup. Son âme simple aimait très spécialement l'histoire merveilleuse de la crèche et des bergers.

- Noël demain ! murmura-t-il, joyeux. Je le fêterai ce soir, comme firent les pâtres de Bethléem !

Toute la journée, il eut le coeur léger à la pensée de l'Enfant. Dehors, la tempête hurlait sa plainte désolée et de grands glaçons s'allongeaient au bord du toit, mais au chalet, il faisait chaud. Mathieu activait le feu en y jetant des brassées de rameaux secs. « Si l'enfant venait », disait le vieux, « il pourrait jouer devant la flamme ! »

Ah ! Les gens du village avaient bien raison de considérer le pâtre comme un simple d'esprit ; qui donc aurait voulu se risquer dehors par un temps si affreux ? D'ailleurs, que serait venu faire au chalet de la Tépaz le saint Enfant de Bethléem ?

Quand la besogne du jour fut achevée, la cuisine remise en ordre et la litière mise sous les vaches, Mathieu prit sa meilleure flûte et alla s'installer à l'étable, sur une botte de paille. La clarté capricieuse d'une torche en résine éclairait vaguement les bêtes couchées qui rumaient avec satisfaction, en remuant les oreilles. Un petit veau, aux yeux ronds et noirs, passait sa langue rose sur ses jambes fines et s'arrêtait parfois pour regarder Mathieu, comme s'il avait voulu lui demander :

- Que vas-tu faire de ta flûte ?

Alors, tout haut, celui-ci répondit :

- C'est pour fêter l'Enfant, comme les bergers de Bethléem !

Il se mit donc à jouer de son pipeau rustique. Ce n'était pas un psaume, comme ceux que l'on chante à l'église ; cela ne ressemblait pas non plus aux roulades que la grive musicienne égrène dans les taillis au printemps, mais cette musique devait être, pour sûr, pareille au concert des anges dans la première nuit de Noël. Pour le vieux solitaire de la Tépaz, cela signifiait : « Joie et paix, l'Enfant est venu ! »

Or, il vint, en effet. Comme Mathieu continuait son concert, la porte de l'étable s'ouvrit tout à coup et, avec une volée de flocons, arriva un courant d'air froid. Sur le seuil, une femme très pâle, portant un jeune enfant étroitement enveloppé dans un châle, hésita un instant avant d'entrer. Elle paraissait épuisée

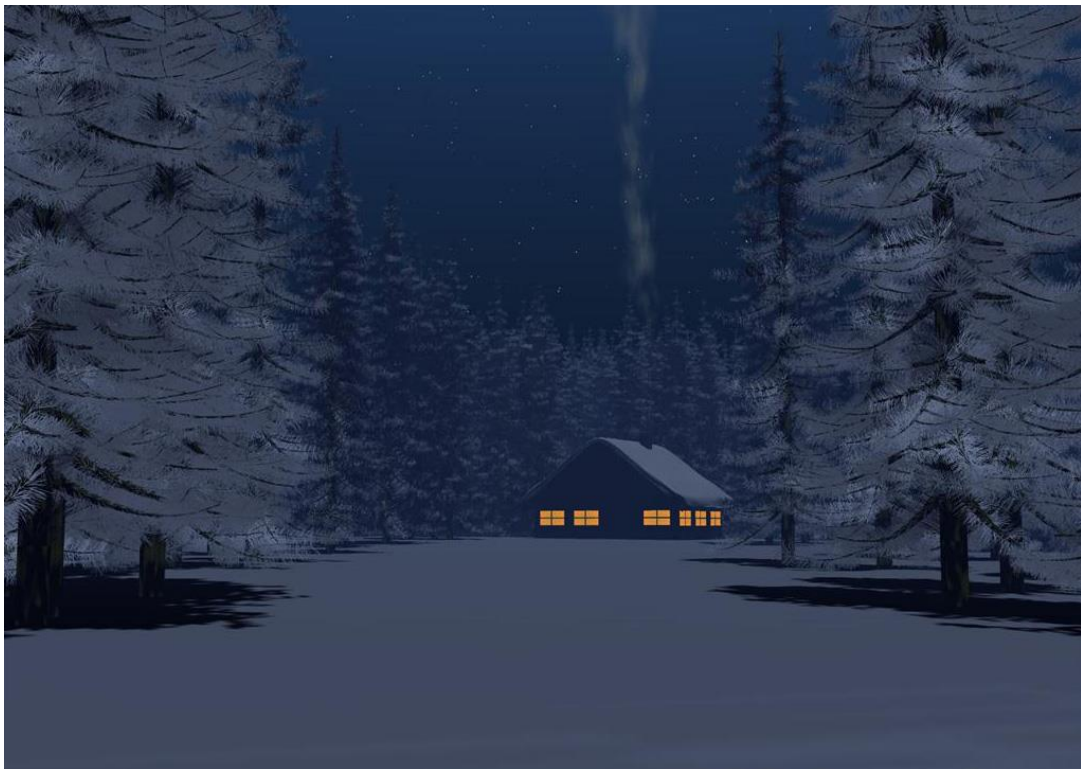
et prête à défaillir. « Mon Dieu! », se dit le musicien - « c'est l'Enfant et sa mère! » - Et, saisi d'une grande timidité, il continuait à jouer sans regarder ses visiteurs. Alors la femme entra tout à fait, ferma la porte derrière elle et demanda d'une voix un peu tremblante :

- Brave homme, permettez-vous que je me repose un moment ici ? Je suis si fatiguée !

Aussitôt, Mathieu se leva, avança la botte de paille et dit poliment :

- Vous me faites un grand honneur, Madame Marie et l'Enfant aussi ! Mais pourquoi êtes-vous seule ? Où avez-vous laissé Joseph et l'âne ?

L'inconnue regarda le vieux avec étonnement, puis, sans répondre, elle haussa les épaules.



Alors, pensant qu'elle n'avait pas entendu, Mathieu recommença à jouer tout doucement pour ne pas éveiller le petit. C'était comme une prière de reconnaissance et de joie parce que le berger était heureux d'avoir le Sauveur chez lui. L'étrangère écoutait sans rien dire et, de temps à autre, une grosse larme roulait sur la joue pâle et venait tomber sur le châle du petit dormeur.

Mathieu feignait de ne rien voir et pensait que la cause de ce chagrin était, pour sûr, l'absence de Joseph. Alors, pour distraire l'inconnue, il joua sans s'arrêter, et c'était si beau que l'enfant s'éveilla. Il avait des yeux plus bleus que la pervenche forestière et ses joues roses se creusaient de fossettes propices aux baisers.

Pour lui rendre hommage, Mathieu s'approcha ; mais quand l'enfant vit cette figure hirsute et cette barbe embroussaillée, il eut peur et se mit à pleurer. Les

caresses maternelles, pas plus que les douces mélodies de la flûte, ne parvinrent à calmer ce désespoir.

Alors, d'une voix tremblante, la mère expliqua :

- Il a faim, le pauvre mignon... et moi aussi !
- Oh ! mon Dieu, fit l'homme, et moi qui n'y pensais pas !

Déjà il apportait deux grandes jattes remplies de lait :

- Voici, Mme Marie ; s'il en faut encore, dites un mot et je trairai la Colombe, cette belle tachetée, près de la porte.

Evidemment, le bambin était affamé, car en un clin d'oeil le contenu des deux bols avait disparu. Tout près, agenouillé dans la paille et la fûte aux lèvres, Mathieu ne se sentait plus de joie. Il eût été entièrement satisfait si Joseph et l'âne avaient aussi pris place dans l'étable, mais ce n'était, sans doute, qu'un léger retard. On allait, sûrement, entendre tout à l'heure les grelots de l'âne.

Maintenant le petit, bien rassasié, s'accoutumait à Mathieu, passait sa main grassouillette dans les cheveux emmêlés du berger et poussait de petits cris joyeux en caressant la flûte. Ayant vaincu sa timidité, Mathieu s'informa :

- Y a-t-il longtemps que vous êtes en voyage, Mme Marie ?

Voici tantôt quinze jours. Quel enfer, et quelles tortures avons-nous endurées.

- Et Joseph ?

La femme soupira puis, tristement :

- Ils l'ont pris et condamné aux galères.

Mathieu ignorait ce qu'est une galère et n'osa pas demander une explication.

- Mais pourquoi n'avez-vous pas pris l'âne ?

- Ils l'ont tué et les moutons aussi.

- Pourquoi ?

- C'était l'ordre du Roy.

- Ah ! Ce maudit Hérode continue de vous tourmenter !

Mais il n'eut pas le temps de continuer, car un coup de sifflet strident se faisait entendre tout près, à la lisière de la forêt. La femme, épouvantée, tordit ses mains tremblantes :

-Entendez-vous ? Ils viennent ! Nous sommes découverts ! Ce sont les soldats du Roy !... Ah ! de grâce, brave homme, cachez-nous, que nous échappions à ces persécuteurs ... bégayait-elle.

- Maudit Hérode ! grommela le berger. Puis, vivement, il entraîna ses deux deux hôtes au fond de l'étable, les poussa dans un recoin dissimulé derrière des gerbes et vint reprendre sa flûte.

Il était temps, car un grand coup ébranlait la porte et dehors une voix rude criait :

- Ouvrez, au nom du Roy !

Dans le faisceau lumineux que la porte ouverte dessinait sur la neige, trois ou quatre soudards étaient arrêtés.

- Brave homme, cria le chef, pourrais-tu nous donner un renseignement ?

- Pourquoi pas ?

- Pour que tu ne l'ignores pas, je te dirai que nous sommes envoyés par le Roy pour chercher une rebelle. C'est une femme jeune encore. Dans la forêt, nous avons pu suivre sa trace, mais à travers le pâturage, la neige qui tombe sans arrêt à tout recouvert. As-tu vu quelqu'un, par hasard ?

Bien qu'on l'appelât le simple, Mathieu ne manquait pas d'ingéniosité. Bien sûr qu'il ne mentirait pas, mais trahir l'Enfant et Marie, les livrer à Hérode ? Jamais !

Aussi, après avoir pris un temps pour réfléchir, il répondit lentement :

- Je n'ai pas vu Joseph !

- Imbécile ! cria le soldat. Ce n'est pas ce que je te demande.

- L'âne n'est pas venu non plus dans ces confins !

- Enfin, explique-toi, animal ! Pourquoi parler ainsi ?

- C'est que nous sommes à Noël, mes beaux seigneurs, et que je pense à ceux de la crèche.

Un éclat de rire accueillit cette déclaration et le capitaine marmonna :

- Palsambleu ! Il est fou, le pauvre diable ! Allons voir ailleurs !

Puis, quittant Mathieu, les hommes lui crièrent encore :

- Tiens-toi en santé de corps et surtout d'esprit, pauvre diable ! Si nous rencontrons l'âne, on te l'enverra !

- Grand merci ! ... et bon voyage !

C'est ainsi que Mathieu le « simple », dépista les soldats du Roy.

Quand, un peu plus tard, l'inconnue sortit de sa cachette, elle était mortellement pâle et ses mains tremblantes avaient peine à soutenir l'enfant qui s'était endormi.

- Que j'ai eu peur ! fit-elle. Merci ! Vous nous avez sauvés !

- Pouvais-je vous trahir, Mme Marie, et livrer l'Enfant qui vient de Bethléem ?

Elle secoua la tête :

- Nous ne venons pas de Bethléem et je ne suis pas Marie.

- Pourtant Hérode vous traque...

- Vous êtes dans l'erreur, brave homme ; c'est le roi Louis qui nous en veut.

- Le roi Louis ?... Alors vous venez d'outre-frontière ?

- Oui, nous sommes de ceux qu'il persécute ! Depuis deux semaines, je suis errante à travers la montagne. Ce soir je perdais courage et m'apprêtais à mourir dans la neige avec le petit, quand le son de votre flûte m'a rendu la force de marcher encore et de venir jusqu'ici.

Le pauvre vieux de la Tépaz était fort déçu. Il croyait avoir chez lui, pour passer les saintes vigiles, des visiteurs divins, et il apprenait que ses hôtes n'avaient rien de céleste.

- Quel dommage ! faisait-il. - Quel dommage ! Pourtant vous m'avez parlé de Joseph ?

- C'est mon frère: le seul qu'ils aient laissé vivant, tout le reste est massacré ; le bétail aussi.

- Ainsi donc, demanda Mathieu, sans ma flûte vous ne seriez pas venue jusqu'au chalet ?

- Non ! Je ne pouvais plus marcher ! C'est elle qui m'a sauvée !

- La flûte n'a rien fait ; c'est l'Enfant de Noël à qui j'adressais mon cantique. Je vais le lui dire encore une fois pour vous et pour moi.

Et Mathieu de la Tépaz recommença à jouer dans la nuit de Noël.

Julie MEYLAN

Comme dans l'étable, un conte de Noël de Julie Meylan, paru dans la Feuille d'Avis de Lausanne du 23 décembre 1935.

Jamais on ne vit journée plus maussade. Le ciel, d'un gris plombé ne laissait pas apercevoir la plus petite tache bleue du fond de la vallée, le vent amenait jusqu'aux cimes de vilaines et tristes brumes. Elles montaient par les couloirs, s'accrochaient aux rochers et, pareilles à de monstrueux reptiles, s'enroulaient un instant autour des crêtes avant de s'évanouir pour faire place à d'autres. On ne voyait pas à cent pas devant soi et il fallait être du pays pour s'aventurer sur les hauteurs, loin des sentiers battus. C'était vraiment une triste veille de Noël.

Cependant, dans son chalet de la Rapaz, Mathieu Crettaz ne se laisse pas gagner par la mélancolie ambiante, car il siffle aussi gaîment qu'une grive ivre de raisin au temps de la vendange. En ce moment, il soigne son bétail, et par la porte ouverte de l'étable, s'échappe une buée tiède qui a une odeur de fumier et de foin sec.

- Allons, mes petits, fait le berger à ses vaches, ce soir vous recevrez double ration parce que c'est fête ! Vous verrez !... Il y aura la surprise de Noël !

Et le brave homme caresse tendrement Bluette, sa préférée, une magnifique génisse rouge et blanche.

Il faut savoir que Mathieu adore les bêtes et elles le lui rendent bien. C'est peut-être ce qui l'empêcha jadis de prendre femme ; il ne voulait pas partager ses affections. A présent il est trop tard ; les habitudes sont prises. D'ailleurs pourquoi chercher autre chose ? Les bêtes constituent sa famille ; il leur raconte ses préoccupations et elles l'écoutent, patientes et discrètes, sans jamais divulguer à qui que soit les secrets entendus. Or où trouver ailleurs pareille retenue ?

Mathieu Crettaz reste donc tout seul sur la montagne, dans ce chalet de la Rapaz que dominent quelques lopins de champs et, plus haut, la pâture montant jusqu'aux névés. Deux fois l'an, le pâtre descend dans la vallée pour régler ses affaires et acheter les denrées indispensables. Hormis ces deux sorties, il ne quitte pas sa montagne. A ceux qui lui disent : « Ne vous ennuyez-vous pas, là-haut, si loin du village ? »... Il répond, avec un sourire plein de bonhomie : « Je serais malheureux s'il me fallait vivre autrement ».

La nature n'a plus de secrets pour lui ; il connaît le jeu des nuages et prévoit les sautes du vent. Il comprend aussi le langage des torrents et la plainte de la bourrasque dans les branches. Cinquante fois déjà il a vu le printemps émailler de fleurettes les pentes raides de la pâture, mais chaque renouveau devient pour lui la fête merveilleuse que son regard ne se lasse jamais d'admirer. Il y a aussi les étoiles avec lesquelles il est familier et qui lui tiennent compagnie.

Or, en cette année qui touche à sa fin, Matthieu Crettaz a gagné un nouvel ami. C'est Sfakt, un joli chamois aux yeux éveillés et aux jarrets élégants. Voici comment la chose arriva.



Un soir, comme le pâtre faisait le tour du haut pâturage pour vérifier la clôture, du côté abrupt qui dévale en éboulis jusqu'à la rivière, il entendit tout près un faible gémississement.

- C'est une bête malade ! s'écria-t-il.

Et, sans plus songer à la clôture, il contourna prudemment l'éperon rocheux et s'avança sur l'étroite saillie qui s'abrite derrière. Un très jeune chamois était couché là avec une jambe brisée. En voyant arriver un homme, le pauvre animal essaya de fuir, mais il retomba impuissant en poussant une plainte qui était presque humaine.

- Oh ! oh ! fit Matthieu de sa voix la plus douce, te voilà bien mal arrangé, mais si tu veux me laisser faire, nous te sortirons de là. N'aie pas peur, mon petit ! Je vais t'emporter vers mes vaches dans la bonne étable chaude. Viens !

Avec les précautions d'une mère pour son nourrisson malade, le grand montagnard prit dans ses bras l'animal blessé qui tremblait de peur et fixait sur son sauveteur des yeux pleins d'angoisse. Quelques instants plus tard la bête

reposait douillettement sur une litière parfumée à côté de la génisse Blulette et Matthieu s'ingéniait à bander le membre fracturé.

Le traitement réussit à merveille, car cinq semaines plus tard le chamois sautait joyeusement autour du chalet et venait comme les chèvres lécher le sel dans la main du vacher qui lui avait donné le joli nom de Sfakt. La bête répondait à l'appel de son nom aussi bien que le fait un chien fidèle. La venue des chaudes journées d'août lui rendit l'amour de la liberté et des longues randonnées sur les crêtes herbeuses ; mais depuis que novembre a ramené les frimas, Sfakt se souvient de la Rapaz. Bien souvent, le soir, il frappe du sabot à la porte de l'étable pour quêter une poigne de fourrage et un coin tiède près des vaches.

Chacun dans la vallée connaît cette jolie histoire et ceux qui parfois passent dans les parages du chalet, ne manquent pas de demander à Matthieu comment se porte le convalescent de sa clinique, ce qui amuse beaucoup le brave homme.

Or, en ce lugubre après-midi, Matthieu sort sur son étroite galerie pour inspecter l'état du ciel.

- Triste veille de Noël ! bougonne-t-il. Les montagnes fument ! Mauvais signe ! Il y aura une bourrasque cette nuit ! Il s'agit de pousser solidement les verrous de la porte et de fermer le soupirail de l'étable !... Et Sfakt qui n'est pas ici !... Il serait pourtant mieux au chalet que dehors !

Tout juste à ce moment, un homme qu'on n'avait pas encore pu voir à cause du contour du sentier, apparaît au-dessous du courtil et s'écrie :

- Salut Matthieu !

C'est Tissot, que chacun surnomme : le Ravageur, à cause de ses terribles exploits de braconnier. Plusieurs fois déjà le garde-chasse fit des rapports, le tribunal infligea des amendes, mais c'est peine perdue ; l'homme a la passion du braconnage dans le sang. Matthieu Crettaz lui a voué une vraie haine et ayant lu dans un vieil almanach l'histoire de Prométhée enchaîné à un rocher et torturé par l'aigle qui lui perce le cœur, le vieux de la Rapaz estime qu'un semblable châtiment serait une juste punition pour cet incorrigible massacreur de créatures innocentes.

En cette veille de Noël, le Ravageur s'apprête évidemment à braconner, car il porte à l'épaule sa courte carabine et la cartouchière pend à côté.

En arrivant en face du chalet, l'homme répète avec un ton gouailleur :

- Salut ! Fameux temps pour braconner !

Les dents serrées, Matthieu ne répond pas tout de suite.

- Hé, l'ami !... Serais-tu devenu sourd par hasard ? Je te dis qu'il fera bon chasser ce soir !

- Tu ne vas pourtant pas tourmenter ces pauvres bêtes aujourd'hui ?

- Pourquoi pas ?

- As-tu oublié quel jour nous sommes ?

- Mon calendrier marque le 24 décembre, mais toutes les dates sont bonnes pourvu qu'il y ait à portée du fusil quelque chose à tuer... et point de garde-chasse en vue ! Hi ! hi ! hi !

- Malheureux ! Ne peux-tu pas laisser les chamois en paix pendant la veille sainte ?

Ma foi non ! Je serais bien fou de ne pas profiter d'une occasion aussi favorable ! Noël !... tout le monde est en fête et le garde-chasse a bien autre chose en tête que de surveiller ces confins. De plus il y a le brouillard qui empêchera les curieux de me voir... et je sais où les chamois rôdent ces jours.

- Tu n'as point de pitié, Ravageur !

- Ravageur si ça te plaît ; je n'y vois point d'inconvénient ! Ce qui m'importe c'est de remplir mon porte-monnaie. Il a été mis à mal la semaine dernière parce qu'il m'a fallu payer 250 frs pour un mauvais petit chevreuil tué aux Rochers Rouges. Ce n'est pas juste ! Je compte me rattraper aujourd'hui. A propos, si je rencontre ton Sfakt, ne faut-il pas le saluer de ta part ? Hi ! hi ! hi !... Ou bien, ce qui vaudra mieux, je te rapporterai ses sabots comme souvenir !

- Je te défends !... Entends-tu ? Tu ne le toucheras pas !

Mais déjà le Ravageur s'éloigne avec un gros rire qui résonne lugubrement dans la brume.

Demeuré seul, Matthieu ressent d'abord une violente colère.

- Ah ! l'infâme ! l'infâme ! murmure-t-il dans sa barbe grise. Pas même respecter la veille sainte ! Il ne craint ni Dieu ni diable !

Puis la colère se calme et se transforme en une angoisse pénible :

- Pourvu qu'il ne rencontre pas Sfakt ! Mon pauvre Sfakt...

D'un regard inquiet, le vieux montagnard cherche à percer le brouillard, mais il est si dense qu'on ne discerne pas même le buisson de genévrier au bout du jardin. Le grand silence de l'hiver règne sur le pâturage et fait taire le petit babil cristallin de la fontaine.

- Elle gèle, remarque l'homme. Il s'agit de l'habiller toute de suite si je veux avoir demain matin de l'eau pour l'abreuvement.

Vite, il court à la grange, apporte une gerbe de paille et l'attache soigneusement autour du rustique goulot où pend un glaçon allongé qui laisse de temps à autre tomber de rares gouttelettes.

- Triste Noël ! fait encore le pâtre, ce temps gris et surtout ce braconnier de malheur. Ah ! si je le tenais !

Il s'interrompt brusquement, car l'écho vient de répéter le bruit d'un coup de feu.

- Le voilà qui commence son travail d'enfer !... pourvu que mon pauvre Sfakt ne soit pas atteint !

Un second coup ébranle encore les rochers. Alors, pour ne plus entendre, pour échapper à cette hantise mauvaise, Matthieu se bouche les oreilles, gravit précipitamment l'escalier de la galerie, entre dans la cuisine et fait claquer la porte derrière lui.

La nuit qui va venir bientôt épaissit encore la brume et met aux vitres des petites fenêtres la floraison féérique des palmes de glace. Assis près du foyer, dans sa cuisine basse, le vieux de la Rapaz songe. Ces veillées de Noël lui rappellent tant de choses ? Il revoit le passé avec tous ceux qui ne sont plus et qui peuplaient jadis le chalet. Maintenant il n'y a plus personne à aimer, sinon les animaux, ce pauvre Sfakt, mais qui sait si, à cette heure, la jolie bête ne gît pas raide et sans vie dans la carnassière de cet infâme Ravageur ?

Cette pensée devient si pénible au berger qu'il lui est impossible de rester ainsi immobile près du feu. Il faut sortir, voir si peut-être le chamois n'erre pas aux alentours du chalet. Sans raisonner davantage, Matthieu attrape son bonnet en peau de lapin, une grosse écharpe et, s'avancant au bord de la galerie, il appelle :

- Sfakt ! Sfakt !

Rien ne répond que le silence. Il crie encore une fois et son oreille attentive perçoit une voix là-haut, du côté de l'arête.

- Je crois que c'est le Ravageur, se dit Matthieu.

- Au secours ! répète encore l'écho.

- Pour sûr, c'est le Ravageur ! S'il lui est arrivé malheur, tant mieux ! Il n'a que ce qu'il mérite !

Pourtant l'homme de la Rapaz prend son falot et monte vers la crête.

- Ohé ! fait-il en se hâtant. Où êtes-vous ?

- Ohé ! répond une voix faible.

Etendu sur la neige, sa carabine à côté de lui, le Ravageur n'a rien de triomphant. Il tremble de froid et ses dents claquent si fort qu'il a grand peine à parler.

- Dieu soit loué, Matthieu ! Te voici !... Sans toi je périssais là tout seul en cette nuit de Noël. Je me suis foulé le pied !...

- Comment ça ?

- Il y avait un si beau chamois tout près ! J'ai tiré ! Au moment où le coup partait, j'ai glissé, fait un faux-pas et voilà !...

En entendant parler de chamois, Matthieu sent que la colère se rallumer chez lui, plus forte que jamais.

- L'as-tu tué ?

- Bien sûr que non ! Le diable s'en mêlait... A présent, Matthieu, s'il te plaît, aide-moi à descendre jusque chez toi !... Tu me laisseras bien passer la nuit près de ton feu ?

- Et si je ne veux pas ?

- Matthieu !... Tu ne vas pourtant pas me laisser mourir là ?... Pitié !...

- En as-tu pour les pauvres créatures innocentes que tu viens traquer ici jusque dans la nuit de Noël ?

Le vieux de la Rapaz est si véhément que le braconnier se sent perdu. Sa faconde de tout à l'heure a disparu et sans vergogne il laisse couler de grosses larmes.

- Grâce, Matthieu !... Au nom de l'Enfant qui naquit dans l'étable !...

- Au nom de l'Enfant qui naquit dans l'étable !... répète le vacher, avec un ton adouci. Et bien ! je t'emmènerai à la Rapaz, mais à une condition...

- Laquelle ? ... Dis vite !...

- A condition que tu me promettes ici de ne plus jamais tuer un chamois !

Un instant le braconnier hésite, mais son pied lui fait si mal que le dernier combat est bref.

- Matthieu Crettaz, fait-il lentement, je te jure de ne plus jamais braconner !

De la sorte, en cette veille de Noël, le Ravageur devint un honnête homme.

* * *

Un peu plus tard, il est installé près du feu dans la cuisine chaude de la Rapaz. Une bonne friction et un bandage autour du pied malade l'ont déjà soulagé. Attendri par les soins dont il est l'objet, il se laisser aller aux confidences.

- Tu sais, Matthieu, fait-il, je ne reviens jamais sur ma promesse. J'ai juré de ne plus tuer le chamois, mais ce sera dur ! Le braconnage, vois-tu, c'est une passion comme une autre. Quand on l'a dans le sang, il faut terriblement lutter pour s'en défaire !

Matthieu de la Rapaz, qui connaît toutes sortes de remèdes pour les maux du corps, en a aussi pour ceux de l'âme.

- Quand tu auras envie de tuer, explique-t-il de sa voix claire, rappelle-toi cette soirée, ici à la Rapaz et pense à l'étable de Bethléem où se trouvaient l'âne et le bœuf !...

- Tu as raison, Matthieu Crettaz ; il y avait l'âne, le bœuf... et aussi le petit Enfant...

Juste à ce moment, un léger coup sec retentit contre la porte. On dirait le bruit d'un gravier contre les planches.

- Voilà Sfakt ! fait joyeusement le vacher. Il vient demander un peu de foin et une place à l'étable. Ne bouge pas, Luc, autrement il aurait peur.

Docile, le Ravageur se recroqueville dans le coin sombre, tandis que le chamois entre. Ses jolis yeux brillent d'intelligence, mais il renifle avec méfiance, devinant qu'un tiers se cache là.

- Tiens , Sfakt ! dit le vacher. Voici du regain dans cette corbeille. N'aies pas peur. Cet homme ne te fera pas de mal. Au soir de Noël, il y a paix sur la terre !

Alors, comprenant qu'il n'y a aucun danger, le chamois s'enhardit et va manger le fourrage parfumé.

Il est si gracieux que le braconnier caresse inconsciemment la crosse de sa carabine.

- Prends ce joujou, Matthieu ! Il vaut mieux que tu m'en débarrasses !

Ayant achevé son repas, l'animal s'est couché aux pieds du vieux de la Rapaz et, selon son habitude, appuie sa fine tête sur les genoux du vacher. Il y a, dans cette attitude, une telle confiance, que le Ravageur éprouve tout à coup un sentiment mélangé où il y a de la honte et aussi de la tendresse.

Matthieu devine obscurément ce qui se passe dans le cœur de son hôte, car il se met tout à coup à réciter la page de l'Evangile se rapportant à Noël :

- Les anges dirent : Bienveillance envers les hommes !... Bienveillance !

Alors, par-dessus la tête du chamois qui s'est endormi, Luc le Ravageur, a tendu la main :

- Donne-moi la tienne, Matthieu !... Maintenant j'ai compris ! Noël, c'est la fête de l'amour !

Julie Meylan

18. Le chemin de l'étoile, une légende de Noël de Julie Meylan – parue dans la Gazette de Lausanne du 25 décembre 1935 –

La longue nuit du solstice était passée lorsque saint Pierre se rappela que l'Enfant devait naître.

- Je l'aurais presque oublié, murmure-t-il en rajustant son auréole dorée qui était un peu de travers. Les fils des hommes sont si méchants que leurs criailleries fatiguent ma vieille tête. Il est temps que ces querelles prennent fin. L'Enfant sera le messager de paix dont ils ont grand besoin !... Il s'agit maintenant de célébrer dignement sa venue.

Les mains derrière le dos, son trousseau de clefs cliquetant à sa ceinture, il se mit à arpenter les avenues du paradis en réfléchissant à ce qu'on pourrait bien organiser. Hélas ! il avait beau imaginer cent choses différentes, aucune ne lui paraissait assez grandiose pour marquer un événement aussi solennel.

- Donner un concert ! faisait-il, ce n'est point suffisant. D'ailleurs j'entends d'ici les sons des luths et des harpes qu'ils accordent pour le Gloria. Il faut trouver autre chose, mais quoi ?

Le brave saint était si préoccupé qu'il ne prêtait aucune attention à ce qui l'entourait. Pourtant les jardins du Paradis fleurissaient merveilleusement ; les roses, que lutinait l'ombre montante, n'avaient point encore refermé leurs pétales, et leurs corolles, balancées par la brise du soir, devenaient de minuscules encensoirs dont les parfums embaumaient l'air. Les colombes, aux ailes plus blanches que neige, roucoulaient leurs sérénades amoureuses dans les bosquets où les oranges d'or mûrissent en toute saison et jamais les pas feutrés du soir ne s'étaient faits plus légers. Mais toutes ces splendeurs laissaient Pierre indifférent.

Un ange, qui s'activait à ratisser le sable des allées, s'étonna fort en le voyant si absorbé. Ne pouvant résister à la curiosité, il s'enhardit assez pour demander.

- Qu'y a-t-il ? Serait-il arrivé quelque malheur ?

Pierre tressaillit en entendant cette voix ; mais, ayant reconnu le petit séraphin blond il fit, de la main, un geste bénisseur tout en répondant :

-Non ! non ! rassure-toi. Tout va bien dans nos parterres célestes. Seulement chez les fils des hommes, il y aura cette nuit une grande joie à cause de l'Enfant qui naîtra en Juda. Alors je réfléchis à ce qu'on pourrait faire pour fêter la chose avec ceux de la terre. Vitement va me chercher saint Nicolas. Il a toujours de bonnes idées.



Dans un grand vol d'ailes, le petit jardinier s'en fut quérir Nicolas, le patron des enfants.

- Tu me vois fort embarrassé, lui confia Pierre. Je ne peux rien imaginer d'assez beau pour célébrer la Nativité : donne-moi un conseil.

Saint Nicolas réfléchit une seconde, ôta de sa bouche la tige de rose qu'il mâchonnait et, ayant éclairci sa voix, expliqua :

- L'autre jour, à Rome, où les légions revenaient après une campagne victorieuse contre les Parthes, on avait mis des lampions dans toute la ville pour faire honneur à César. C'était très beau. Rien n'est si grandiose qu'une illumination.

Saint-Pierre bondit, indigné.

- Comment oses-tu parler de lampions ? Ce qui peut convenir à un César est-il digne de l'Enfant ! De l'Unique ?

Nicolas, confus, courba sa haute taille déjà voûtée et s'excusa :

- Je ne voulais pas vous irriter, grand saint Pierre, ni manquer de respect à personne ; mais puisque les lampions produisirent si grand effet à Rome, ne pourrait-on à Bethléem organiser une illumination du ciel ?

Ce mot rendit Pierre pensif.

- Illumination du ciel ! fit-il ; ce serait une idée ! Merci pour ton conseil, Nicolas ; je vais l'utiliser. Tu peux, maintenant, retourner à tes affaires, Mais, en t'en allant, avise les séraphins qu'ils préparent leur concert pour la deuxième veille de la nuit dans les champs de Bethléem.

Comme Nicolas s'éloignait, saint Pierre murmura :

- J'envverrai une étoile.

Alors, ayant pris dans ses clés celle qui ouvre la porte du Paradis, il en franchit le grand seuil éblouissant d'escarboucles et gagna les abîmes de l'infini où rêvent les étoiles.

Il les connaît toutes par leur nom et, à sa voix, elles accourent, dociles comme des brebis vers leur pasteur. En le voyant de loin, elles scintillèrent, brodant de points d'or le manteau de la nuit commençante. Sans s'attarder, il leur fit de la main quelques signes d'amitié et se dirigea tout droit vers sa préférée qui est Souria, celle de la Joie.

Tout essoufflé par sa course rapide, il lui fallut un moment pour reprendre haleine ; après quoi il expliqua :

- L'Enfant va naître chez les fils de la terre. Avec eux nous voulons célébrer cette naissance. Pars tout de suite et va illuminer les champs de Bethléem, en Judée. Le voyage est encore long, le temps presse, ne t'amuse donc point en chemin, excepté si tu peux conduire quelque pèlerin égaré.

Un si grand honneur réjouit fort l'étoile et elle frémit, lançant des rayons qui la rendaient plus brillante que le soleil un jour de canicule.

- Oh ! oh !, fit Pierre avec satisfaction, que de lumière ! C'est superbe, et si tu continues ainsi jusqu'à l'aube prochaine, les lampions de Rome paraîtront bien pâles à côté de toi ! Tu feras halte au-dessus de la vieille hôtellerie du faubourg, à l'entrée du sentier bordé de lauriers roses qui mène aux pâturages. Les clochettes des troupeaux t'enseigneront que c'est là. Puis, quand l'aurore blanchira les monts de Noab, il sera temps d'éteindre ta lampe et de venir reprendre ta place ici auprès de tes compagnes. L'illumination sera terminée et tout l'univers saura que l'Enfant est né.

C'est ainsi que, dans la nuit de Noël, Souria, la brillante étoile de la Joie, traça un chemin de feu pour s'en aller vers les fils des hommes.

* * *

Le ciel était plein de rumeurs et de sons de harpes ; on préludait au concert qui, bientôt, réveillerait aux champs les pâtres endormis. En quelques secondes, l'étoile voyageuse parcourut des espaces immenses où l'horloge du Temps ne sonne pas même les millénaires. L'ombre méchante essayait de lui barrer le chemin, mais elle le dissipait d'un éclair fulgurant. Tout à coup elle s'arrêta. Pourtant ce n'était pas Bethléem ni la rustique hôtellerie tapie sous les figuiers.

Il n'y avait là qu'un bouquet de sycomores abritant un puits. Assis sur la margelle, un jeune homme aux yeux de pervenche et aux longues boucles blondes, jouait avec une flûte en roseau une berceuse lente et naïve. Tout près, sa mule débridée broutait paisiblement quelques touffes d'herbe desséchée par le vent du désert. Ayant achevé sa mélodie, le musicien posa la flûte et demeura rêveur, les yeux fixés sur les ténèbres qui rampaient autour des sycomores.

Soudain, un bruit de pas et un tintement de grelots l'arrachant à sa méditation. Deux caravanes venant en sens contraire s'arrêtaient près de la citerne. Richement vêtu, Balthazar descendit d'un chameau à l'instant même où Melchior l'Africain, le chef de l'autre caravane, sautait à terre. Les deux hommes s'abordèrent avec une profonde révérence ainsi qu'il convient si l'on se rencontre auprès d'un puits, et Melchior dit en montrant le bassin :

- Faites d'abord boire vos chameaux, ô noble vieillard, et j'abreuverai ensuite les miens !

Balthazar haussa les épaules avec quelque impatience.

- Mes bêtes n'ont pas soif. Si je me suis arrêté ici, c'est pour que vous me renseigniez. Etranger dans cette contrée, je voudrais trouver le puissant Monarque annoncé par nos sages. Depuis plusieurs lunes déjà, mes recherches sont vaines. Me faudra-t-il rentrer dans ma lointaine Arabie sans avoir offert à ce Roi puissant les fins parfums de nos campagnes ? Nos prophètes auraient-ils rêvé ? ... De grâce, dites-moi où trouver celui qui a le pouvoir ?

Melchior l'Africain tressaillit et rejeta en arrière le capuchon de son burnous. Libérée, son épaisse chevelure crépue retomba sur le front jusqu'aux yeux pétillants d'intelligence :

- Hélas ! fit-il tristement, quelle déception ? Comme vous je suis étranger ici. Vous cherchez un Roi puissant et moi le palais de Celui qui donne la sagesse et l'intelligence. Nos voyants, qui comprennent le jeu des nuages, on déclaré que le savant docteur est venu. Pour écouter ses leçons, j'ai franchi la mer, bravé la tempête, supporté la fièvre et la chaleur. Voyez, ô vieillard, j'avais préparé pour lui ce saphir et ces deux diamants !... Jusqu'ici mon chemin n'a traversé qu'un désert, et si mes yeux croyaient voir un palais là-bas, sur l'horizon, ce n'était que le mirage trompeur et irréel. Où pourrais-je découvrir la demeure du savant docteur ?

- Bizarre coïncidence, murmura Balthazar ! Serions-nous égarés tous les deux à la poursuite de quelque folle chimère ?

Gaspard, qu'ils n'avaient point aperçu jusqu'ici, sortit alors de l'ombre.

- Que cherchez-vous, demanda-t-il avec sa voix plus fraîche qu'un ruisseau montagnard.

Aussitôt les deux autres s'écrièrent ensemble :

- Où est le Roi ?

Le jeune homme secoua tristement la tête.

- Que sais-je ? Etranger comme vous, je cherche vainement la source merveilleuse qui donne la vie.

Stupéfait, Balthazar demanda :

- Que signifient tes paroles ?

Là-bas, fit Gaspard, dans ma patrie où l'interminable nuit d'hiver enfante la terreur, nous rendons un culte à la source intermittente qui donne la santé aux infirmes. Or, depuis l'équinoxe, elle n'a plus d'eau et nos malades meurent sans soulagement. Freia, la grande prêtresse, assure qu'ailleurs une autre source a jailli pour remplacer la nôtre qui est maintenant tarie. Pour la trouver, j'ai traversé les plaines, gravi les montagnes, enduré la dent des fauves. Les voleurs qui me dépouillèrent ne m'ont laissé que cette vieille mule et une flûte en roseau. En arrivant ici, tout à l'heure, j'espérais un peu que cette citerne serait la fontaine miraculeuse, mais l'eau en est saumâtre et malsaine. A quoi bon de nouvelles recherches, puisque tout demeure vain ? Pour oublier, j'ai voulu jouer l'air qu'on chante aux nouveau-nés de chez nous pour les endormir, mais la flûte rebelle n'obéissait point à mes lèvres, et je la remise dans son étui. C'est alors que vous êtes arrivés, ô nobles seigneurs !

Balthazar l'interrompit brusquement.

- Quelle chose étrange ! Nous sommes donc trois chercheurs en quête de Celui qui a la puissance, l'intelligence et qui donne la vie...

Sur quoi Melchior ajouta rêveusement :

- La trouver, est-ce donc irréalisable ?

Et le silence tomba, plus triste et plus lourd que tout à l'heure.

* * *

Soudain il y eut autour d'eux une clarté plus vive que celle des aurores boréales ; c'était Souria qui venait de ranimer sa lampe pour reprendre sa course vers Bethléem. Sur le gazon jauni de la steppe, elle dessinait une large avenue flamboyante.

- Regardez ! s'écria Gaspard, tremblant d'émotion, c'est un signe d'En Haut. Vite, en route !... Suivons l'étoile !

Aussitôt les caravanes avancèrent par ce mouvant chemin de lumière. Monté sur sa vieille mule, Gaspard allait le premier, le cœur palpitant.

On marchait sans parler, les yeux fixés sur l'étoile. On dépassa les champs où paissaient les troupeaux que gardaient les bergers somnolents. On suivit un sentier bordé de lauriers-roses et alors l'étoile s'arrêta au-dessus d'une rustique

hôtellerie accroupie dans un jardin rempli de fleurs. Par la porte ouverte de l'étable, on distinguait un nouveau dans ses langes.

- Evidemment, remarqua Balthazar, le monarque prédit par nos sages n'a point élu domicile en si modeste demeure !

Sur quoi Mechior ajouta avec un air un peu dédaigneux :

- Le sage docteur que je cherche ne se trouve pas ici ; néanmoins faisons halte, puisque l'étoile ne va pas plus loin. D'ailleurs, on nous renseignera peut-être ici !

Sans attendre ses deux compagnons, déjà Gaspard était entré et, ayant vu la crèche, il s'agenouilla près de l'enfant pour lui jouer avec sa flûte la berceuse d'amour et de reconnaissance.

Sur le toit de l'hôtellerie, Souria, l'étoile de joie, brillait, splendide, et ses rayons créaient entre le ciel et la terre un pont d'or où les séraphins passaient en chantant la grandeur et la sagesse de Celui qui est l'éternelle source de vie.

Julie Meylan

19. Ceux qui marchaient dans l'ombre, une légende de Noël de Julie Meylan - parue dans la Gazette de Lausanne du 25 décembre 1936 –

A la haute horloge du Temps, la première veille de Noël n'avait point encore sonné, néanmoins Nicolas était déjà prêt à partir pour son grand voyage annuel chez les fils de la terre. Vêtu de son chaud manteau fourré et d'un bonnet à pointe décoré de givre, le bon vieux, debout à côté de sa hotte pleine, attendait le signal du départ.

- Il est trop tôt pour te mettre en chemin, observa saint Pierre. Tu sais bien que la fête ne commence guère avant la seconde veille, au moment où les archanges entonnent le « Gloria », comme à Bethléem autrefois.

Mais, sans vouloir entendre cette raison, Nicolas secoua sa tête grisonnante. Quand on se fait vieux, il est bon de prendre son temps et de régler toutes choses calmement, sans courir, comme ces écervelés modernes.

- Laissez-moi aller, fit-il de sa voix enrouée. Je reviendrai d'autant plus tôt et il me sera peut-être loisible d'être avec vous pour assister à la fête céleste.

Il faut savoir que, durant la nuit sainte, les anges célèbrent aussi la Noël dans le Paradis. C'est une chose magnifique dont on parle longtemps et que Nicolas aimerait tant voir une fois. Malheureusement pour lui, quand il rentre au Paradis après avoir achevé sa tournée sur la terre, tout est quasiment terminé et c'est à peine s'il reste encore quelques vers luisants pour éclairer les avenues célestes. Voilà pourquoi, en cette veille de fête, il est si pressé d'accomplir sa tâche.

- Vous savez, saint Pierre, explique-t-il avec un peu d'hésitation, depuis si longtemps je désire être avec vous pour célébrer la Naissance.

Bienveillant, comme toujours, saint Pierre alla quérir son trousseau de clés. Pendant ce temps, Nicolas vérifiait ses colis pour voir s'il ne manquait rien.

Soigneusement il empilait les cartons bleus et roses, alignait les sacs de dragées et, pour couronner sa hotte pleine, il y ajustait un fagot de verges hérissées et piquantes. Ayant inspecté les larges courroies brunes, il les passa autour de ses épaules, attacha à son bras le gourdin de cornier et alla attendre vers le grand portail. Déjà saint Pierre arrivait. De loin, on entendait le tintement métallique des clés pendues à sa ceinture. En passant près d'un buisson de houx, il en cueillit un rameau tout chargé de baies pourpres.

- Tiens, Nicolas, dit-il avec un sourire, mets cette brindille à ton bonnet ; elle te portera bonheur.

Et il la glissa lui-même entre deux diamants givrés et une fine tige de gui.

- Merci, patron, répondit l'autre. A présent laissez-moi partir bien vite.

- As-tu compté tes paquets ? Y a-t-il un cadeau pour tout le monde ?

- Le compte est exact ; chacun aura le sien.

- Que d'heureux tu vas faire, avec tous ces présents, frère Nicolas !

Dans la serrure rouillée, la grande clé tourna en grinçant : cric, crac, le lourd vantail de la porte tourna, laissant entrer une bouffée d'air glacé.

Dehors, dans les abîmes de l'infini, tout était noir et désert et, en refermant la porte du Paradis, saint Pierre, un peu soucieux, se demandait si Nicolas saurait trouver les chemins qui conduisent chez les fils des hommes.

- Bah ! pensa-t-il, avec des cadeaux à distribuer, on arrive toujours au but. Seulement le portier du Paradis n'a pas encore achevé toutes ses expériences ; il ignore encore que les plus grasses prébendes ne font pas toujours des heureux.

* * *

Les affaires du monde étant maintenant réglées, il s'agissait de voir si tout était en ordre dans les jardins du Paradis. Jamais encore on ne s'était donné tant de peine pour préparer Noël. Les avenues étaient couvertes de sable d'or très fin ; les charmilles, bien taillées de fleurs, embaumaient l'air de mille parfums. D'un œil complaisant, Pierre passait en revue ces merveilles lorsqu'il s'arrêta tout à coup devant un grand rosier dont les fleurs se pendaient languissamment, comme si elles avaient souffert de la soif.

- Aurait-on oublié de les arroser ? bougonna Pierre, mécontent.

Mais il constata aussitôt que sa supposition n'était pas fondée, car autour du plant, le gazon était tout humide et une foule de gouttelettes d'eau tremblaient au bout des rameaux.



Etonné, le grand saint tourna la tête pour voir si pareille chose se produisait ailleurs. Hélas ! tous les massifs prenaient l'un après l'autre l'aspect du beau rosier ; les lis immaculés, les œillets aux pétales effilochés, les tulipes orgueilleuses inclinaient tristement leurs têtes et la flétrissure envahissait les parterres à la façon d'une tache d'encre qui gagne le papier buvard.

Incapable de comprendre la cause d'un tel phénomène, Pierre essayait de se rassurer en pensant que la rosée du soir rafraîchirait les pétales recroquevillés peut-être à cause de la chaleur du jour. D'ailleurs, la fête ayant lieu la nuit, personne ne s'aviserait de cette désagréable affaire. Pour n'y plus penser, le bon saint alla plus loin voir si les rossignols commençaient leurs sérénades. Généralement, ils préludent après le coucher du soleil et ne s'arrêtent qu'à l'aube. Chose étrange, ce soir, tout restait silencieux dans les bosquets. Pourtant les hôtes ailés étaient là, car entre les branches on distinguait leurs petits corps, boules de plumes tapies au fond des nids. Pour les mettre de bonne humeur et les obliger à chanter, saint Pierre sortit de sa poche un sifflet dont il tira quelques sons aigus ; mais ce moyen ne réussit pas à arracher les petits chanteurs à leur apathie ; au lieu de filer cette longue note qui est toujours la première de leurs concerts, ils se tapirent plus profondément dans les nids, en hérissant un peu plus leurs plumes fines. Pierre ne comprenait rien à ce silence, et s'imaginait qu'un méchant faucon avait effrayé peut-être les mignons artistes. Pourtant le vieux saint n'ignore pas qu'aucun rapace ne peut voler par-dessus les hautes murailles qui enclosent le Paradis.

- Mes rossignols ont une lubie, faisait-il pour se rassurer ; ils recommenceront à chanter quand ils apercevront les premières étoiles.

Celle du Berger venait justement d'allumer sa lampe d'argent ; mais sa clarté, d'habitude si pure, paraissait terne et rougeoyante comme la flamme d'un lumignon dans le brouillard. Pourtant il n'y avait pas la moindre trace de brume

au firmament et rien, apparemment, ne pouvait être la cause de cette éclipse bizarre.

Saint Pierre devenait tout à fait anxieux ; les fleurs fanées sans raison, les rossignols muets, l'étoile sans lumière, lui paraissaient de mauvais présages et il commençait à craindre que cette nuit de Noël ne fut aussi funèbre que l'autre qui endeuilla jadis le jardin de Gethsémané. Pour chasser ces pensées sombres, il résolut d'aller assister à la répétition générale que les archanges font toujours avant de commencer, sur les nuées, le splendide concert dont la première audition eut lieu voici tantôt deux millénaires à Bethléem.

Justement, ils préludaient. Joueurs de flûtes et harpistes mettaient leurs instruments d'accord, mais les choses ne marchaient pas bien, il y avait de fâcheuses dissonances et Uriel, qui est le maître de chapelle, donnait des signes d'impatience. Tout à coup, avec une longue vibration qui ressemblait à une plainte humaine, une corde de harpe se cassa. Uriel devint tout pâle et sa main tremblante laissa tomber la baguette du commandement.

- Nous ne pouvons pas jouer cette nuit, déclara-t-il d'une voix étouffée. Cette corde brisée me l'indique clairement. D'ailleurs, je me sens irrité par toutes ces dissonances. Il vaut mieux nous séparer.

- Voyons, mon ami, intervint Pierre, conciliant, il ne faut pas s'attarder aux vécilles ni aux détails de l'exécution ; ce qui importe, c'est que vous annonciez la grande nouvelle aux hommes !

- La grande nouvelle ! Mais l'accepteront-ils ?

C'est alors qu'on entendit heurter à la porte du Paradis.

* * *

- Qui va là ? demanda Pierre, fort surpris qu'on vint l'importuner en une soirée si importante.

- C'est moi, Nicolas. De grâce, ouvrez vite ! Je suis si las !

- Comment ! c'est toi, Nicolas ? Mais à cette heure, ne dois-tu pas te trouver chez les fils de la terre ?

- J'y fus, bon saint Pierre, mais...

- Te serait-il arrivé quelque malheur ?

- De grâce, ouvrez ! Après vous aurez ?

De nouveau la clé tourna dans la serrure, cric, crac, le battant de la porte s'entrouvrit juste assez pour laisser passer Nicolas. Le pauvre voyageur était tristement arrangé, avec son bonnet de guingois, son manteau souillé de boue et de grosses larmes gelées sur son visage bleui de froid. Dans sa hotte, à moitié vide, le fagot de verges paraissait plus hérissé et plus piquant que naguère. Sans dire un mot, Nicolas se laissa tomber sur le banc tandis que la hotte roulait à terre. Cartons bleus ou roses, sacs de dragées, verges piquantes firent, en s'éparpillant, le plus démocratique désordre.

- Pauvre ami Nicolas, fit saint Pierre compatissant, je ne m'étonne guère qu'il te soit survenu un accident ; tout à l'hure, quand tu es parti, les chemins de l'infini étaient si sombres ! On n'y voyait goutte !

L'autre secoua la tête en soupirant.

- Si ce n'était qu'un accident...

- Les fils des hommes t'auraient-ils mal accueilli, par hasard ? Ou bien auraient-ils dédaigné tes présents ? Mais non !... Ta hotte, à moitié vide, montre qu'ils ont accepté...

Nicolas eut un rire amer.

- Accepté !... c'est prendre qu'il faut dire. Sans attendre ma distribution, ils se sont jetés sur moi comme de vulgaires larrons pour s'approprier ce qui leur convenait le mieux !

- Il fallait leur rappeler que les autres devaient aussi avoir leur part !

- J'ai essayé, mais ma voix ne dominait pas le bruit de leurs disputes. A la fin, l'un d'eux m'a donné une bourrade en criant :

- Billevesées d'un autre temps ! Aujourd'hui on prend où il y a !

- Quelle infamie pour un soir de Noël, gémit saint Pierre. Il fallait aller ailleurs, Nicolas.

- Dès qu'il me fut possible de reprendre ma hotte, je me hâtai de quitter ces voleurs, mais hélas !

- Quoi donc ? Parle !

- Je tombai cette fois chez les fabricants de ces machines infernales qui servent à tuer et aussitôt qu'ils me virent, ils vidèrent ma hotte pour y chercher les paquets de feux d'artifice.

- Qu'en font-ils ? Est-ce qu'ils les allument en l'honneur de l'Enfant ?

- Ils prennent la poudre et les mèches pour leurs affreuses inventions.

- Mais ce n'est pas tout ; tu as vu d'autres gens.

- C'était partout la même chose. A la Bourse, ils ont déchiré le joli papier des surprises pour voir s'il ne s'y trouvait pas des pièces blanches, et à la rue, de méchants gamins m'ont fait trébucher dans la boue. Après quoi, feignant de m'aider à ramasser mes paquets, ils en ont cachés dans leurs poches. Partout je les ai vus égoïstes et orgueilleux. Non ! c'est fini ! je ne retournerai pas ce soir chez les fils des hommes !

Pierre était atterré. Les mésaventures de Nicolas, ces fleurs fanées sans raison, les rossignols muets, l'étoile à demi éteinte et la corde de harpe brisée, n'étaient-ce point des ordres formels ? Longuement, il réfléchit, tout en laissant couler entre ses doigts une poignée de sable fin, puis, ayant pris un parti :

- Tu as bien fait, Nicolas, de ne pas achever ta tournée chez les hommes, ils sont trop méchants. Comment faire comprendre la nouvelle à des gens qui s'entre-tuent et se haïssent ? Il faut les laisser marcher dans leur nuit. Il n'y aura donc pas de Noël ce soir.

Ce fut un grand émoi dans tout le ciel. Les harpistes replièrent leurs longues ailes blanches pour voiler leurs instruments, les branches des pins s'agitaient,

mécontentes, et les parfums se traînaient, lourds et oppressants, comme ceux des chambres mortuaires. Ne pas fêter Noël, quelle chose impossible !

Alors Raphaël, qui est l'ange de la Pitié et de l'Amour, eut une idée. Tenant dans sa main le lis immaculé qui est son sceptre, il s'en servit pour enlever les taches de boue sur le manteau du pauvre Nicolas. Tendrement, il lui rajusta son bonnet, essuya les larmes figées sur ses joues bleuies par le froid et lui donna sur l'épaule une petite tape d'amitié.

- Ami Nicolas, fit-il de sa voix claire, les riches présents ne sont pas tout ; ne savez-vous pas que les hommes ont besoin d'autre chose ? Il leur faut le sourire et la compassion !...

- Ma hotte était déjà si pleine, gémit le vieux, C'est à peine s'il était possible d'y faire tenir les verges.

- Je sais, mon brave ami, de là vos insuccès et tous les incidents qui attristent la soirée. Laissez-moi aller avec vous, Nicolas. Aux fils de la terre, vous porterez la hotte miraculeuse et je vous précéderai avec un sourire.

En cet instant on entendit au plus épais des fourrés la première roulade des rossignols, tandis que les roses, rafraîchies, levaient leurs corolles superbes. Tout le jardin se remplit de parfums et le concert des anges donna le premier accord du Gloria.

Encore une fois la clé tourna dans la serrure ; cric, crac, et les deux voyageurs de la Joie et de la Miséricorde, s'élancèrent vers les profondeurs de l'Infini. L'ombre effrayée fuyait devant le sourire du doux Raphaël et là-bas, ceux qui avaient si longtemps marché dans l'ombre, virent la lumière.

Julie Meylan

20. Le joueur de flûte, conte de Noël par Julie Meylan – paru dans la Gazette de Lausanne du 26 décembre 1937 –

A Bethléem, Isaac, le gardien des moutons, est sûrement le plus vieux de tous les bergers. Personne ne connaît l'âge du brave homme et même lui l'a sans doute oublié. Tordu autant que le grand olivier qui ombrage la margelle du puits, son visage, bruni par le soleil, ressemble à une de ces momies millénaires dont les yeux de verre considèrent le passé. L'âge, qui voûte ses épaules maigres, alourdit aussi ses pas traînants, aussi doit-il pour marcher recourir à l'aide de sa forte houlette en bois épineux.

Malgré sa faiblesse, il demeure fidèle à la tâche journalière et chaque soir, quand le soleil s'abaisse vers les monts de Moab, le moutonnier s'en va par la chaussée étroite où courent les lézards pour conduire son troupeau au pâturage. Pressées derrière lui, les brebis le suivent, dociles. Elles savent bien que leur guide les mène vers les talus herbeux où, entre les pierres, poussent les délicates touffes d'herbe parfumée. Aucun autre berger ne connaît aussi bien le pays et le troupeau d'Isaac est toujours le plus grassement nourri.

Il faut savoir aussi que le vieillard sait beaucoup de choses qui restent ignorées de la foule. Les longues veillées solitaires dans les champs lui ont appris à observer les étoiles. Il leur parle comme à des amies et elles lui répondent après ce murmure presque insaisissable qui est le langage des étoiles. Il sait aussi ce que signifie le jeu bizarre des nuées légères qui nouent ou déroulent leurs écharpes cotonneuses le long des pentes. Il devine les secrets que le vent du soir soupire dans les frondaisons argentées des oliviers et n'ignore par les mille drames qui agitent le petit monde ailé. Quand vient la saison des semailles, le vieux berger annonce si la récolte abondante fera déborder les jarres d'huile ou bien si le vent d'est, porteur de sauterelles, anéantira d'un coup toutes les espérances.

A dix lieues à la ronde, on connaît la double vue du vieux pâtre et les gens d'Hérode sont venus nuitamment, de la part de leur maître, demander des formules magiques qui procurent puissance et richesse, mais le moutonnier ne leur a rien répondu : la politique et la gloire humaine ne l'intéressent pas.

Pourtant, quelques sesterces neufs et bien sonnants ne seraient point de trop pour remplir l'escarcelle vide du vieillard, car il est si pauvre ! Exceptée sa bicoque blanche tapissée de roses qui se trouve sur la place de Bethléem en face de l'hôtellerie, il ne possède rien, sinon son grossier sarrau de laine et sa houlette. Il a aussi, bien emballée dans une musette, une vieille petite flûte taillée dans un roseau. Isaac ne s'en sert pas, mais elle ne le quitte jamais. Il l'emporte avec lui chaque soir pour aller à la pâture, et, tandis que les autres bergers soufflent dans leurs chalumeaux, il sort sa vieille flûte de la musette, la caresse et lui parle comme on le ferait à une personne aimée ; puis, avec un long soupir, il replace l'instrument muet sur sa couche de foin sec et ferme la musette.

Parfois les gamins qui jouent sur la place s'étonnent et demandent :

- Puisque tu ne te sers pas de la flûte, oncle Isaac, ne voudrais-tu pas nous la donner ?

Et comme il agite sa houlette pour refuser, les petits insistent encore :

- Pourquoi la garder ?

Personne, à Bethléem, ne connaît le secret du berger. L'histoire est trop ancienne et les jeunes d'aujourd'hui ne savent pas qui fut Maïa la blonde.

Dans ce temps-là, Isaac était jeune et l'espérance lui chantait ses plus belles promesses. Un jour, il tailla cette flûte dans un roseau de la berge et, quand vint le soir, il alla jouer la sérénade d'amour sous la fenêtre de sa bien-aimée. Ce fut si beau que les rossignols se turent pour écouter. A la saison suivante, la jeune épousée vint habiter la maisonnette blanche où les roses grimpent le long de la pergola. Alors ce fut l'idylle ; on s'aimait tendrement ! Chaque soir, avant de partir avec le troupeau, Isaac trouvait un nouvel air de flûte pour dire à Maïa l'éternel poème qui est celui de l'amour. Jamais flûte de roseau ne sut trouver de si douces mélodies. Sur la route, les gens s'arrêtaient pour écouter le concert et à ceux qui réclamaient encore quelques refrains, le berger répondait fièrement :

- Je joue seulement pour ma bien-aimée.
Il en fut puni.



Un matin, comme il rentrait du pâturage, Isaac fut surpris de ne trouver personne pour l'attendre sur le seuil de pierre. Pressentant un malheur, il se précipita vers la porte qu'il enfonça d'un coup. Hélas, rigide et pâle, Maïa avait pour toujours clos ses prunelles de velours sombre. Fou de douleur, ne pouvant accepter la cruelle réalité, le pauvre homme baisait les mains glacées, appelait la morte par les noms les plus doux. Alors, essayant un dernier moyen, Isaac prit sa flûte et joua cette sérénade qui fut celle de leurs fiançailles. Fervente et passionnée, la mélodie montait dans l'air tout imprégné d'un parfum de roses. Maïa demeurait toujours immobile et les traits figés. Alors, brusquement, la flûte se tut sur une note qui ressemblait à un sanglot et farouche. Isaac fit ce serment :

Jamais plus cette flûte ne jouera, excepté si c'est pour célébrer un amour plus grand que celui de Maïa.

Le moutonnier savait bien qu'il ne s'en trouverait point d'autre sur la terre.

* * *

Dès lors le temps a passé ; les saisons ont égrené le chapelet de leurs charmes, le petit rosier de la pergola a envahi le toit de la maisonnette et Isaac, le brillant joueur de flûte, est devenu un vieillard au chef branlant qui parle avec les étoiles. Seulement, il conserve précieusement sa chère flûte. Pareille à une

relique enfermée dans sa châsse, la petite tige de bambou repose bien emballée au fond de la musette du pâtre.

Depuis quelques jours, Isaac n'est plus comme à l'ordinaire et son regard profond semble voir des choses qui restent invisibles pour la foule.

- Qu'y a-t-il, oncle Isaac ? Seriez-vous malade ? s'informent les autres bergers.

Mais le vieux secoue la tête et gravement leur répond :

- J'attends !

Alors les jeunes pasteurs murmurent narquois :

- Il attend.

Et les petites anémones répètent aux grands lis pourprés :

- Il attend.

Mais à Bethléem, chacun a de la compassion pour ce vieux radoteur qui s'égare dans ses rêveries.

Que pourrait-il bien arriver ? Jamais depuis longtemps, le pays ne fut si tranquille ; l'ordre règne d'une frontière à l'autre, et lorsque le recensement ordonné par l'empereur sera terminé, on n'aura plus qu'à se laisser vivre dans l'ombre fraîche des orangers fleuris.

Sans se préoccuper des bavardages ou des moqueries, Isaac continue à faire ses remarques. Chaque soir il y a dans le ciel des signes étranges, et malgré l'ombre nocturne, les monts de Moab s'empourprent de lueurs qui ressemblent à des aurores de rêve. Dans les buissons, les tourterelles roucoulent plus tendrement qu'à l'ordinaire et sur toutes choses flotte une secrète allégresse qui fait battre plus rapidement le cœur du vieux moutonnier.

* * *

Or, ce soir-là, il était si fatigué qu'il ne poussa pas son troupeau hors des confins de Bethléem. Assis sur un talus avec sa musette ouverte posée à côté de lui, il caressait doucement sa vieille flûte. Une grande paix régnait dans la campagne endormie. Rassasiées, les brebis s'étaient couchées sur l'herbe parfumée. Seul un agneau folâtre gambadait près de la source.

C'est alors qu'arriva l'ange. Radieux dans son vêtement blanc, il vint tout droit au berger. Celui-ci, effrayé, cacha son visage dans son pan de son sarrau grossier :

- Pitié ! seigneur... balbutiait-il. Je ne suis qu'un pauvre vieux.

Mais déjà l'ange avait pris la flûte et commençait à préluder. Jamais elle n'avait eu un son aussi merveilleux. C'était comme un hymne de triomphe solennel et puissant qui s'exhalait de ce mince roseau. Oubliant le vœu qu'il avait fait autrefois, Isaac écoutait et son vieux cœur tressaillait de joie. La sérénade amoureuse qui plaisait à Maïa n'était plus qu'une vulgaire chansonnette en comparaison de cette laude angélique.

Longtemps la flûte joua. Quand elle se tut, l'ange la tendit au berger :

- A ton tour, maintenant, ordonna-t-il de sa voix divine.

Isaac se reprit à trembler :

- Mais, seigneur, je fis autrefois le serment de ne plus me servir de cette flûte, sinon pour célébrer un amour plus grand que celui de Maïa.

Brusquement il s'interrompit, car dans le ciel très clair, une nuée d'anges proclamait :

- Il est né, celui que par amour Dieu donne !

Déjà, par la charrière pierreuse, tous les pâtres couraient vers la ville.

As-tu entendu la nouvelle, oncle Isaac ? demandaient-ils en passant.

Certes, il avait compris le message et toutes choses venaient de prendre pour lui une signification nouvelle : la naissance de l'Enfant devenait comme une aube splendide qui anéantissait les ombres du passé.

Ayant pris sa petite flûte de roseau, le vieux moutonnier est parti comme les autres par le sentier qui monte à Bethléem. Dans l'étable de l'hôtellerie, les pasteurs, agenouillés, prient devant une crèche où sommeille un nouveau-né. Alors, incliné vers l'Enfant, Isaac a embouché sa vieille flûte. O miracle inexplicable ! Le pauvre instrument retrouve la divine mélodie que l'ange a jouée naguère. L'humble étable est devenue un sanctuaire de reconnaissance et d'amour.

Le nouveau-né s'étant réveillé se prit à sourire. Alors, n'ayant rien d'autre à offrir, le vieux berger posa sa flûte de roseau devant la crèche. Dehors, dans la nuit claire, l'écho répétait le cantique des anges : « Bienveillance aux hommes de bonne volonté ! »

Julie Meylan

A l'écoute des millénaires – par Julie Meylan, texte paru dans la Gazette de Lausanne du 24 juillet 1939 –

A la grande horloge de l'éternité, le temps qui marque les heures brèves, fait éclore sur les pentes de la combe sauvage les gentianes aux yeux d'azur et les potentilles dorées.

Dans le courtil du petit moutier, l'abbé dom Baptiste interroge son calendrier. C'est, fichée dans la rustique façade, une perche, tailladée de multiples marques. Chaque matin, après les premiers offices, le docte bénédictin vient creuser là une nouvelle empreinte pour marquer la journée. Ainsi il est facile de compter si le solstice sera bientôt là, ou bien si la Saint Jean est déjà passée.

Ayant compté les entailles de la perche, le moine soupire :

- Déjà la deuxième de juillet ! fait-il.

- Déjà c'est aujourd'hui qu'on doit faire la procession. Les frères ont sûrement oublié ; il s'agit de les prévenir vite.

Entr'ouvrant l'étroit portil qui clôt le monastère, l'abbé appelle d'une voix forte :

- Frère Léon ! n'oubliez pas que nous sommes au deuxième de juillet. Avertissez les autres de préparer toutes choses pour la procession. Nous partirons tantôt.

Puis, après un grand signe de croix tracé sur la perche, le vieux bénédictin rentre dans son étroite cellule.

* * *

Il faut savoir que chaque année, au commencement de juillet, ceux du moutier vont solennellement porter leurs reliques et chanter quelques prières sur le pâturage, près de la fontaine à Poncet. Ce Poncet, venu jadis de la belle Provence, apporta ici dans la montagne inculte et ignorante le miracle de l'Evangile et de l'amour. Ayant établi sa demeure dans une crevasse rocheuse au bord de la forêt, il piocha la terre et sema quelques graines autour de son ermitage. Puis, agenouillé devant deux branches de sapin assemblées en forme de croix, il dit à haute voix son oraison au grand étonnement des rares chasseurs de la contrée.

L'un d'eux s'étant blessé dans une chasse au loup, Poncet lava la plaie et la pansa si adroitement qu'elle fut bientôt guérie. Tant de bonté gagna les rudes montagnards ; ils prirent l'habitude de recourir à la science de celui qu'ils regardaient comme un saint.

La réputation du solitaire ayant dépassé la crête des montagnes qui enferment la vallée, une demi-douzaine de bénédictins accoururent auprès de Poncet.

- Père ! dirent-ils, nous voici pour travailler avec toi.

Il réfléchit un instant, fixant l'horizon avec ses yeux d'apôtre brillants d'une chaude flamme et répondit :

- Mes enfants, aidez-moi à construire une sainte demeure.

C'est ainsi qu'ils bâtirent le moutier.

Frileusement abrité contre le vent du nord, il se préserva encore du côté du sud grâce à une colline qui ferme le vallon minuscule. Tout près, la pente boisée qui sert de cimetière se tapisse en été de fins œillets sauvages. Dans cette retraite agreste du moutier, on n'entend pas d'autre bruit que le gazouillis du ruisseau au bas du courtil et le chant des chouettes troublé de temps à autre par le cri strident de l'épervier ou de la buse.

Le couvent achevé, les bénédictins s'y sont installés.

- Et vous, père ? ont-ils demandé à Poncet qui continuait à occuper la caverne de la forêt.

- Mes enfants, a-t-il expliqué avec ce sourire qui gagne tous les cœurs, ne vous inquiétez pas de moi. Ici je me sens plus près de Dieu que sous un toit fait par la main des hommes. D'ailleurs je ne suis point seul pour célébrer les saints offices, les sapins les chantent avec moi.

Ainsi Poncet demeura fidèle à sa solitude, ne descendant au moutier qu'une fois par semaine pour la grande messe du dimanche. Quand ses forces le trahirent, ne lui permettant plus cette course de quelques minutes, les bénédictins ne l'abandonnèrent pas ; l'un d'eux resta auprès du solitaire jusqu'à la minute où, laissant retomber sa tête blanche sur l'oreiller de mousse et de fougères sèches, le mourant prononça ces derniers mots :

- Mes enfants, ne négligez jamais les saints offices et n'oubliez pas qu'en ce 2 juillet je m'en vais en priant pour vous.

On l'enterra là-bas, à l'entrée de sa grotte, dans ce pâturage où le printemps tardif fait éclore les primevères farineuses. On enleva la croix dressée à côté de la fontaine et l'abbé l'emporta comme une relique au moutier pour la préserver des intempéries. Dès lors, chaque année, quand revient cet anniversaire, les bénédictins commémorent cette mort et le souvenir de l'ermite en venant se recueillir et prier dans ce cadre rustique où le saint homme passa les dernières années de sa longue existence.

Si du moutier on va directement à la grotte de Poncet, il faut à peine quelques minutes, mais les bénédictins ont l'habitude de faire un long détour en suivant le chemin montueux qui, longeant le cimetière, tourne au sommet de la colline à cet endroit qu'on appelle le Reposoir des Prés. Là, la charrière s'enfonce dans le petit bois du cimetière et s'en va en zigzags jusqu'à la fontaine à Poncet où l'on s'arrête pour chanter une antienne avant de prier dans la grotte. La promenade est charmante en cette saison de l'année où la montagne se fait coquette et étale sur ses flancs rocheux le merveilleux manteau brodé de fleurs parfumées. D'une année à l'autre, les bénédictins se réjouissent pour cette courte sortie qui, dans leur existence monotone, devient une vraie fête

* * *

Dom Baptiste ayant donné ses ordres, le paisible couvent s'anime aussitôt ; des pas font crier les dalles grossières du carrelage et des voix s'interpellent, tandis que le bruit sec des cliquettes retentit sur le seuil. Le moutier, très pauvre, n'a pas encore pu acheter une cloche et frère Elie, le sonneur, a imaginé cette sorte de castagnettes pour appeler les frères aux offices.

Maintenant tous les moines du moutier sont prêts à partir. Dom Baptiste, portant la vénérable croix que Poncet fabriqua jadis, prend la tête du cortège. Les deux plus jeunes frères, vigoureux quadragénaires, le suivent. Ils sont armés de gros gourdins épineux, car on ne sait jamais quelles rencontres indésirables peuvent se produire et il vaut mieux être prudent pour recevoir comme il le mérite le gros ours mangeur d'airelles ou le vilain loup effronté. Alignés deux à deux, les six autres bénédictins s'avancent, engoncés dans leurs soutanes brunes à larges manches où se perdent les rudes mains calleuses.

Sous le merveilleux soleil de la matinée estivale, ils marchaient lentement et sans parler. Que se diraient-ils d'ailleurs, sinon que la nature est admirable et son Créateur très puissant.



En longeant le cimetière qui dort sous les herbes, ils accordent une pensée aux amis d'autrefois qui reposent là ; mais il y a une telle exubérance de vie dans la végétation folle, qu'il est impossible de se laisser gagner par des visions funèbres. Les petits lézards qui se chauffent étalés au bord de la charrière, regardent sans se déranger le passage des moines. Les bestioles devinent bien que ces hommes graves ne veulent aucun mal aux bêtes et aux plantes.

Arrivés au sommet de la colline du Reposoir des Prés, les pèlerins font halte pour entonner le premier choral. Fidèlement, l'écho de la montagne répète le *Te Deum* et la nature, recueillie un instant pour mieux écouter, répond par un immense accord qui unit le crissement des grillons, le pépiement des oisillons dans leurs nids et le frissonnement des feuilles du hêtre.

Les pieux chanteurs considèrent le paysage et leur cœur se remplit d'allégresse. Quand Poncet arriva ici, tout était désert et solitude. Maintenant, au pied de la colline, le moutier ouvre sa porte hospitalière et, tout proche, dans les prés, c'est le village avec ses maisonnettes couvertes en bardeaux et les courtils où les pois chiches sont déjà hauts. Plus loin encore, dans les champs fleuris où la luzerne promet une belle fenaison, rêve le petit lac à peine plus large qu'un étang, pareil à une larme qu'un géant aurait versée en chemin.

La halte du Reposoir étant achevée, les bénédictins continuent leur route à travers le bois du cimetière ; c'est là qu'il faut ouvrir l'œil et surveiller tous les

bouquets d'arbres. Parfois on perçoit sous les branches des frôlements significatifs et la bise apporte ce relent de fauves que les frères connaissent bien. Les porteurs de gourdins serrent plus fermement leurs bâtons et frère Elie, qui est facilement effrayé, ramasse au bord du chemin une poignée de cailloux. Pourtant rien de suspect ne vient déranger l'ordre du petit cortège et dom Baptiste peut sans désagrément continuer à porter l'antique croix de celui dont on célèbre aujourd'hui l'œuvre colonisatrice.

La Fontaine à Poncet marque la deuxième halte. Doucement l'eau coule dans un rustique bassin creusé au cœur d'un tronc de sapin. De longues mousses vertes qui tapissent les bords, frissonnent et s'agitent sous la caresse du jet humide. Un creux dans la terre rappelle que jadis Poncet avait placé la croix à cet endroit et dom Baptiste la fixe de nouveau comme elle était aux jours du saint ermite ; elle y restera aussi longtemps que dureront les prières dans la grotte, après quoi les bénédictins reprendront leur relique pour retourner au moutier.

De là-haut, le spectacle est austère. Ainsi qu'un vaste cirque, le pays s'étend au pied des longues crêtes qui ferment l'horizon. Du côté de l'est, une échancrure fait paraître plus élégante la silhouette fine d'une dent escarpée. Par-ci, par-là, sur le vert des prés, des maisons basses mettent des taches blanchâtres. Tout près, entre deux rocs, s'ouvre une étroite crevasse ; c'est là que vécut Poncet. On voit encore des restes de poutres grossièrement équarries et posées sur les bords de la crevasse.

Agenouillés à l'entrée du couloir sauvage, dom baptiste et ses camarades entonnent un *Requiescat* lent et triste, auquel succède un triomphant *Gloria*. Après quoi les choristes s'apprêtent à rentrer au monastère. Le soleil, déjà haut, continue sa marche journalière et gravement l'abbé donne le signal du départ :

- A Dieu seul soit la gloire ! fait-il, et les moines répondent en traçant sur leur poitrine un signe de croix.

Or le temps qui marque les heures brèves inscrit alors à l'horloge éternelle cette date : 2 juillet 1039.

* * *

Dès lors un millénaire a passé, rapide comme une ombre sur le chemin de l'univers. Le souvenir de dom Baptiste et de ses bénédictins est mort et la tradition populaire n'évoque guère ce qui fut jadis. Le moutier, abandonné, s'est écroulé et de la fondation il ne reste que deux ou trois pierres ensevelies à moitié sous l'assaut des herbes folles. Là où se trouvait le courtil du monastère, les gens du village plantent leurs choux et le cimetière, depuis longtemps délaissé, est devenu une lande sauvage où les enfants viennent cueillir des airelles et des noisettes. Cette ruine du moutier a changé l'emplacement du bourg ; autrefois il se pressait à l'ombre du sanctuaire, mais celui-ci ayant disparu, on a construit ailleurs afin d'être plus à l'aise.

Les humbles chaumières du passé ont fait place à des maisons modernes aux façades fleuries. Les fabriques ouvrent sur la place les lignées de leurs hautes fenêtres et dans le quartier sud, tout près de l'ancien moutier, une halle de astique abrite la grande salle des réunions, centre de la vie sociale.

A l'horloge éternelle, le Temps marque des heures diverses !

* * *

Or cette année encore le village a fêté ce deuxième de juillet qui mettait jadis les bénédictins en joie. Seulement cette fois il ne s'agissait pas d'une procession solennelle, ni de pieux chanteurs égrenant des litanies entre les talus verdoyants. Les fanfares de la contrée s'étaient donné là leur rendez-vous annuel, ce qui causait cette fièvre spéciale que la foule connaît bien. Aux fenêtres, quelques drapeaux mettaient leurs couleurs vives et, près de la halle de gymnastique, une vaste cantine tendait le rempart de ses toiles. Constamment, les klaxons des automobiles déchiraient l'air et de nombreux promeneurs accouraient pour assister au concert de l'après-midi.

Les trains spéciaux ayant amené tous ceux qu'on attendait, le cortège fit le tour du village. Chaque société défile derrière son drapeau. Sous l'uniforme les musiciens bombaient la poitrine et marquaient le pas, tandis que résonnait une marche entraînante. La parade achevée, tout ce monde disparut derrière les toiles de la cantine où avait lieu le concert.

Quand le soir vint, doux comme une caresse, le bal commença. Les syncopes bruyantes du jazz s'accompagnaient des éclats de voix et de rires de la foule. Qui donc, en ce moment, songeait encore à ceux qui dans cet endroit entonnèrent jamais le *Gloria* ?

Lentement la nuit allongea ses ombres violettes, porteuses de mystère, et c'est alors que survint une chose étrange. Dans les champs marécageux qu'on appelle encore les Prés du Moutier, une vapeur se forme. Légère, elle se tient un moment sur les bords du ruisseau. Le vent, qui passait, l'allongea et la lutina à la façon d'un sculpteur quand il taille une statue dans un bloc de marbre. Le brouillard prit figure humaine ; il y eut d'abord un buste, puis des bras et enfin une tête. On eut dit un ancien bénédictin enveloppé dans sa soutane et ayant rabattu le capuchon sur ses yeux.

Ce bizarre fantôme hésita donc un moment sur les bords du ruisseau, puis il flotta dans la direction de la cantine et se tint là, immobile, comme s'il avait écouté les bruits de la fête. Était-ce peut-être Poncet qui revenait pour savoir ce que devient cette vallée où il apporta il y a mille ans le secret de l'amour chrétien ?

Qui sait ?...

Un brusque coup de vent décapita tout à coup la brumeuse apparition et la déchiqueta en nombreux lambeaux qui disparurent dans la nuit. Bientôt il ne resta plus rien.

Mais dans le ciel, du côté du levant, brillait une étoile, la même qui autrefois éclaira Poncet. Sa lumière n'est-elle pas la promesse d'un lendemain meilleur ?

Julie Meylan

Le dernier voyage de Pontius – texte paru dans la Feuille d'avis de la Vallée le 5 octobre 1939 –

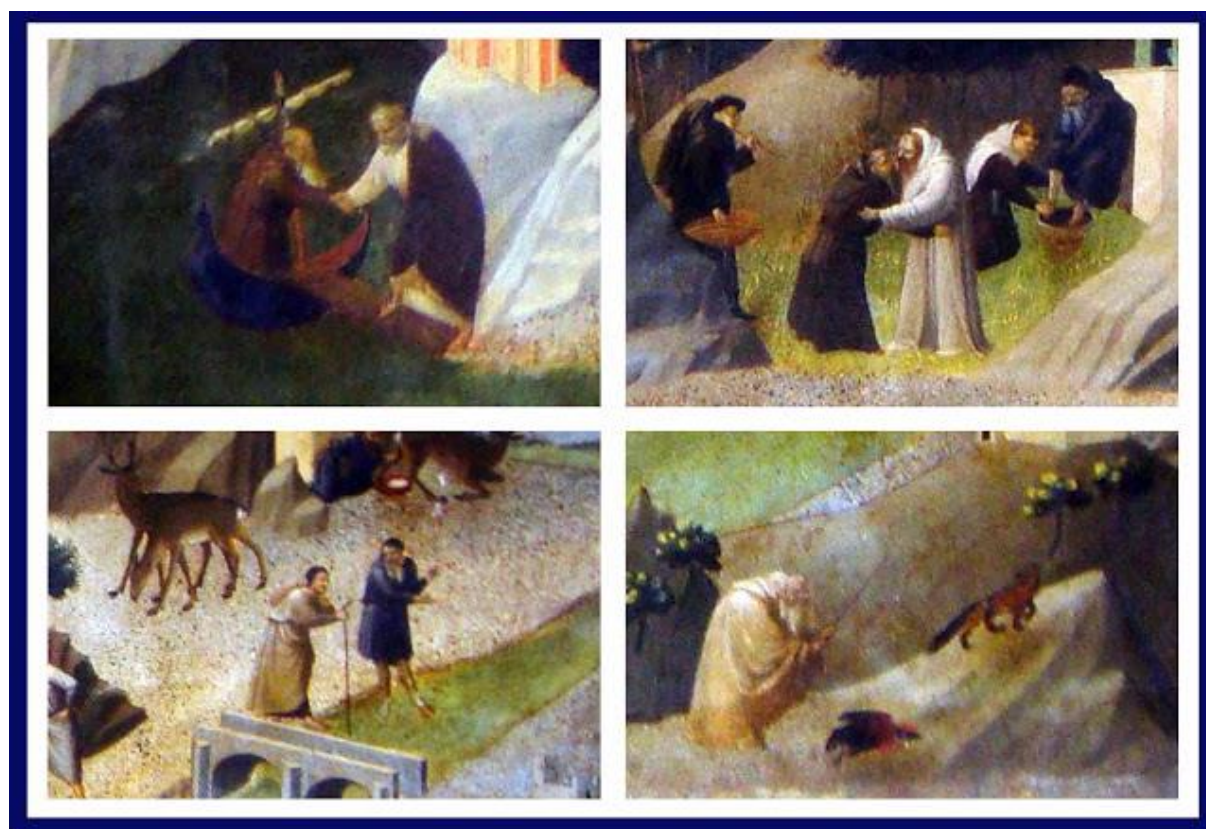
Dans la cuisine rustique qui sert aussi de réfectoire aux religieux du Moûtier, l'ombre du soir, déjà épaisse, ouate les pierres frustes du dallage. Sous le chaudron, suspendu à la crémaillère, quelques braises rougeoient en s'éteignant. Soudain une bouffée de vent descendue par la grande cheminée rallume une grosse bûche de hêtre et la flamme, ravivée, met une lumière dansante sur les murs mal crépis.

Alignés sur un banc qui borde la table étroite, les huit bénédictins de la pauvre confrérie prennent en silence leur repas du soir, la bouillie de pois qu'ils arrosent de larges rasades d'eau fraîche bue à la cruche qui est posée au milieu de la table. On n'entend pas d'autre bruit que celui des cuillers en bois heurtant les bols et le murmure léger que font deux araignées en filant leur toile dans l'angle, près de la fenêtre minuscule.

Ayant achevé sa portion, l'abbé dom Baptiste fait un grand signe de croix et repousse son bol vide. Ce geste signifie que le moment est venu de prononcer les grâces pour aller ensuite prendre le repos. Précipitamment, les retardataires avalent leur dernière bouchée et joignent les mains pour écouter dévotement la prière. Une fois le dernier « amen » prononcé, ils se lèvent et s'apprêtent à regagner leurs cellules, mais de sa longue main durcie par les travaux de défrichement, l'abbé fait un geste qui est un ordre. Tous reprennent alors docilement leur place à table. On ne discute jamais les ordres de dom Baptiste ; il a le tempérament d'un chef, ce qui est fort heureux pour le Moûtier où tout irait de travers sans cet administrateur intelligent.

Il faut savoir que la vie n'est point toujours aisée dans ce haut vallon montagneux où, durant six mois par année, l'hiver, casqué de flocons, hurle sa triste mélodie dans sa trompe où pendent des glaçons. Les loups ne se gênent pas de venir forcer l'huis de l'étable aux chèvres et bien souvent, en pleine nuit, les frères ont dû se lever pour les chasser. L'an dernier la Tachetée, qui était la plus belle du troupeau, devint la proie de ces voleurs effrontés. De plus, les gens du pays ne montrent pas beaucoup d'intérêt pour ceux du Moûtier, et frère Elie, le sonneur, a beau faire jouer ses cliquettes pour annoncer les offices, la chapelle reste souvent déserte. Autrefois, quand Pontius, le fondateur du Moûtier vivait encore, les choses marchaient tout autrement, mais depuis sa mort rien ne va bien ; les frères n'ont plus de courage au travail et les défrichements restent en suspens.

Pourtant dom Baptiste fait ce qu'il peut pour continuer cette œuvre qu'il commença jadis avec le père Pontius, mais il a beau travailler dès l'aube naissante à la nuit, les orties poussent dru dans le courtil où elles étouffent les plantations, et l'abbé qui passe de longues heures à genoux devant l'autel, ne parvient pas à ranimer le zèle pieux des montagnards endurcis. Que de fois, dans le secret de son cœur, dom Baptiste a soupiré, désirant retourner là-bas, dans ce beau midi d'où il vint jadis avec le bienheureux Pontius ! Seulement ne serait-ce pas une lâcheté que d'abandonner la tâche ? D'ailleurs ne faut-il pas rester aussi pour garder ce dépôt sacré qui est la tombe du fondateur du Moûtier ? Elle est là-bas, au pâturage, près de la fontaine et de la grotte où vécut ce saint homme, et bien souvent ceux du Moûtier vont s'y recueillir et retrouver un peu de courage pour continuer leur dure existence.



En ce moment, dans le clair obscur de la pauvre cuisine, dom Baptiste exposa la triste situation où l'on se trouve. Le Moûtier se délabre sans qu'on puisse y faire les réparations urgentes ; les gens du pays qui abandonnent les offices bénédictins, s'en vont à l'abbaye nouvellement fondée au revers de la montagne par les Pères blancs. Encore un peu et ce sera la ruine complète. On ne peut songer à vivre plus longtemps dans ces conditions ; il faut donc abandonner le

Moutier et retourner à la maison mère, à ce Condat d'où l'on est venu pour prêter aide à Pontius.

Une exclamation de surprise indignée interrompt alors dom baptiste. Les frères n'admettent pas qu'on puisse fermer le couvent et surtout laisser au pâturage cette tombe qu'ils vénèrent si fort.

Elevant la main pour réclamer le silence, l'abbé poursuit :

- Il va sans dire que nous n'abandonnerons pas après nous ses reliques précieuses, ceux du prieuré d'outre-monts, au lac Dauthier¹¹, les réclament. Si nous les leur cédon, ils nommeront leur lac Saint-point, pour rappeler à l'avenir Pontius, nom de notre bienheureux fondateur. En outre, ils nous céderont la grande vigne qu'ils possèdent sur les coteaux de Lavaux et qui donne un chasselas exquis et sacré.

Silencieux et tristes, les bénédictins écoutent ; la perspective de ces ceps dorés dont on va être propriétaire aide à réaliser l'imminence du départ. Cependant, après une courte réflexion, frère Léon pousse un gros soupir et les larmes se mettent à couler sur ses joues halées.

- Abandonner les restes de notre Pontius à ceux d'outre-mont, s'écrit-il. Ne sommes-nous pas des enfants ingrats qui oublient leur père ?

L'abbé qui lui fait signe de se taire et continue :

- La nécessité nous contraint et elle est pressante ; il faut accepter l'offre pendant qu'il en est temps ; dans quelques jours, il serait peut-être trop tard. Après-demain nous irons donc au prieuré du lac Daulthier porter nos saintes reliques. Dès demain vous préparerez tout pour le voyage. N'oubliez pas les épieux ferrés et les couteaux bien affilés pour se défendre si nous rencontrons quelque mauvaise bête. D'ailleurs, il y a aussi les larrons dont il faut se garder et que Dieu nous assiste.

Alors, avec un signe de croix bienveillant, l'abbé quitte le réfectoire.

* * *

Frère Léon n'a guère trouvé de repos durant cette nuit ; fiévreusement il se retourne sur sa couche de feuilles sèches. Il songe à la triste obligation qui s'impose à ceux du Moutier : abandonner les restes de Pontius, n'est-ce pas comme si le saint mourait une seconde fois ?

Vainement le pauvre Léon essaie de se calmer en récitant des oraisons, sa pensée fugitive lui échappe et retourne aux jours passés et à cette tombe du pâturage qu'il faudra violer tantôt. Enfin la première clarté de l'aube, filtrant à travers l'étroite lucarne, met fin à ce cauchemar.

Deux jours plus tard, selon les ordres de dom Baptiste, les frères du Moûtier ont, avant l'aube, fouillé le tertre herbeux où repose celui qui colonisa ce coin de pays. Avec précaution les bêches creusent et chaque pelletée de terre met au jour

¹¹ En réalité lac Damvautier.

des bestioles qui fuient, effrayées. Quand paraît le fruste cercueil, les religieux lâchent leurs outils et s'agenouillent dans le gazon humide de rosée.

- La prière des morts, ordonne dom Baptiste.

Et dans l'air froid les voix fortes prononcent les paroles rituelles. Tout près, la petite fontaine Poncet s'associe à l'oraison et son filet clair écume en tombant dans l'étroite auge de bois où flottent de longues mousses vertes. A l'orient, une clarté rose met un ruban de lumière sur la crête allongée de la montagne et la sérénité du paysage contraste avec la scène de deuil de cette exhumation.

Affalé près de la tombe, frère Léon pleure sans retenir ses larmes. Pareilles à une averse tiède, elles coulent doucement et tombent une à une sur le couvercle mal équerri du cercueil. Si le mort pouvait parler il dirait sans doute combien ce muet témoignage d'affection lui est précieux ; ne vaut-il pas cent fois mieux que tous les honneurs du prieuré d'outre-mont ?

Le soleil, qui paraît au bord de l'horizon rappelle que le temps fuit. Il faut se hâter si l'on veut faire le voyage en un jour.

Prestement la funèbre caisse est disposée sur la charrette que traîne la mule grise, et les bénédictins s'empressent de combler la fosse vide. Délaissant une minute sa pelle, frère Léon fait le tour de la fontaine pour cueillir une poignée de ces petits orchis bruns qui ont un parfum de vanille, et, pieusement, les sème sur le cercueil.

- Père Pontius, voici l'adieu du pâturage !

Or, juste à ce moment, on a entendu un piétinement léger, le bruit d'une respiration haletante et un hurlement lugubre : c'est Naki, le grand loup, à moitié apprivoisé, qui vient, comme chaque matin, à la tombe de son bienfaiteur.

Autrefois, en traversant la pâture, Pontius trouva un louveteau affamé à côté de sa mère morte. Le pauvre petit, souffrant d'inanition, était prêt à périr. Saisi de pitié, le saint l'emporta dans sa grotte et partagea avec lui le lait de sa chèvre et sa couche de fougères sèches. Tant d'amour a créé le miracle. Naki s'est attaché à son sauveur autant qu'un chien fidèle à son maître et, de tous les religieux du Moûtier qu'il connaît bien, il préfère frère Léon, parce que celui-ci est le plus jeune de la confrérie et le favori de Pontius.

A la mort de ce dernier, Naki a repris ses habitudes errantes dans la forêt, mais il n'oublie pas chaque matin de venir rendre son hommage à la tombe du pâturage.

Doucement il gémit comme un enfant affectueux pleure le père disparu.

Tout étant remis en place, les bénédictins rabattent sur leurs poignets les larges manches qu'ils avaient relevées et ajustent à leurs ceintures le coutelas et le bâton ferré. Frère Elie, tenant la mule par la bride, marche en tête, tandis que les autres suivent, alignés comme pour une procession. Le dernier de la bande est le frère Léon qui marche tristement en compagnie de Naki.

Dans la grande paix du matin, le cortège traverse le pâturage que, si souvent, Pontius parcourut autrefois. Suspendues à chaque brin d'herbe, les gouttes de rosée brillent comme des pierres précieuses. Un souffle de bise, doux comme

une caresse, frôle en passant le cercueil où les orchis meurent en exhalant leur parfum subtil. Dans le ciel d'un bleu sans nuage, une alouette plane en gazouillant son allégresse et, vers l'orient, le petit lac, encore dans l'ombre, met sur les prés verdoyants une tache plombée.

Le cortège suit la charrière caillouteuse qui monte vers la crête avant de redescendre sur l'autre versant, du côté du lac Daulthier. De temps à autre les voyageurs entonnent un choral ou récitent à haute voix leur oraison. Naki continue à marcher près de Léon et ses yeux intelligents ne cessent de fixer la pauvre caisse qui ballotte sur la charrette.

Dans la clairière, au sommet de la crête, on s'arrête pour reprendre haleine. L'endroit, solitaire, est idyllique. Les sapins de la grande forêt agitent leurs branches tapissées de mousses, et il y a, dans la sapinière, le jeu mystérieux de l'ombre folâtrant avec les rayons capricieux. Ici, le chemin se bifurque ; l'un des embranchements s'en va du côté du prieuré d'outre-mont et l'autre tronçon vient de Salins ; c'est la fameuse « voie du sel » par où les trafiquants apportent le produit des salines à ceux de l'autre versant. Ce sont des gens de sac et de corde ; il n'est jamais agréable de les rencontrer, car les scrupules ne les embarrassent jamais et ils ne se gênent pas pour dérober tout ce qui leur paraît avoir quelque valeur. Les choses saintes ne sont point respectées par ces bandits.

Or, de loin, les bénédictins, arrêtés sur la crête, reconnaissent un de ces convois de sauniers qui vient de leur côté. Instinctivement ils se groupent autour du cercueil et tiennent, tout prêts, les bâtons ferrés. Inconsciente du danger, la mule broute paisiblement les touffes rosées de lis martagons qui sont à sa portée et Naki, d'un bon preste, a disparu dans les fourrés.

Les marchands de sel sont une bonne dizaine de gaillards à figures patibulaires ; s'ils ont de méchantes intentions, les pauvres bénédictins passeront un vilain quart d'heure. Pour conjurer le danger, dom Baptiste les salue en criant de loin :

- Que la paix soit avec vous, mes fils !

Sur quoi les autres ripostent :

- La paix ! c'est très beau, mais nous préférierions avoir cette caisse que vous transportez !

Les religieux pâlisent d'effroi, mais dom Baptiste ne bronche pas et répond vaillamment.

- Ce sont des reliques, mon fils ! Elles sont déjà promises au monastère d'outre-mont.

- Si vous ne les donnez pas volontairement, nous les prendrons.

- Mais nous n'avons pas le droit !...

L'autre ricane méchamment :

- Les vendre ! Cela vaut bien quelques pistoles. Elles seront aussi bien dans notre escarcelle que ces deux ou trois os au prieuré du lac Daulthier.

Déjà tous les bénédictins sont prêts à lutter. Alignés autour de la charrette, ils lui forment comme une garde d'honneur.

Brutalement le malandrin crie :

- Une dernière fois, je vous demande ces reliques.

Ces mots sont à peine achevés que la lutte s'engage. Le corps à corps est terrible. Embarrassés dans leurs longues robes, les religieux roulent à terre sans parvenir à se libérer de leurs agresseurs. Vainement dom Baptiste réclame du secours ; sa voix se perd dans cette solitude sylvestre, loin de toute habitation. Déjà deux de ces malandrins détachent le cercueil pour l'emporter. Alors frère Léon, désespéré et paralysé par un athlète aux poignets vigoureux, a une idée merveilleuse :

- Naki, crie-t-il de toutes ses forces, Naki !

Un piétinement rapide, un bruit de branches froissées et Naki le grand loup bondit sur la charrière. Il a le poil hérissé, l'œil injecté de sang et il fait entendre un grognement de mauvais augure.

- Naki ! fait encore frère Léon, ils veulent prendre notre père Pontius.

Un très court instant le loup reste immobile, comme s'il cherchait à réaliser la chose, puis, soudain, plus prompt que l'éclair, il s'élance sur les ravisseurs du cercueil et les mord si cruellement que ces voleurs sont contraints d'abandonner leur larcin. Les dents pointues du loup font de la belle besogne et les bandits, persuadés qu'il y a là une intervention magique, s'écrièrent, terrorisés :

- C'est une diablerie ! Il n'y a rien à faire pour nous. Décampons au plus vite.

Ces mauvais sujets filent à toutes jambes dans la direction de Mouthe, marquant leur passage par quelques taches sanglantes. Affolés par la soudaine venue du loup, les chevaux, en ruant, ont rompu leurs traits et mis bas leur chargement de sel. Les sacs éventrés gisent sur le gazon parfumé et leur contenu coule à petit bruit sur les menthes sauvages.

Maintenant, dans la clairière fraîche, deux grands papillons soufrés aux ailes soyeuses voltigent gaîment autour du cercueil, et Naki, le grand loup, accroupi sur son train de derrière, lustre son poil un peu souillé par la lutte récente. Groupés en cercle autour de lui, les bénédictins, émus, font monter une prière de reconnaissance.

- En route ! fait bientôt l'abbé. En route, frères. Ils nous attendent là-bas, à l'abbaye d'outre-mont.

Or Naki le grand loup, qui vient de protéger les restes de son ancien sauveur, a poussé un fort hurlement, comme s'il voulait dire :

- Je vais aussi avec vous à Saint-Point !

Et le cortège est descendu le long de la charrière.

Julie Meylan

Notes sur l'œuvre de Julie Meylan

A fréquenter journallement pendant plusieurs semaines l'œuvre de la vénérable dame du Lieu, Julie Meylan, ceci afin de mettre à disposition du public ses contes, récits et légendes de Noël, il nous vient forcément l'envie de dire deux mots de cette vaste production, et surtout de tenter de cerner quelque peu la mentalité de son auteur.

Sa biographie connue tient à très peu de mots, pour la simple raison que Julie Meylan semble n'avoir laissé aucun texte biographique qui permettrait de découvrir sa carrière, et que d'autre part les articles nécrologiques qu'on lui consacra, tous très courts, ne s'attardent pas sur sa vie. Juste dit-on que c'était une belle plume et qu'elle donna de nombreux textes pour les journaux de notre canton de Vaud, revues diverses ou journaux, dont deux quotidiens au moins, la Feuille d'Avis de Lausanne et la Gazette de Lausanne.

Ainsi n'analysera-t-on jamais sa prose. Quant à la vie de Julie Meylan, il y a toutes les chances qu'elle demeure à jamais dans l'ombre.

On sait toutefois qu'elle naquit en 1867. Elle dut fréquenter les écoles du Lieu jusqu'à seize ans. A l'âge où elle put commencer sa scolarité, soit à six ans, nous sommes alors en 1873, le nouveau collège n'existe pas encore. Il faut donc imaginer Julie Meylan, qui habitait très certainement la maison familiale où elle devra décéder quelque septante ans plus tard, se rendait à l'ancienne école, celle-ci située juste derrière la poste et bureau communal actuel. Première maison de la longue rangée si caractéristique du village du Lieu, située à l'occident de la route cantonale. Juste doit-on signaler que cette première construction, séparée de la véritable rangée par un espace de quelques mètres, ne fut construite que dans la première moitié du XIXe siècle.

Julie Meylan a dix ans quand elle peut rejoindre le collège actuel construit en 1876. On peut aisément l'imaginer dans l'une ou l'autre de ces grandes classes lumineuses. On a pris conscience de la nécessité d'offrir désormais aux enfants, non seulement de bonnes conditions d'accueil, avec une salle bien chauffée par un grand fourneau central, mais aussi bien éclairée par la lumière naturelle. Nous ignorons de quelle manière l'on s'éclairait à cette époque sans électricité lors des sombres journées d'hiver.

Julie Meylan, à l'âge de seize ans, nous le supposons, fréquente l'Ecole Normale de Lausanne. Il nous apparaît difficile de croire en effet qu'elle ait pu acquérir sa parfaite maîtrise de la langue française uniquement en une école primaire. Encore que nous sachions pour toutes époques des élèves très doués qui appréhendent une langue avec une facilité déconcertante. Cela étant, rares néanmoins furent ceux qui firent usage de telles aptitudes et nous donnèrent des textes capables d'affronter le temps pour parvenir jusqu'à nous.

Ceux de Julie Meylan le furent grâce à la sagacité de Donald Aubert qui prit contact avec la famille de l'auteur et classa toute une matière simplement constituée de coupures de journaux en trois classeurs. Un travail de bénédictin

accompli d'une manière soignée, voire parfaite. Et naturellement à l'œil, cela va sans dire.

Les manuscrits quant à eux, restaient cachés, en possession de la même famille, déposés en vrac dans plusieurs cartons. Cette monumentale matière a depuis lors été classée à son tour et a gagné les archives communales du Lieu.

Julie Meylan, on ne sait quand, épouse le pasteur Henri Gailloud. Il ne semble pas que sa vie conjugale fut une pleine réussite.

On ne trouve la trace de Julie Meylan comme femme de pasteur, qu'en 1909, année où le couple quitte Mont-la-Ville pour Chevroux. Il y aura ensuite ce même Chevroux, de 1908 à 1914, puis Begnins, de 1914 à 1917, Vers l'Eglise, de 1917 à 1919, Cressier en 1920. C'est à ce moment là qu'intervient le divorce. On retrouvera ensuite Julie Meylan, elle a repris son nom de jeune fille, tandis qu'auparavant elle signait Mme H. Gailloud, à Ballaigues où elle deviendra directrice de l'Asile des vieillards de cette localité. Elle achèvera sa carrière au Lieu où elle s'établit dès 1926. Elle y jouira de quatorze années de retraite paisible, décédant en 1940.

Ces éléments sont des jalons, certes, mais ne permettent aucunement de pénétrer dans la vie réelle de Julie Meylan.

Celle-ci se mit à l'écriture au début du siècle. Sa première production imprimée connue date de 1903. Il s'agit d'un poème « Désespérance ». On peut dire qu'elle entame son œuvre à partir des éléments les plus sombres de son existence.

Il convient de reproduire ce premier « cri » d'où est absente toute notion religieuse :

Désespérance

*Mon cœur est un grand cimetière
Planté d'ifs et de blanches croix
Où la révolte sombre et fière
Hurle sa douleur, quelquefois.*

*Mon cœur est un grand cimetière
Où l'espoir sanglote, éperdu ;
Où la fleur fraîche et printanière
Tombe et meurt sans avoir vécu.*

*Mon cœur est un grand cimetière
Que l'amour ne réchauffe pas,
Une nuit sombre et sans lumière
Où se perdent, furtifs, mes pas.*

*Sur ma route, sans espérance,
Nid chants d'oiseaux, ni chants d'enfants :*

*Rien que la solitude immense
Où lugubre, passe le temps.*

J. Gailloud

Ce poème douloureux a paru dans la Revue Maurice à Genève, datée du 24 octobre 1903. Julie Meylan est donc mariée à cette époque. Un état conjugal peu stable a motivé ces vers qui, sans cela, n'auraient pas eu raison d'être. Elle est seule en son couple, elle n'a pas d'enfants, et peut-être aussi qu'elle tourne en rond dans l'une ou l'autre de ces paroisses où elle suit son mari. Et où faire le bien autour de soi, s'intéresser à la misère de l'humanité, faire partie de multiples sociétés philanthropiques, ne compense très certainement pas une vie de famille équilibrée, joyeuse et pleine de promesses.

Il ne fait aucun doute que cette situation de solitude perdurera jusqu'au bout, puisque peu avant son décès, Julie Meylan écrivit un poème du même type, si ce n'est pas plus douloureux encore où elle revient par incidence sur l'échec de sa vie.

Celle-ci s'écoula donc entre deux poèmes pathétiques.

Notons aussi que si elle se trouve déjà « pleine de religion » à l'époque, sa foi n'a guère déteint sur ces deux poèmes essentiellement laïques, offrant pour seules perspectives la solitude et le désespoir.

Julie Meylan possédait une immense culture. Elle parlait plusieurs langues, dont l'allemand et l'italien. Elle put de cette manière traduire des textes écrits en ces deux langues. La plus ancienne de ces productions, « Le démon et le croûton », est datée de 1907. Dans ce type d'écrits, plusieurs textes concernent l'éducation où l'on retrouve sans surprise le nom de Mme Montessori et son œuvre majeure : « Case dei bambini ». La traduction est de 1912.

Cette attache avec l'éducation des enfants, renforce notre pressentiment que Julie Meylan a fréquenté l'Ecole Normale de Lausanne.

Elle donnera des critiques littéraires, la première en 1907.

Elle mettra bientôt des paroles sur divers morceaux de musique de compositeurs romands, dont le plus prolifique, Alexandre Dénéréaz, avec lequel elle travaillera pendant une vingtaine d'années. L'édition de ces chants, la plupart consacré à Noël, paraissent surtout dans la brochure : Noël pour tous, éditée chaque année à l'occasion des fêtes de la Nativité par la maison Delachaux & Niestlé à Neuchâtel.

Julie Meylan composa seule paroles et musique pour quelques autres chants.

Ses poèmes sont innombrables, la plupart parus eux aussi à l'occasion d'une fête religieuse, Noël ou Pâques.

On le découvre ainsi, son activité littéraire est dense et variée. Elle couvre grosso modo les années 1903 à 1940.

Elle participa plusieurs fois aux jeux floraux du Languedoc, présentant tour à tour poésie ou prose. Elle y gagna plusieurs diplômes. Nous devons avouer que

dans un domaine littéraire où seul devrait exister « le cri », l'expression personnelle, et d'où tout sentiment de compétitivité voire même de comparaison devrait être banni, ces titres de gloire nous laissent indifférents. Ces concours portent essentiellement sur les années trente. Julie Meylan était alors installée au Lieu, en retraite, et il est certain qu'elle avait alors plus de temps pour se livrer à ces amusements littéraires sans conséquence.

Maintenant que dire de cette prose ? Il est évident que la foi motive une partie de l'œuvre. Foi et morale, pourrions-nous dire. Il n'est ainsi pas de contes ou de nouvelles qui ne doivent avoir une fin rédemptrice. De telle manière que n'importe quel gueux qui intervient dans un récit quelconque, se doit d'être sauvé. Il l'est souvent par la lumière de Noël qui, tout à coup, et c'est souvent lors de la Ste Sylvestre, par quelque miracle, lui tombe dessus et le régénère.

Chaque homme, ou chaque femme, de cette manière, trouve une justification à son existence passée, quelle qu'elle fut, faite de bric et de broc, honteuse, méprisante pour la société ou la famille, pleine de cris et de fureur. Ils sont sauvés.

Ce côté moralisateur, cette foi que l'on pourrait juger ici quelque peu étroite et simple, ont très certainement contribué à ce que ses textes aient sombré dans l'oubli. Le lecteur en effet, n'aime pas à ce que toujours on lui fasse la leçon, et surtout à être conduit sur des chemins qui ne sont pas forcément les siens.

Il n'empêche que la qualité d'écriture de Julie Meylan n'est pratiquement jamais prise en défaut ; elle maîtrise sa langue française à la perfection. Juste peut-être peut-on signaler que les chutes de ses histoires ne sont pas toujours à proportion du long développement qui précède. Hâtives voire abruptes, et naturellement par trop réductrices.

Julie Meylan est donc une croyante authentique. Mais sa spiritualité ne saurait être analysée seule par ses écrits. Femme de pasteur, il est possible qu'elle ait pu développer une dialectique de beaucoup plus complexe, théorisant à souhait sur sa sainte bible, sur les évangiles en particulier, qu'elle situe très au-dessus de l'ancien testament où néanmoins elle trouve inspiration. En fait les deux se mélangent allègrement en un melting-pot duquel elle extrait la matière de ses fictions.

Celle-ci découlant aussi de la connaissance aiguë qu'elle a de la société et des nombreux milieux qu'elle a pu côtoyer. Elle reste de cette manière une femme de lettres populaire, s'adressant à un public populaire et non pas forcément intellectuel. Cette connaissance qu'elle a d'une population, lui permettra de produire quelques textes folkloriques qu'elle enverra aux traditions populaires suisses alors établies à Bâle.

Dans ce domaine des mœurs de ses contemporains ou de ceux qui les ont directement précédés, elle reviendra souvent dans ses écrits sur une coutume de Noël à l'époque fort en vigueur, tout au moins dans les paroisses où elle put résider. Il s'agissait alors de fondre du plomb et de couler celui-ci directement dans l'eau. Le résultat était une sorte d'explosion par laquelle ce métal acquérait

des formes bizarres en lesquels l'un ou l'autre des participants à la cérémonie pouvait lire l'avenir. Ces prédictions concernaient les mariages, car alors on était entre jeunes, mais aussi les décès, et il est étrange qu'en une cérémonie si joyeuse l'on ait pu s'amuser à désigner tel ou tel qui ne passerait pas l'année suivante. On devait toucher là plutôt à des généralités qu'à se complaire à nommer tel ou tel qui devrait bientôt rendre son âme à Dieu !

Une chose est à remarquer dans les écrits de Julie Meylan. Celle-ci, pure protestante, avec la rigueur et l'austérité collées au corps, bien digne en cela des préceptes du grand Calvin, se hasarde néanmoins très souvent en ses écrits dans la religion catholique. Qui semble en fait mieux lui convenir par des pratiques plus riches et plus variées. On surprend même notre auteur plus à l'aise dans un tel environnement que dans la sévérité protestante. Il y a ainsi toutes ces coutumes, toutes ces croyances, cette très longue tradition dont le rappel lui est plaisant. Et quand elle peut mettre en scène quelque moine, quelque ange, ou archange, quelque St. Pierre, elle jubile ! Trouvant alors les mots simples mais justes pour nous faire partager les joies et les délices du Paradis où les jardiniers de ces lieux, tous assidus et bienheureux, savent vous entretenir des parterres à nuls autres pareils !

Ainsi donc, Julie Meylan, était de celles qui franchissent avec une aisance totale les frontières séparant nos deux religions, pour extraire de chacune ce qui lui plaît et ce qui nourrira sa prose en certains moments extatique, nous révélant donc ces mondes célestes que l'on se plairait d'habiter et en comparaison desquels notre vie terrestre n'est que pénitence. Ce sont là des passages lumineux qui révèlent tout le talent de la narratrice qui reviendra souvent sur ses pas pour revisiter encore et toujours ces mondes fabuleux.

Nous voici donc, avec l'entier de cette œuvre, face à un véritable monument. Celui-ci pourtant complètement oublié de nos jours et qui n'aurait plus refait surface sans notre désir de vous proposer quelques-uns de ses meilleurs récits.

Il n'est certes pas certain que cet effort puisse remettre sur pied notre bonne dame du Lieu. Néanmoins il est possible quand même que ces textes remis au goût du jour par nos transcriptions actuelles, puissent permettre à quelque lecteur de s'émerveiller encore à leur lecture.

On l'a déjà dit, les manuscrits originaux de Julie Meylan, furent offerts l'an passé aux Archives de la commune du Lieu où ils demeurent aujourd'hui.

Divers textes ont constitué autrefois quelques productions des Editions le Pèlerin.

Une brochure de ces mêmes éditions mettra en valeur la longue collaboration de Julie Meylan et d'Antoine Dénéréaz dans le cadre de la création de nombreux chants de Noël parmi lesquels il faut citer ce « Vieux Noël » qui reste de toute beauté, tant pour son allègre musique que pour ses paroles d'un fort pouvoir évocateur.

Reste deux regrets. Le premier de ne pas posséder plus de renseignements d'ordre biographique sur l'auteur, le second de n'en avoir que deux portraits.

Retrouver Julie Meylan par la photographie dans les différentes étapes de sa vie nous eut aidé à mieux la comprendre.



Son dernier poème paru le 9 février 1939 dans la FAVJ :

Dans la nuit

*La douleur, maintenant, inscrit d'un doigt rigide
Son nom au dur linteau de mon triste destin ;
Sur le sol rocailleux de mon enclos aride
S'effeuillent lentement les roses du jardin.*

*La douleur !... elle est là comme une sentinelle !
Vigilante, postée au sommet du donjon ;
L'ombre des feuillets, mouvante, effleure de son aile
Le faite du palais, le seuil de la maison.*

*Oh douleur, sombre maître au langage sévère,
Appel désespéré dans la nuit du malheur,
Vains désirs du bonheur qui sont une prière
Et trahissent, sanglants et douloureux, le cœur.*

*Grande voix, voix sinistre au-dessus de l'orage
Eveillant des échos nouveaux au fond du ciel,
Chaque larme devient une nouvelle page
Qui, pour chacun, s'ajoute au livre éternel*

*Journalière, tu viens : oh ! morose compagne
Des heures de l'angoisse et des jours ténébreux ;
Ton grand œuvre sacré, si l'amour t'accompagne
L'amour : ce grand miracle est une fleur des cieux.*

Le Lieu, 24 janvier 1939

Julie MEYLAN

VIEUX NOËL !

♪ ♪

Julie G. Meylan.
Moderato.

A. Dénéaz.



1. Vieux No-ël, tu nous re-viens, Cou-ron - né de nei - ge;
2. Beau No-ël, tès ca - ril-lons Mon-tent jusqu'aux ci - mes;
3. Gai No-ël, cher à l'en-fant, Mets ta flam-me clai - re,
4. Saint No-ël, tout l'u - ni-vers S'é-meut d'al - lé - gres - se.



Les flo-cons par les che-mins, For-ment ton cor-tè-ge; L'é-
A tra-vers bois et val - lons, Voix d'ai-rain su-bli-mes, Pré-
Au foy-er gla - cé sou-vent, Dans l'hum-ble chau-miè-re. Grou-
Un Sauveur nous est of - fert, Grand dans sa fai-bles-se. Al-



cho des ro-chers là - bas, Joy-eux, dit ce soir, tout bas,
chant à tous en ce jour, La foi, la joie et l'a-mour;
pés au-tour du sa - pin, Les en-fants, joy-eux es - saim,
lons main-te-nant à Lui, Il nous ap-pelle au-jour-d'hui!



Mer-veil-leux mys - tè - re : « No - ël! Paix sur ter - re! »
Mal - gré deuils, souf-fran - ce, No - ël! Con - fi - an - ce!
Di-ront ton his - toi - re, No - ël! Jour de gloi - re!
Au Christ dans les lan - ges, Por - tons nos lou - an - ges!

♪ ♪ ♪



Julie Meylan, jeune femme



Julie Meylan dans sa pleine maturité (1867-1940)

Ascendance paternelle de Julie Meylan

Pierre-Abram Meylan ép. Henriette Cart
Haut-Crêt le lieu de la Fontaine-aux-
1746 - 1817 1758-1818 Allemonds

Abram-David Meylan ép. Louise-Etiennette Rochat
Haut-Crêt le lieu Les Charbonnières
1786 - 1849 1786-1820

Philippe-Henri Meylan ép. Julie-Charlotte Meylan
Haut-Crêt le lieu Le lieu 1812-1841
1811 - mariage 1840 [prob. morte en couches]

Julien-David-Henri Meylan ép. Louise-Cécile Meylan
Le lieu Haut-Crêt le lieu
1841 - 1924 1844 - 1926



Julie Eugénie Meylan
16 aout 1867 - 15 janvier 1940



Le Lieu vers 1960. La maison natale de Julie Meylan se trouve au centre gauche, sous les maisons de la Chaux.



La maison Meylan. Les récents travaux n'apportent rien à l'esthétique provisoire !

La Grande Encyclopédie de la Vallée de Joux
No 27

Julie Meylan

***L'ALLUMEUR D'ÉTOILES ET AUTRES
MERVEILLEUX RECITS DE NOËL, AVEC EN PLUS
QUELQUES CONTES FANTASTIQUES***

*Parus dans différentes publications quotidiennes,
hebdomadaires ou mensuelles de la Suisse Romande*



Editions Le Pèlerin
2016

